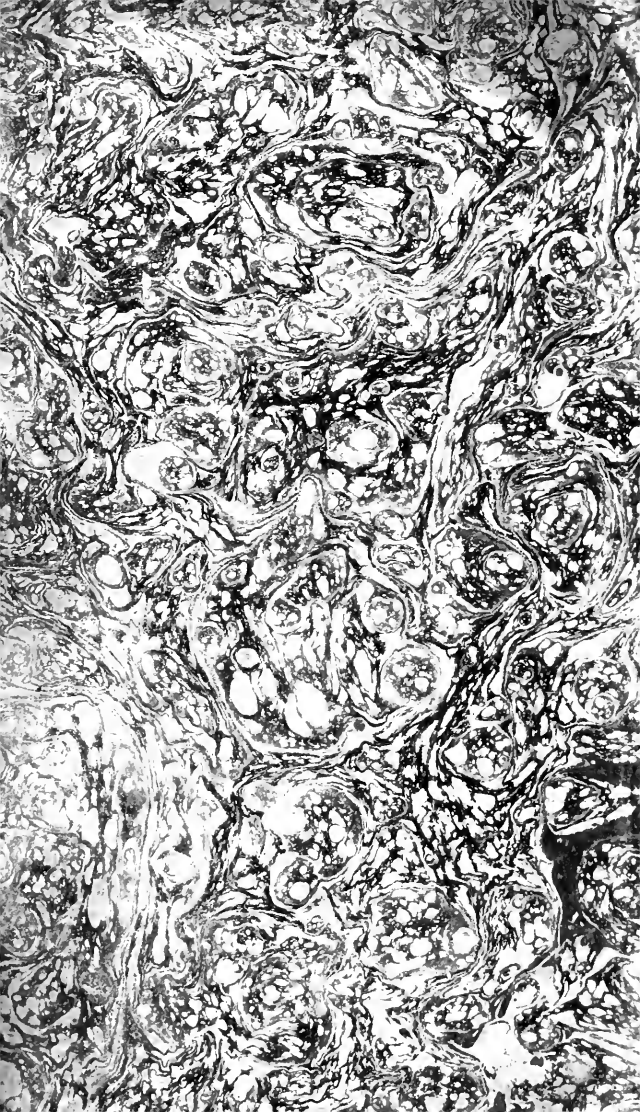
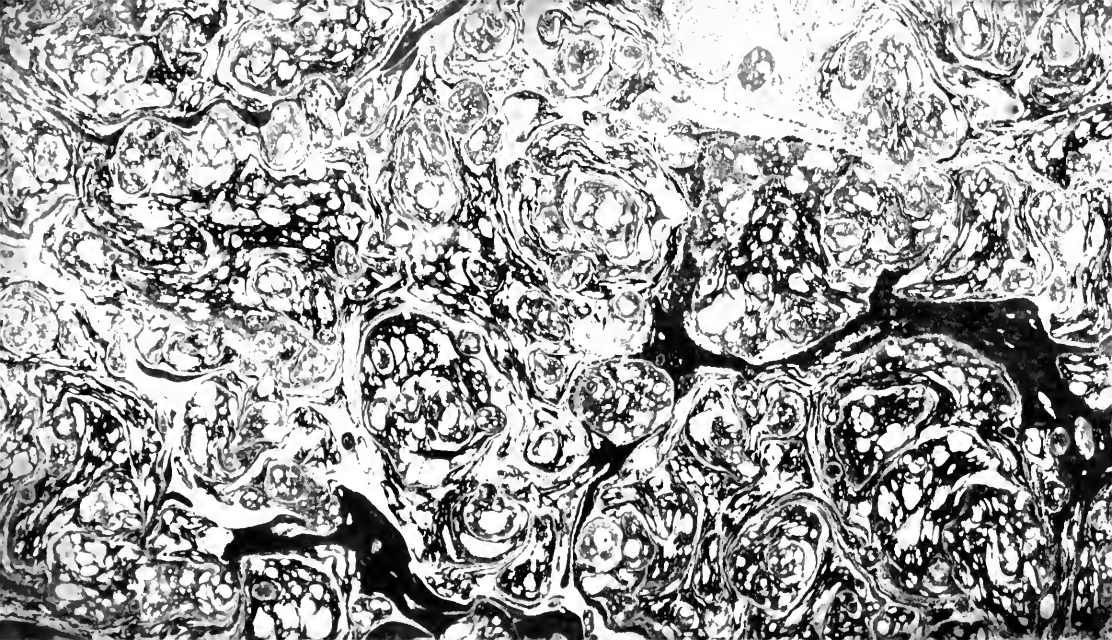




BASLE SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonspourlecar02giro

SERMONS
POUR
LE CARESME.

Par le Pere GIROUST, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition, revûë & augmentée.

A PARIS, *au bas de la ruë S. Jacques*,
Chez MOREAU, à l'entrée de la ruë Galande, à la Toiſon d'Or.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE
DES SERMONS
Contenus dans ce second Tome.

SUR l'Enfer, page 1
Sur l'attachement aux richesses, 37
Sur la Parole de Dieu, 73
Sur la Foy, 113
Sur la Charité, 152
Sur le Péché d'habitude, 193
Sur la Grace, 233
Sur l'Aumône, 269
Sur le Zéle, 307
Sur la conformité à la volonté de Dieu, 348

TABLE DES SERMONS.
Sur les Souffrances, 381
Sur la Conversion du Pécheur, 419

Fin de la Table.

MAY 13 1969

SERMON

SERMON

POUR

LE JEUDI

DE LA SECONDE SEMAINE.

SUR L'ENFER.

Mortuus est autèm & dives, & sepultus est in inferno.

Or le riche mourut aussi, & il fut enseveli dans l'enfer. En saint Luc, Chap. 16.

IL mourut ce riche, cet heureux du siécle. Toute sa fortune ne le garantit pas du coup de la mort; & il le reçut au milieu même de ses plaisirs. Mais enlevé de ce monde, que devint-il? Son corps qu'il

avoit tant flatté, fut la nourriture des vers, & ſon ame criminelle fut enſevelie dans l'enfer. *Mortuus eſt autèm & dives, & ſepultus eſt in inferno.* Triſte & affreuſe demeure ! où Dieu déploie contre les réprouvés toute ſa colere, & où il exerce ſes plus redoutables vengeances. Sur quoi ſaint Jean Chryſoſtome rapporte une parole d'un grand ſens que diſoient les idolâtres mêmes, & qui vous concerne, mes Freres, auſſi-bien que ceux qui vous ont précédés : ſçavoir, que les Chrétiens étoient, ou bien trompeurs, ou bien inſenſés : trompeurs, s'ils ne croioient pas un Enfer, eux qui témoignoient ſi hautement en être perſuadés, & qui mettoient cet article parmi les points fondamentaux de leur Religion ; inſenſés, ſi croiant un Enfer, ils ne réformoient pas leur vie, & ne prenoient pas de plus juſtes meſures pour ſe préſerver d'une damnation qu'ils regardoient comme le ſouverain malheur. Plaiſe au ciel que je vous guériſſe aujourd'hui de cet aveuglement ; que je vous faſſe en quelque ſorte & par

avance ſentir les pointes de ce feu qui tourmente le riche condamné, & que toutes ſes larmes ne pourront jamais éteindre; que je vous en trace une peinture ſi vive, qu'elle jette dans vos cœurs un ſaint effroi, & que je vous apprenne à le craindre. C'eſt ici, mon Dieu, que votre ſecours m'eſt néceſſaire. C'eſt votre grace qui doit parler, qui doit agir, avec toute ſon efficace & toute ſa force. La voix d'un homme eſt trop foible, ſi votre voix ne ſe fait entendre, cette voix menaçante, cette voix tonnante. Adreſſons-nous à Marie, & diſons-lui : *Ave.*

Nous pouvons conſiderer en trois manieres ce feu que la juſtice divine a choiſi pour faire le tourment des réprouvés dans l'Enfer. Premierement, en lui-même. Secondement, dans la main de Dieu. Troiſiémement, dans un damné. Qu'eſt-ce que je veux dire par-là? Je vais l'expliquer. Car trois choſes contribuent à rendre un ſupplice plus rigoureux; ſa nature, ſes propriétés & l'applica-

tion qui en eſt faite. Ah! que je ſouffre au milieu de ces flammes, s'écrie le riche de notre Evangile! *Crucior in hâc flammâ.* Pourquoi? C'eſt que ce feu pris en lui-même, eſt de tous les tourmens le plus cruel: c'eſt que ce feu, dans la main de Dieu qui le ſoutient, reçoit encore de Dieu même des qualités propres, qui le rendent infiniment plus cruel: enfin, c'eſt que ce feu, dans le malheureux ſujet qu'il tourmente, eſt tellement appliqué, que rien n'échappe, ni n'échappera jamais à tout ce qu'il a de plus cruel. Voilà, Chrétiens, en trois mots tout mon deſſein. La ſuite vous le fera mieux comprendre. Je vous demande toute votre attention.

Luc. c. 16.

PREMIERE PARTIE.

Qu'il y ait du feu dans l'Enfer, un feu véritable, un feu réel, & non-ſeulement en figure; c'eſt, Meſſieurs, un ſentiment ſi bien établi par les textes formels de l'Evangile, par ceux des Peres, & par la créance commune des fidéles, qu'il ne me paroît pas néceſſaire de m'étendre ſur ce point, & d'en produire

les preuves. Qu'eſt-il porté dans la ſentence que JESUS-CHRIST prononcera au jugement dernier contre les pécheurs ? Allez, maudits, allez au feu : *Diſcedite, maledicti, in ignem.* Un Juge qui condamne des criminels ne s'énonce-t'il pas dans les termes les plus précis ? & n'exprime-t'il pas leur arrêt, & le genre de leur ſupplice, ſans méthaphore & ſans ambiguité ? Que dit ce riche, que la mort a dépouillé, & que Dieu, ſelon le langage de l'Evangéliſte, a précipité dans un lieu de tourmens ? De quoi ſe plaint-il ? D'une ſoif intolérable. Que ſouhaite-t'il ? Seulement une goutte d'eau : Pere Abraham, aiez compaſſion de moi ; *pater Abraham, miſerere mei.* Envoiez Lazare, & qu'il mette ſeulement ſon doigt dans l'eau pour en faire tomber une goutte ſur ma langue : *Mitte Lazarum, ut intingat digitum ſuum in aquam, & refrigeret linguam meam.* Comment cette eau ſeroit-elle un ſoulagement à ſa peine, s'il ne ſentoit pas en effet les ardeurs exceſſives d'un feu qui le brûle ? Je

Matth. c. 25.

Luc. c. 16.

Ibid.

paſſe bien d'autres témoignages, non moins exprès ; & je me contente de vous faire obſerver avec ſaint Auguſtin, que quand l'Ecriture nous redit pluſieurs fois une même choſe, & que toujours en la répétant elle ſe ſert des mêmes expreſſions, nous devons communément l'entendre à la lettre, & dans le ſens le plus naturel.

Or, pour en venir à mon ſujet, eſt-il un ſupplice par lui-même plus cruel que le feu ? & n'eſt-ce pas à cauſe de ſa rigueur que Dieu l'emploie pour faire éprouver à ſes ennemis toute la ſévérité de ſa juſtice ? J'en appelle à votre propre ſentiment, mes Freres, & à l'expérience. Vous avez cent fois entendu parler de ces incendies, qui, dans l'eſpace de quelques heures, réduiſent en cendres les plus vaſtes édifices. Que fait alors une famille éperduë pour échapper à la fureur des flammes ? Quels gémiſſemens ! quels cris lamentables ! quels mouvemens empreſſés ! quels efforts violens ! quels troubles ! quels déſeſpoirs ? L'un

grimpe ſur un toît ; l'autre, du haut d'une maiſon, ſe précipite : tous, pour ſe préſerver d'une ſeule mort, s'expoſeroient à mille morts. Mais ſi tout à coup un homme eſt ſurpris, enveloppé, brûlé tout vivant, ne frémit-on pas à cette vûë ? ou le ſeul récit qu'on vous en fait ne vous ſaiſit-il pas d'horreur ? Quand nous vous racontons les combats de tant de Martyrs & leurs ſouffrances ; que nous vous les repréſentons, ou dans des huiles bouillantes, ou ſur des charbons allumés, ces images, quoiqu'imparfaites, ne vous effraient-elles pas ? Mais puiſque la peinture eſt ſi affreuſe, qu'eſt-ce donc que la choſe même ?

Auſſi le dernier ſupplice par où la juſtice humaine punit les plus grands crimes, c'eſt le feu. Et quand Dieu voulut exterminer ces infames habitans de Sodome & de Gomorrhe, il fit deſcendre ſur eux le feu du ciel. Villes abominables, villes malheureuſes, dont le châtiment ne fut qu'un léger prélude des peines éternelles ! *Exemplum ignis æterni* Ep. Jud.

pœnam ſuſtinentes. Il eſt vrai que Dieu voiant autrefois la corruption générale où les hommes étoient tombés, il noia le monde dans un déluge d'eau ; mais à la fin des ſiécles, & lorſque le monde aura mis le comble à ſes iniquités, ce ſera dans un déluge de feu que Dieu l'abîmera. Il le fera marcher devant lui, ce feu dévorant, ce feu vengeur : *Ignis ante ipſum præcedet.*

Il ſeroit inutile, mon cher Auditeur, de m'étendre là-deſſus en de longs raiſonnemens. Il ne faut qu'un moment pour vous convaincre. Inſtruiſez-vous, comme ce ſaint Religieux, qui quelquefois préſentant au feu l'extrémité du doigt, & ſe trouvant preſque en même-tems obligé de le retirer, ſe diſoit à lui-même : Si pour un moment je ne puis ſoutenir une douleur paſſagére, comment ſupporterai-je ſi long-tems toutes les flammes de l'Enfer ? Cette penſée le touchoit, l'excitoit, le fortifioit ; il l'avoit toujours préſente à l'eſprit, & c'étoit aſſez pour lui adoucir toutes les rigueurs de

la solitude & toutes les austérités du Cloître. Abstinences, jeûnes, macérations de la chair, retraite, silence, veilles fréquentes, longues oraisons, exercices pénibles & fatigans, rien n'étoit difficile pour lui, rien ne lui coutoit. Ah! Chrétiens, n'êtes-vous pas menacés du même feu? n'est-il pas même plus à craindre pour vous, que pour ce vertueux serviteur de Dieu? Je dis pour vous, qui trop sensibles aux maux de la vie présente & tout occupés à les écarter, travaillez si peu à prévenir ceux de la vie future. Je dis pour vous, qui esclaves de vos passions, & idolâtres de votre corps, en suivez tous les appetits, comme si vous n'étiez sur la terre que pour nourrir votre convoitise & pour satisfaire vos sens. Je dis pour vous, qui enyvrés du monde & de ses fausses douceurs, passez inutilement vos jours dans une succession perpétuelle de compagnies, de spectacles, de repas, de jeux. Je dis pour vous, qui entêtés d'une vaine grandeur, possedés d'une

avare cupidité, ſacrifiez votre ame à votre fortune. Je dis pour vous, qui, dans un libertinage affecté, & malgré toutes les lumieres de votre raiſon, tâchez à vous perſuader que ce ſont des fraieurs chimériques qu'on vous donne, quand on vous parle des châtimens de Dieu & de ſa rigoureuſe juſtice. Tandis que le préſent vous diſſipe ou qu'il vous enchante, vous oubliez cet affreux avenir; mais quand le moment fatal ſera venu, où Dieu, exécutant l'arrêt qu'il aura porté contre vous, vous enfermera dans ces noirs cachots & dans ces priſons embraſées, qui de vous y pourra demeurer? *Quis poterit habitare de vobis cùm igne?* qui, dis-je, le pourra? *Iſa. c. 31.* *Quis poterit!* Sera-ce cet homme de plaiſir & de bonne chére? ſera-ce cette femme délicate & nourrie dans la moleſſe du ſiécle? La moindre infirmité ne leur paroît pas ſupportable; il n'en faut pas davantage pour les troubler & les déconcerter; leur parler d'un jeûne, c'eſt, à les en croire, leur demander une choſe

impoſſible : leur impoſer une legere pénitence, c'eſt les accabler : les vouloir priver de certaines commodités, les vouloir gêner en certaines rencontres ; c'eſt leur rendre la vie amere : ils ne ſont point faits, diſent-ils, à telles & telles pratiques ; elles ſont au deſſus de leurs forces, & leur foibleſſe ne les peut ſoutenir. Mais, mon cher Auditeur, cette foibleſſe que vous écoutez tant, lorſqu'il faut autoriſer votre oiſiveté, votre pareſſe, vos négligences dans l'obſervation des devoirs du Chriſtianiſme, vos impatiences dans les adverſités temporelles ; cette même foibleſſe, que ne la conſultez-vous donc lorſqu'il s'agit d'un Enfer ? Ces fournaiſes, ces gouffres enflammez n'ont-ils point de quoi l'étonner ? *Quis poterit* !

Je vais plus loin ; & je ne vous demande plus qui de vous pourra demeurer au milieu de ce feu, le terrible inſtrument des vengances divines ; mais je vous demande qui de vous y demeurera en effet, qui

de vous y ſera condamné ? *Quis habitabit* ? Attendez vous un autre ſort, vous qu'un amour ſenſuel plonge tous les jours en de ſi ſales voluptés, & qu'une longue habitude retient depuis tant d'années dans la plus infâme debauche ? Attendez-vous un autre ſort, vous qu'une avare cupidité attache à des biens périſſables, & qu'elle porte pour les acquerir, pour les conſerver, pour les entaſſer les uns ſur les autres, à toutes les injuſtices ? Attendez-vous un autre ſort, vous qu'une haine invétérée entretient dans une inimitié irréconciliable ; & qui toujours également animé, toujours attentif à ſatisfaire un reſſentiment dont rien ne peut adoucir l'amertume, n'y épargnez, ni les plus noires calomnies, ni les plus lâches trahiſon ? *Quis habitabit* ! Deſcendez en eſprit dans cet abîme, que Dieu peut-être ouvrira bien-tôt ſous vos pieds pour vous engloutir, deſcendez-y par avance. Qu'y trouverez-vous ? des impies comme vous, des ſacrileges comme vous, des volu-

ptueux comme vous, des avares comme vous, des vindicatifs comme vous, des médisans comme vous, en un mot des pecheurs comme vous. Vous êtes maintenant ce qu'ils ont été comme vous sur la terre ; vous serez un jour comme eux ce qu'ils sont maintenant dans le terme fatal où leur impénitence les a conduits. *Quis poterit habitare de vobis cùm igne ? Quis habitabit ?* Poursuivons. Ce feu qui tourmente les damnés, nous l'avons considéré en lui-même ; voions-le dans la main de Dieu : c'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

L'Histoire parle d'un fameux Capitaine, qui toujours le premier dans la mêlée, jettoit par-tout devant lui l'épouvante ; & d'autant de coups qu'il frappoit, faisoit tomber à ses pieds autant d'ennemis. Un Prince lui fit demander le cimeterre dont il se servoit dans les batailles. Mais, Seigneur, lui répondit-il, ces coups qui vous étonnent, vous ne devez pas tant les attribuer au

cimeterre, qu'au bras qui le conduit. Ainſi, Chrétiens, ſi le feu qui brûle les réprouvés dans l'Enfer eſt ſi rigoureux en lui-même, & par ſa nature, qu'eſt-il dans la main de Dieu, qui l'éleve au-deſſus de ſa nature, & qui lui imprime encore une force & une activité toute particuliere ? Car ce ſera moi, dit le Seigneur, moi leur Juge, & un Juge déſormais implacable, un Juge irrité & tout-puiſſant, qui les brûlerai, ces criminels livrez à toute ma juſtice : *Uram eos.* Tellement qu'on peut dire que la toute-puiſſance divine ſera comme l'ame de ce feu ; qu'elle l'allumera, qu'elle l'excitera, qu'elle en portera la violence juſqu'au ſuprême dégré. Sans cela, ſans cette puiſſance infinie, qui ſe ſert des plus foibles inſtrumens pour les plus grandes choſes, comment un feu matériel, en agiſſant ſur les corps, agiroit-il encore juſques ſur les eſprits ? D'où lui viendra cette vertu, ſi elle ne lui vient de Dieu même ? Et par où lui ſera-t'elle communiquée ? par

où l'exercera-t'il ? C'eſt ce qu'en vain toute la Théologie entreprendroit de nous faire entendre ; c'eſt ce qu'en vain je voudrois vous expliquer. Je dois là-deſſus me contenter de vous répondre avec ſaint Auguſtin, que ce ſera par un miracle, & d'une maniere véritable, mais inconcevable : *Torquentur miris, ſed veris modis.* *Auguſt.*

Ah ! mon cher Auditeur, y avez-vous jamais bien penſé ? avez-vous jamais bien compris ce que c'eſt que d'avoir la toute-puiſſance de Dieu contre nous ? Car cette puiſſance ſouveraine n'eſt point limitée. Elle paſſe toutes les bornes de la nature : & de-là, quelles affreuſes conſéquences ? les voici.

Il s'enſuit en premier lieu, que le feu de l'Enfer eſt infiniment plus actif que ce feu commun que nous voions ſur la terre, & dont les atteintes néanmoins ſont ſi douloureuſes. Non, ces montagnes de ſouffre qui vomiſſent de leur ſein des torrens allumés, & qui répandent au loin la déſolation ; cette pluie embraſée que Dieu fit tomber ſur

Sodome & ſur Gomorrhe, & qui changea, ſelon le mot de ſaint Bernard, tout un vaſte pays dans un bûcher ; cette fournaiſe de Babylone, qui pouſſoit des flammes juſqu'à quarante coudées, quand Nabuchodonoſor voulut ſe faire adorer comme un Dieu : Tout cela n'eſt rien, dit le même Pere ; ou ce ne ſont au moins que de légeres fumées, *fumariola* ; que quelques traits, quelques étincelles d'un feu dont l'ardeur eſt au-deſſus de tout ce qui frappe nos ſens, & de tout ce que nous pouvons même imaginer : *Ignis æterni miſſilia, & quædam excitatoriola jacula.* C'eſt ce que JESUS-CHRIST nous a marqué dans une expreſſion de l'Evangile qui me paroît bien énergique : Quiconque ne s'attachera pas à moi, & ne demeurera pas en moi, on le prendra, on le jettera au feu ; & il brûle : *Colligent eum, & in ignem mittent ; & ardet.* Il falloit dire, ce ſemble : il brûlera : mais, Chrétiens, ne voiez vous pas toute la force qui eſt renfermée dans cette parole ? *Et*

Bernard.

Idem.

Joan. 15.

ardet; il brûle. On ne pourroit pas ainſi parler de nos feux ordinaires; leur action eſt meſurée, & ne ſe fait que par ſucceſſion de tems. Il faut d'abord qu'ils deſſéchent la matiere; qu'en la deſſéchant, ils s'inſinuent; & enfin qu'ils l'enflamment: mais dans l'Enfer, il ne faut au feu qu'un inſtant; il prend tout à coup, & tout à coup il fait ſentir ſa pointe: *Et ardet.*

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que le feu de l'enfer eſt ſeul par ſa rigueur au-deſſus de tout ce que nous pouvons endurer dans la vie. Oui, mes Freres, je vous permets de vous faire à vous-mêmes la peinture la plus effraiante; de réunir en idée ce qui réellement ne l'eſt jamais, & ne le peut être; de raſſembler tous les ſupplices des Martyrs, les glaives tranchans, les grils, les rouës, les croix, mille autres que la fureur des tyrans a inventés, ou que votre eſprit vous peut ſuggérer; de vous figurer tout à la fois le même homme tourmenté en tant de manieres différentes: dès que

vous voudrez comparer ſon état avec celui d'un damné ; je dirai, & c'eſt après ſaint Auguſtin que je le dirai, qu'il ne ſouffre rien, ou qu'on ne doit compter pour rien tout ce qu'il ſouffre : *Hæc omnia non modò parva ſunt, ſed nulla.* La preuve en eſt évidente par le principe que j'ai établi ; c'eſt que toutes les ſouffrances de ce monde, de quelque part qu'elles viennent, & à quelques extrémités qu'elles ſemblent aller, n'excedent pas néanmoins les forces des agens naturels qui les cauſent ; & qu'elles trouvent là leur terme : mais parce que c'eſt le bras même de Dieu qui s'appéſantit ſur les réprouvés, leurs peines n'ont point d'autre meſure que toute l'étenduë de ſon pouvoir, & l'uſage qu'il en veut faire pour leur tourment.

Auguſt.

Il s'enſuit, en troiſiéme lieu, que tous les maux paſſagers dont Dieu nous afflige dans le tems, ne ſont, pour m'exprimer avec l'Ecriture, que quelques gouttes de ces fleaux que la juſtice divine laiſſera débor-

der dans l'Enfer : *Stillavit ſuper nos maledictio.* Une infirmité habituelle vous fait languir, une maladie vous accable, une douleur aiguë vous perce, vous déchire ; mais ce ne ſont encore là que quelques eſſais de ces coups redoutables dont Dieu vous menace, & dont il doit vous frapper, ſi vous ne prenez ſoin de les prévenir : *Stillavit.* Un procès vous trouble, une perte de biens vous chagrine, un revers, un accident imprévû vous jette dans la plus profonde triſteſſe, & quelquefois vous déſeſpére ; mais ce ne ſont-là néanmoins encore que quelques étincelles qui s'échappent, & qui tombent ſur vous peu à peu : *Stillavit.* Ce n'eſt pas même proprement dans ſa colere que Dieu vous punit de la ſorte ; c'eſt au contraire dans les jours de ſa miſéricorde. Que ſera-ce, ſelon le terme du Prophéte, quand il vous châtiera dans ſa fureur ? & ſi une goutte, dit ſaint Jerôme, fait ſur vous de ſi vives impreſſions, que ſera-ce quand il rompra la digue, & qu'il viendra

Daniel. c. 9.

fondre sur vous comme un fleuve grossi de toutes parts, qui se répand
Hieron. avec impétuosité, & qui ravage, qui abîme tout dans ses eaux ? *Si tanta est stilla, quid erit torrens ?* Vous apprendrez alors, pécheurs, & vous l'apprendrez par une terrible épreuve, combien il en coûte pour avoir épuisé la bonté d'un Dieu qui vous recherchoit ; vous connoîtrez ce que c'est que d'avoir lassé sa patience. Il vous attend encore depuis plusieurs mois, depuis plusieurs années, que vous demeurez dans cette habitude criminelle ; il vous presse, il fait tous les jours en votre faveur de nouveaux efforts ; mais voici peut-être le dernier. Après une rechute, il va dire enfin à la mort : Frappe, frappe, *Succide* ; qu'on coupe cet arbre & qu'on le jette au feu. Or à ce terme
Isaïe. c. 42. fatal, la scéne dans un moment se trouvera bien changée. Ce ne sera plus ce Dieu patient. Je ne l'ai que trop été, vous dira-t'il : *Silui* ; j'ai
Ibid. gardé le silence, lorsque vous m'insultiez avec plus d'audace : *Patiens*

fui. Malgré vos révoltes continuelles, malgré votre malice la plus obstinée, j'ai différé, j'ai remis d'un tems à un autre ; ma justice crioit sans cesse vengeance contre vous ; mais ma miséricorde l'arrêtoit, & en suspendoit les foudres. *Sicut parturiens loquar :* Je parlerai enfin, j'éclaterai, je vous ferai voir qu'il y a un Dieu, & que c'est moi ; que je sçai venger les crimes, & rendre à mes ennemis ce que j'en ai reçû : *Et scietis quia ego percutiens Dominus.* C'est-là, mon Dieu, que doivent en effet s'accomplir toutes vos menaces ; c'est-là que vous abandonnerez votre peuple à une ruine entiere : *Dabo populum istum in ruinam.* C'est-là que vous étendrez votre glaive sur les pécheurs : *Ecce inducam super eos gladium ;* que vous le rougirez de leur sang ; & que, dans ce même sang, vous prendrez plaisir à rougir vos mains : *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris.* Ah ! Seigneur, vous vous en êtes expliqué dans des termes qui semblent ne pas convenir à votre suprême

Ibid.

Ezech. c. 7.

Jerem. c. 6.

Ezech. c. 9.

Psal. 57.

M ajesté; mais vous avez voulu parlà vous accommoder à notre foiblesse. Vous avez dit, que vous serez pour ces malheureux comme une
Osée. c. 13. lionne; *& ego ero eis quasi læna:* que vous paroîtrez devant eux & contre eux comme une ourse furieuse, à qui on a enlevé ses petits;
Ibid. *occurram eis quasi ursa raptis catulis:* que vous leur arracherez les entrailles; *dirumpam interiora jecoris*
Ibid. *eorum.* Plein de ces idées, saisi, consterné, je me jette à vos pieds, Seigneur: je ne demande plus que vous m'épargniez en cette vie; vos plus rudes coups seront encore trop foibles; la pénitence la plus sévére ne le sera point encore assez pour moi. Eh! mon Dieu, où en serois-je, si vous aviez été moins lent à me punir? Où courrois-je me précipiter? A chaque moment que j'ai vêcu dans le péché, j'y pouvois mourir: mais vous m'avez soutenu; & en me soutenant, Seigneur, en prolongeant des jours que j'emploiois contre vous, vous m'avez autant de fois sauvé de l'Enfer que j'ai vêcu

de momens. Quand donc autant de fois que j'ai désormais de momens à vivre, je me sacrifierois pour vous ; quand, par toutes les satisfactions que vous ont faites tant de saints Pénitens, & que peut inspirer une douleur chrétienne, je tâcherois à fléchir votre justice ; quand il faudroit renoncer à tout ce que j'ai de plus cher dans la vie ; qu'il faudroit me condamner à tout ce que la retraite a de plus sombre, à tout ce que la mortification a de plus dur & de plus pénible ; quand vous-même, prenant soin de me corriger, de me purifier, vous me feriez passer par toutes les tribulations ; seroit-ce trop, mon Dieu ? Il est juste que votre gloire soit réparée ; & elle ne le peut être que par le châtiment du pécheur qui vous a offensé. Mais, Seigneur, ce châtiment inévitable, ce châtiment nécessaire, ne le différez pas ; ne le remettez pas à un tems où votre bras ne sera plus conduit par votre miséricorde. Heureux de tomber maintenant dans vos mains ; ce sont les

mains d'un pere qui bleſſe pour guérir, qui afflige pour conſoler, qui perd pour ſauver : mais quelle horreur de tomber après la mort dans les mains du Dieu vivant ! Vous m'en avez averti par votre Apôtre : *Horrendum eſt incidere in manus Dei viventis.* Si vous n'avez pas encore pris ces ſentimens, mes Freres, peut-être ce qui me reſte à dire achevera-t'il de vous les imprimer profondément dans l'ame. Ne conſidérons plus ſeulement le feu de l'Enfer en lui-même, & dans la main de Dieu ; mais dans le triſte ſujet à qui Dieu l'applique, & par rapport à la maniere dont il l'applique : c'eſt la troiſiéme Partie.

Hebr. 6. 10.

III. PARTIE.

On peut augmenter ou modérer la rigueur d'un ſupplice, ſelon qu'on s'en ſert différemment pour tourmenter le criminel : mais ce qui rend, & ce qui doit rendre le tourment des réprouvés intolérable, c'eſt que Dieu leur appliquera tellement le feu, ce feu ſi vif, ſi piquant, que rien dans toute l'étenduë de ſon

ſujet

ne lui échappera, & que rien jamais dans toute la suite des tems ne l'éteindra. Disons mieux, mes Freres, & souffrez cette façon de parler, l'application en sera universelle, elle en sera éternelle; comprenez bien, s'il vous plaît, l'un & l'autre.

Il y a dans notre Evangile, & dans le texte même que j'ai pris, une parole à laquelle vous n'avez pas fait peut-être toute l'attention nécessaire. Il est dit de ce riche condamné, qu'il fut enseveli dans l'Enfer : *Sepultus est in inferno.* Or comme un mort enseveli dans la terre, en est couvert de toutes parts ; ainsi les réprouvés seront ensevelis dans les flammes ; c'est-à-dire, que de toutes parts ils en seront investis : *Sepultus est.* De-là, cette expression figurée de l'Ecriture, que les ennemis du Seigneur seront plongés dans un étang de soufre : *Pars illorum in stagno ardenti igne & sulphure :* en sorte, que de quelque côté qu'ils se tournent, ils trouveront par tout le même feu qui les enveloppera. Il y *Apoc. c. 21.*

a plus · & ſans agir ſeulement au-dehors, le feu percera, traverſera, pénétrera ces corps dévoués aux plus cruelles douleurs, comme par-
Bernard. le ſaint Bernard : *Corpora doloribus devota.* Ils ſeront dans le feu, & le feu ſera dans eux ; de maniere que de tous les ſens, ſoit intérieurs, ſoit extérieurs, chacun ſera également affligé ; que de toutes les facultés mêmes de l'ame, il n'y en aura pas une qui n'ait ſa peine.

Je me figure donc tant de réprouvés devenus comme la pâture du feu : & il me ſemble que je puis leur adreſſer ce que les païens diſoient autrefois ; mais avec cette différence eſſentielle, que ceux-ci parloient à des Saints, à des Martyrs ſur leurs bûchers, au lieu que je parle à des
Tertul. damnés : *Ambulate accincti flammis veſtris, quas accendiſtis.* Victimes de la juſtice inéxorable de Dieu, marchez avec ces flammes qui vous environnent, & que vous avez allumées. Portez-les par tout avec vous, tandis que vous chercherez un ſoulagement que le Juge qui vous a re-

jettés, vous refuſe, & que vous ne pouvez néanmoins attendre & recevoir de nul autre : *Ambulate accincti flammis veſtris :* ou plutôt, demeurez malgré vous entaſſés les uns ſur les autres, attachés par ces chaînes brûlantes, par ces liens de feu qui vous retiennent dans la plus triſte captivité. Ne vous en plaignez pas, puiſque votre malheur vient de vous-mêmes ; que c'eſt vous-mêmes qui l'avez ſoufflé, ce feu qui ſe nourrit dans votre ſein ; & qui s'y nourrit, de quoi ? de vos iniquités, de vos impiétés, de vos impuretés, de vos ſales voluptés : *Accincti flammis veſtris quas accendiſtis.* Vous voudriez l'éteindre, mais en vain : le même Dieu qui vous l'applique ſi rudement, vous l'appliquera éternellement.

Quel prodige ! un feu qui brûle toujours, ſans jamais conſumer le ſujet à qui il eſt attaché, & ſans jamais ſe conſumer lui-même ; en ſorte qu'après des millions d'années, ce ſera toujours le même feu, & avec toute ſa force ; & qu'après des

millions d'années, ce ſera toujours le même ſujet, & capable des mêmes impreſſions. C'eſt ce qu'on ne peut connoître que par la foi; & c'eſt ce qu'on jugeroit abſolument impoſſible, ſi nous ne ſçavions pas que tout eſt poſſible à un Dieu qui ſe venge en Dieu. Je ſçai ce que le libertinage là-deſſus a voulu penſer; mais laiſſons penſer à quelques libertins, tout ce que leur ſuggere, non pas la raiſon, mais la paſſion. Le jour viendra, ce jour formidable, où l'expérience les convaincra de ce que l'Evangile n'a pû leur perſuader. Souverainement malheureux de n'être détrompés de leurs erreurs, que lorſqu'ils ſeront hors d'état de profiter de leurs connoiſſances, & des nouvelles lumieres qui les éclaireront! Je parle à des fidéles, & dans une aſſemblée chrétienne. Or des Chrétiens croient & doivent croire ſuivant les textes de l'Ecriture, que le ver qui ronge les réprouvés, ne meurt point; & que le feu qui les brûle ne s'éteint
Marc. c. 9. point : *Vermis eorum non moritur, &*

ignis eorum non extinguitur ; que c'eſt un feu éternel, *in ignem æternum.* Matth. c. 25. Non pas ſeulement éternel en ce ſens, que ce feu durera toujours, mais que les pécheurs n'y demeureront pas toujours. Car, comme remarque ſaint Auguſtin, & après lui ſaint Gregoire, il eſt dit dans l'Evangile que les réprouvés iront dans le ſupplice éternel, & les juſtes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in ſupplicium æternum ; juſti autem in vitam æternam.* Ibid. Or de même que ces paroles, dans la vie éternelle, s'entendent d'une vie qui n'aura point de fin ; il faut auſſi que ces autres paroles, dans le ſupplice éternel, ſoient entenduës d'un ſupplice qui ne finira jamais. Diſons en un mot, que c'eſt un des points les plus eſſentiels de notre créance, auquel nous ne pouvons renoncer ſans renoncer en même-tems à la Religion que nous profeſſons.

Sur cela, mes Freres, qu'attendez-vous de moi, & qu'ai je à faire autre choſe que de vous abandonner à vos propres réflexions ? com-

ment pourrois-je vous faire comprendre ce qui eſt incompréhenſible ? comment entreprendrois-je de vous expliquer ce qui eſt au-deſſus de toutes les expreſſions ? & comment enfin voudrois-je meſurer avec vous ce qui eſt infiniment au-delà de toute meſure ? Quand, ſelon les figures ordinaires, multipliant le nombre des années par le nombre, & des étoiles qui brillent dans le ciel, & des gouttes d'eau qu'on peut tirer du ſein de la mer, & des grains de ſable répandus ſur ſon rivage ; je vous dirai qu'après une ſi longue révolution de ſiécles, le réprouvé ſouffrira toujours, brûlera toujours, je n'aurai rien dit, & je ne ſerai pas encore entré dans cette immenſe carriere que nul eſprit humain, nulle intelligence créée ne peut parcourir. Nous ne la pouvons donc connoître cette éternité, nous ne la pouvons approfondir : mais ſans l'approfondir, ſans la connoître parfaitement, nous la pouvons méditer ; & pour donner quelque ordre à cette méditation la plus im-

portante de toutes, & capable de vous occuper tous les momens de votre vie, souffrez que je vous en trace le plan ; c'est par-là que je vais conclure ce discours.

1. Dégagé de toutes les pensées du monde, & recueilli en la présence de Dieu, pésez mûrement & à loisir, mon cher Auditeur, ces deux paroles, jamais, toujours. Elles sont courtes, mais dans leur briéveté elles sont si efficaces, si effraiantes, qu'elles ont fait trembler des millions de libertins, & qu'elles les ont convertis. Jamais hors d'un feu dont rien ne modere, dont rien n'égale les cuisantes ardeurs ; jamais, dis-je, hors de-là ; toujours là, toujours ! Maintenant sur la terre un jour de souffrance ; & même sans rien souffrir d'ailleurs, un jour dans le même état, la même situation, la même posture, seroit d'une durée pour moi presque infinie, & par sa durée ne me paroîtroit pas supportable. Il n'en faudroit pas davantage pour lasser, pour épuiser toute ma patience. Que

sera-ce d'une éternité, & d'une éternité au milieu des flammes ?

2. Considérez à qui cette éternité de peines est réservée : que c'est aux pécheurs, & parce qu'ils sont pécheurs. Là-dessus raisonnez, & concluez, quelle est donc la malice du péché ; que le péché est le plus grand de tous les maux, puisqu'un seul suffit pour vous exposer au plus grand de tous les malheurs.

3. Pensez, que c'est Dieu qui punit de la sorte le péché, & apprenez quelle est donc la rigueur de sa justice. Que le Seigneur est grand, mais qu'il est à craindre ! *Magnus & terribilis.* J'ai tant de fois compté sur sa miséricorde, j'en ai tant de fois abusé par une présomption criminelle ; mais s'il est si bon envers ses amis, qu'il est rigoureux pour ses ennemis !

Dan. c. 7.

4. Souvenez-vous que le jour présent où vous vivez, est celui peut-être où commencera pour vous l'éternité ; & que dès qu'elle commence une fois, il n'y a plus de re-

tout ; que vous êtes donc perdu ſans reſſource, ſi c'eſt une éternité malheureuſe : que les jugemens de Dieu ſont impénétrables ; qu'il attend autant qu'il veut, mais qu'il frappe auſſi quand il veut ; qu'il fait grace à qui il veut en différant, mais qu'il punit auſſi qui il veut en éclatant tout à coup & lorſqu'on y penſe le moins ; qu'il y a dans l'Enfer une multitude innombrable de damnés que Dieu a ſurpris après un premier péché ; & que ce qui leur eſt arrivé, & à quoi ils ne peuvent plus trouver de remede, peut vous arriver à vous-mêmes.

Ah ! dès qu'un criminel apprend qu'on le cherche, & qu'il eſt dans un danger prochain de tomber entre les mains de ſon Juge, que fait-il ? il fuit, il ſe cache ; il n'y a point pour lui de retraite aſſez obſcure, ni de ténébres aſſez profondes. Je ſuis un pécheur ; comme pécheur, j'ai ſur ma tête un Dieu irrité, & ſur le point de décharger ſur moi le coup d'une mort éternelle ; j'ai ſous mes pieds un abîme, d'où l'on ne

ſort jamais, & je ſuis prêt à y tomber : cependant je vis dans le même repos, dans la même tranquilité, que s'il n'y avoit rien à craindre pour moi.

5. Voulez-vous ſçavoir ce que vous avez à faire preſentement & au plutôt ? Demandez vous à vous-même ce que vous voudriez avoir fait, ſi dans un moment & ſans eſperance vous vous trouviez condamné de Dieu aux flammes éternelles. Je tremble à cette penſée, j'en frémis. A cette heure fatale, à cette heure, je voudrois avoir étouffé cette paſſion criminelle & rompu ce commerce ; il faut donc le rompre dès maintenant & ſans différer. Je voudrois par un fréquent uſage des Sacremens avoir réparé tout le paſſé, & dans toute la ſuite de mes années m'être tenu toujours en état de paroître devant Dieu ; il faut donc dès maintenant les fréquenter. Je voudrois avoir pratiqué toutes les œuvres de la pénitence, de la piété, de la charité chrétienne ; il faut donc dès main-

tenant les pratiquer. Je voudrois avoir été un Saint ; il faut donc travailler dès maintenant à le devenir. Je le puis encore : mais, hélas ! vous ne le pouvez plus, pécheurs éternellement réprouvés de votre Dieu ; & c'eſt ce qui vous dévore de regrets, ce qui vous accable, ce qui vous déſeſpere : je ne le pourrai plus comme vous, ſi jamais comme vous je me vois dans cet état d'une réprobation conſommée ; & c'eſt ce qui me déchirera, ce qui m'accablera, ce qui me déſeſpérera. Ai-je raiſon d'y faire de bonne heure une plus ſérieuſe réflexion que vous ? Dites-le moi, parlez ; dois-je me raſſurer par ces fauſſes eſpérances qui vous ont trompés, que Dieu vous feroit miſéricorde, qu'il auroit égard à votre foibleſſe, qu'il vous donneroit le tems de vous reconnoître, que dans un âge plus avancé vous changeriez de conduite, que vous vous convertiriez à la mort, & qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un repentir pour le toucher ? Sont ce-là

les regles que je dois ſuivre ? je vous le demande ; apprenez-le-moi. O éternité ! tu ſeras déſormais l'unique objet de mes regards. Quand un Pilote craint d'échouer à un écueil qu'il apperçoit devant ſes yeux, il n'en retire pas un moment la vûë ; & c'eſt ainſi que les Saints avoient toujours préſente à l'eſprit l'idée de l'éternité, ſoit d'une éternité de malheur pour l'éviter, ſoit d'une éternité de bonheur pour la mériter. Nous la mériterons comme eux, cette éternité bienheureuſe, en y penſant comme eux ; c'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR
LE VENDREDI
DE LA SECONDE SEMAINE.

SUR L'ATTACHEMENT aux richeſſes.

Agricolæ autem videntes filium, dixerunt intra ſe: Hic eſt hæres, venite, occidamus eum, & habebimus hæreditatem ejus.

Les vignerons voiant le fils, dirent entre eux: Voilà l'heritier, venez, tuons-le; & nous aurons ſon héritage. En S. Matth ch. 21.

EST-IL rien de plus injuſte, & rien de plus inhumain que l'attentat de ces avares? Ils ne craignent point de violer les droits les plus ſacrés pour fruſtrer un jeune

homme de son héritage, & de lui ôter la vie pour se rendre maîtres de ses biens. Après un tel exemple pouvons-nous ignorer à quelles extrémités nous porte l'avarice ? & n'est-il pas, mes Freres, de mon devoir, d'employer les plus puissans remedes, pour vous guérir de cet attachement déſordonné aux richesses? Mais hélas ! je n'ai que trop lieu de croire que bien des gens qui m'écoutent, ne retireront aucun fruit de ce discours, parce que ce sont des malades, ou qui ne connoissent pas leur mal, comme dit saint Gregoire Pape, *nemo se avarum intelligit*, ou qui n'en cherchent pas la guérison.

Greg.

Les pauvres & les personnes d'une condition médiocre ne prendront rien pour eux d'un sujet qui les regarde néanmoins autant que les autres ; & se consolant de leur état, ils se contenteront de dire que j'ai bien parlé aux riches, quoique je ne prétende pas condamner les richesses précisement en elles mêmes, mais l'amour déreglé qui nous les

fait ſouhaiter avec trop d'ardeur, & qui ſouvent, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, n'eſt pas moins vif dans les pauvres mêmes que dans les plus opulens : *Egent facultate, & ardent cupiditate.* *Auguſt. Serm 110. de Temp.*

D'ailleurs je dois bien m'attendre que les riches aveuglés de leur avare convoitiſe me traiteront comme leurs peres traiterent le Sauveur du du monde après qu'il leur eût hautement déclaré qu'on ne pouvoit ſervir Dieu & être attaché aux biens de la terre. Car ſaint Luc ajoute au même endroit, que les Phariſiens, qui aimoient l'argent, tournerent en raillerie ce qu'il leur dit & ſe retirerent en ſe moquant de lui : *Audiebant hæc omnia Phariſæi qui erant avari, & deridebant illum* Dieu fait pauvre pour faire eſtimer aux hommes la pauvreté, Seigneur, diſpoſez mes Auditeurs à m'entendre avec ſoumiſſion Je viens leur mettre devant les yeux les ſuites funeſtes de l'avarice ; & pour propoſer en deux mots tout mon deſſein, je viens leur apprendre, que s'ils s'a- *Luc. c. 16.*

bandonnent à cette insatiable cupidité, premierement ils vivront sans conscience, secondement ils mourront sans pénitence. C'est de quoi je les veux convaincre, après que nous aurons salué Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Si vous me demandez, Chrétiens, comment l'attachement aux richesses ruine la conscience, je réponds, suivant les principes & le langage de saint Thomas, que cela se fait en deux manieres ; l'une negative, & l'autre positive. Je m'explique.

Premierement, l'avarice ruine la conscience d'une maniere négative & par omission, parce qu'en tournant vers les biens de la terre, & toute l'attention de notre esprit, & toute l'affection de notre cœur, elle nous fait oublier les choses de Dieu, & négliger tous les devoirs de la Religion ; & c'est en ce sens que le Sauveur du monde a dit, que nous ne pouvons tout ensemble servir Dieu, & aimer les richesses : *Non potestis Deo servire & mammonæ.* Luc. c. 16.

ST. BASILS SEMINARY LIBRARY

Secondement, l'avarice ruine la conſcience d'une maniere poſitive & par commiſſion, parce que dans la pratique & en mille rencontres elle nous fait violer hardiment les loix de Dieu, & paſſer par-deſſus toutes les regles de la juſtice, lorſqu'elles s'opoſent aux deſſeins que la cupidité nous inſpire. Reprenons, s'il vous plaît, ces deux articles, & ſuivez moi.

Il y a, Meſſieurs, des paſſions qui ſont ardentes, mais qui ne ſont pas longues. Telle eſt, par exemple, la colere : on s'emporte tout à coup ; mais l'emportement ne dure pas. Il y a au contraire des paſſions qui ſont longues, mais qui ne ſont pas ardentes : ainſi une averſion qui naît de l'antipathie naturelle, demeure tellement enracinée dans l'ame, qu'on ne l'en peut preſque arracher. Tout ce que dit une perſonne, tout ce qu'elle fait, nous déplaît ; mais du reſte on ne ſe laiſſe aller à nulle violence, & rien n'éclate au-dehors : c'eſt comme une douleur ſourde, qui incommode plutôt

qu'elle ne tourmente. Ces deux sortes de passions sont moins dangereuses ; soit parce qu'elles se calment bien-tôt, si elles sont ardentes ; soit parce qu'elles s'en tiennent toujours à un certain dégré de modération, si elles sont longues. Mais l'avarice est tout à la fois une passion ardente & longue, violente & opiniâtre ; & si j'osois emprunter d'un ancien le caractere ingénieux qu'il nous en fait, je dirois que c'est une maîtresse également impérieuse, inquiéte, impitoiable, qui dès le matin, d'une voix enrouée, réveille ses domestiques, les presse, les accable de travail, pour fatigués & pour assoupis qu'ils soient ; ne leur accordant, & ne prenant qu'avec peine elle-même quelques heures de repos. Car voilà le propre de cette passion, de nous tenir dans un mouvement continuel & sans relâche. Toujours nouveaux projets, toujours nouveaux soins. Tantôt c'est un négoce qu'il faut faire valoir, tantôt c'est une intrigue qu'il faut conduire ; tantôt c'est un

procès que l'on pourſuit ; tantôt c'eſt un voiage que l'on entreprend. On a des terres à viſiter, un argent à placer, des revenus à recueillir. Plein de ces penſées, on les porte par tout ; ce ſont les dernieres que l'on quitte au tems du ſommeil ; ce ſont les premieres que l'on reprend à l'heure du réveil ; on y vit, on y meurt, ſans ſentiment de piété, ſans pratique de dévotion, ſans uſage des Sacremens, ſans aſſiduité à la priere, ſans lecture des bons livres, quelquefois ſans nulle diſtinction des jours ſpécialement conſacrés à Dieu, & des autres deſtinés aux affaires du ſiécle : *Inter ſanctum & prophanum non habuerunt diſtantiam.* *Ezech. c. 22.*

Or n'eſt-ce pas là abandonner abſolument Dieu ? & en l'abandonnant, n'eſt-ce pas abandonner ſa conſcience & ſon ſalut ? Par où conſervons-nous la charité divine ? Par la grace. Et JESUS-CHRIST ne nous dit-il pas lui-même dans l'Evangile, que les inquiétudes du monde & l'illuſion des richeſſes étouffent

cette sainte semence, & la rendent infructueuse ? Chose étrange ! On se mine de réflexions & de travaux. Mais demandez à cet homme surchargé d'années, à ce grand-pere : pour qui travaillez-vous ? que vous répondra-t-il ; Pour mes enfans. Demandez à ce pere : pour qui travaillez-vous ? que vous répondra-t-il ? pour mes enfans. Demandez à ce petit fils déja engagé dans le mariage : pour qui travaillez-vous ? que vous répondra-t'il ? pour mes enfans : *Cui laborant ? filiis, inquit ; & ipse cui ? filiis suis ; & ipsi quibus ? filiis suis.* Hé quoi ! conclut saint Augustin, personne donc n'agit pour soi ? *Nemo ergò sibi* ? Et moi j'ajoute : personne donc n'agit pour Dieu ? Tellement qu'il en est de l'attachement aux richesses à l'égard des affaires spirituelles, comme de l'yvresse à l'égard des affaires temporelles. Voyez un homme abruti par la débauche ; il n'est capable de rien ; il n'a ni mémoire, ni connoissance, ni discernement. Image naturelle d'un cœur enyvré des soins du mon-

Aug. in Psal 135

de : *Devoravit eos terra* Point d'autre vûë que des vûës terreſtres ; point d'autres déſirs que des déſirs humains ; point d'autres eſpérances & d'autres craintes. Ainſi ſa divinité, c'eſt ſa fortune, ce ſont ſes biens : & n'eſt-ce pas pour cela que ſaint Paul appelle l'amour des richeſſes une idolâtrie ? *Idolorum ſervitus.* *Epheſ. c. 5.*

Idolâtrie, comment ? C'eſt que l'avare rend à ſon or & à ſon argent les mêmes hommages que la Religion nous fait préſenter à Dieu. Le Prophéte Oſée prêchant aux Juifs durant la captivité de Babylone, & les exhortant à honorer le Dieu de leurs Peres, un des auditeurs lui adreſſa la parole, & lui répondit en face : Je n'adore point ce Dieu dont vous nous parlez ; je ſuis devenu riche, & dans mes richeſſes j'ai trouvé mon idole: *Dives factus ſum, inveni idolum mihi.* C'eſt ce que dit l'avare ; ou, ſans le dire, c'eſt ce qu'il fait. *Oſée. c. 12.*

Le premier hommage que nous rendons à Dieu, eſt de le reconnoître pour notre fin derniere, & pour notre ſouveraine béatitude :

de fuir tout ce qui peut nous en éloigner, de prendre tout ce qui peut nous en approcher : de rapporter là toutes nos pensées, tous nos vœux, toutes nos actions : mais quelle fin se propose en tout un homme possédé de l'envie d'avoir ? son interêt. En quoi fait-il consister son bonheur, & où cherche-t'il son repos ? dans son intérêt. Sur quoi fait-il plus de réflexions, a-t'il plus de vigilance, prend il plus de mesures, craint-il plus d'être trompé, ménage-t-il mieux les occasions de profiter, d'amasser ? sur son interêt. Si même il a quelquefois recours à Dieu, s'il s'humilie devant Dieu, s'il le prie, est-ce pour Dieu ? non ; mais pour son interêt : pour obtenir du ciel la fertilité de ses campagnes & une abondante récolte ; pour l'interesser en sa faveur dans une affaire hazardeuse & importante ; pour se tirer heureusement d'un mauvais pas. Hors de-là, plus de souvenir, plus d'idée de Dieu. En sorte, dit saint Augustin, que c'est à proprement

parler, de ſon argent qu'il jouit, que c'eſt dans ſon opulence qu'il établit ſa félicité, que c'eſt là ſon terme; mais qu'il ne regarde Dieu & ſon ſecours, que comme un moien : *Fruitur pecuniâ, utitur Deo.* Car, pourſuit ce Pere, il n'aime pas ſon argent pour Dieu, mais Dieu pour ſon argent : *Non nummum propter Deum, ſed Deum propter nummum.* *Aug.* *Idem.*

Un autre hommage propre de Dieu, c'eſt le ſacrifice, que nous lui offrons comme un témoignage de notre dépendance, & comme un aveu ſolemnel de ſon domaine abſolu ſur tous les êtres créés, & de ſa ſuprême grandeur. Mais qu'eſt-ce que l'avare ne ſacrifie pas à ſon inſatiable convoitiſe? Il lui ſacrifie ſa réputation : car il ne peut ignorer de quel œil on le regarde dans le monde; qu'il eſt mépriſé de ſes égaux, inſupportable à ſes domeſtiques, abandonné de ſes proches, haï peut-être de ſes propres enfans, pour qui il ne veut rien faire & qu'il laiſſe ſans établiſſement juſques dans un âge très-avancé. Il

lui sacrifie sa santé, & toute la douceur de sa vie. Quand je vois un pere, une mere pauvres, qui ne se ménagent en rien pour trouver de quoi subsister & faire subsister leur famille, je me sens touché de compassion pour eux ; & s'ils sçavoient prendre leurs peines de la main de Dieu, ils amasseroient de grands trésors pour l'éternité. Mais ce que je ne puis voir sans indignation, c'est un riche qui se refuse tout, qui s'épargne tout pour entasser biens sur biens, & pour joindre maison à maison ; qui se consume de chagrin à la moindre perte ; & que la seule crainte d'un léger dommage dont il est menacé, abbat de mélancolie au milieu de sa fortune, & jette dans une profonde tristesse: Il n'en demeure pas là, ajoute Tertulien : mais il sacrifie même à son avarice son salut : *Majorem hostiam cædit salutem suam.* C'est trop peu de lui sacrifier toutes les réflexions d'un esprit toujours agité ; *illi ingenium suum immolat :* c'est trop peu de lui sacrifier toutes les lumieres d'une

Tertul. l. de idols. c. 6.

Ibid.

d'une prudence humaine ; *Illi prudentiam ſuam accendit* : c'eſt trop peu de lui ſacrifier toutes les ſueurs de ſon viſage ; *Illi ſudorem ſuum libat :* Il lui immole encore une plus grande & une plus précieuſe victime, c'eſt ſon ame, cette ame immortelle ; *Majorem hoſtiam cædit, ſalutem ſuam.* Sacrifice, ſi je puis parler de la ſorte, non ſeulement indirect par l'oubli de Dieu, & des devoirs du Chriſtianiſme ; mais poſitif & direct par tant de crimes que l'attachement aux richeſſes lui fait tous les jours commettre ; & c'eſt la ſeconde maniere dont l'avarice ruine la conſcience. *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

Il y a deux voies differentes par où l'avarice nous porte au crime. Elle y engage les uns par la crainte, & les autres par le déſir. La néceſſité entraîne les premiers, & l'ambition les ſeconds.

Le demon de l'avarice tente les premiers comme il tenta JESUS-CHRIST après ſon jeûne. Il leur dit, comme au Sauveur du monde : Changez ces pierres en pain : *Dic ut* *Matth. c. 4.*

lapides isti panes fiant. Mais quoi ? faire du pain d'une pierre, quelle apparence ? Ah ! mes Freres, on en fait de tout : je n'y puis penser sans gémir ; mais la chose n'est que trop véritable. Il y a dans cette famille de la pauvreté & de la beauté, triste & dangereux assemblage. O ! qu'il est à craindre qu'on n'y perde la honte du péché, pour s'épargner celle de l'indigence ! Qu'il est à craindre qu'on n'y fasse entrer la débauche, pour en chasser la misere ! & que la pudeur, comme parle Jerémie, n'y abandonne ce qu'elle a de plus précieux, pour ne pas mourir de faim ! *Dederunt pretiosa quæque pro cibo ad refocillandam animam.* Car comment voudroit-on, dit chez le Prophéte, cette femme désespérée, que je n'écoutâsse pas la passion de cet homme, sans qui je n'aurois pas de quoi vivre ; *Vadam post amatores meos qui dant panes mihi.*

Thren. c. 1.

Oséc. c. 2.

Ce n'est pas qu'on ne pût répondre à cette fausse excuse, avec Tertullien, que la foi ne craint point la faim : *Fides famem non ti-*

Tertul. l. de idol. c. 12.

met : que nul des Apôtres, en renonçant à tout pour ſe mettre à la ſuite du Fils de Dieu, ne fut en peine où il trouveroit ſa ſubſiſtance : que la premiere régle de la morale chrétienne, eſt d'endurer tout, plutôt que de pécher : qu'il falloit, avant que de vous engager au Chriſtianiſme, délibérer, vous ſonder vous-même, & voir ſi vous auriez dans l'occaſion la conſtance & la fermeté néceſſaire ; mais qu'après votre engagement ſolemnel, il n'eſt plus tems de dire : Il faut vivre. *Serò dicitur ; ante enim fuit deliberandum.* Ces réponſes généreuſes étoient bonnes pour des Chrétiens auſſi parfaits que ceux de la primitive Egliſe ; mais quel eſt parmi nous le langage de l'avarice ? *Dic, ut panes fiant.* Vous avez dans votre maiſon une jeune perſonne à qui la nature a donné de l'agrément : faites valoir ce talent, & ſervez-vous-en pour ſubvenir au beſoin qui vous preſſe : *Dic, ut panes fiant.* Voilà un procès qui vous ruinera, ſi vous le perdez ; mettez en œu-

Ibid.

vre toute votre habileté pour supposer de fausses piéces & pour tromper vos juges. Vous êtes chargé d'enfans, & un tel bénéfice conviendroit à ce cadet : s'il faut faire quelque avance pour l'avoir ; s'il faut donner quelque chose, ne soiez pas si scrupuleux, & ne le laissez pas échapper. Vous avez en main la dépense de cette maison, vous en gouvernez toutes les affaires ; si ce fonds venoit à vous manquer, où en seriez-vous ? Tandis que l'occasion est belle, sauvez les apparences ; mais accommodez-vous, & pensez à l'avenir : *Dic, ut panes fiant.* Que cette tentation est forte ! car quoi qu'on lui oppose, l'intérêt pare à tout, ce semble, en disant que la nécessité n'a point de loi.

Cependant, écoutez-moi encore une fois, mes Freres, & recevez mes conseils. Chrétiens peu aisés, mais qui, dans une fortune médiocre, avez après tout de quoi soutenir en quelque sorte votre vie, contentez-vous de ce que vous avez reçû du ciel ; ou si par la

crainte de tomber dans une derniere diſette, vous cherchez à groſſir vos revenus, que ce ne ſoit jamais par des voies obliques. Premierement, ſouvent elles ne réüſſiſſent pas, & pluſieurs s'y ruinent. Secondement, ſi elles réüſſiſſent, le bien qui en provient, par une juſte punition de Dieu, ne profite pas. L'on diroit qu'en entrant chez vous par une porte, il en ſort par l'autre : c'eſt une mauvaiſe viande ; on la rejette avec la bonne dès qu'on l'a priſe ; ce qui eſt bien acquis s'en va avec ce qui eſt mal acquis : comme autrefois la manne, quand les Juifs en amaſſoient plus qu'il n'étoit permis, ſe corrompoit dans leurs mains & ſe tournoit en vers. Troiſiémement, tandis que vous poſſéderez injuſtement ce qui ne vous appartient pas, & que vous aurez la volonté de le retenir, vous ne ſerez en paix, ni avec Dieu, ni avec vous-mêmes. Un état modique, mais exemt de toute injuſtice, vaut donc beaucoup mieux qu'un état opulent, où le peché

vous a élevé, & où le péché vous
Psal. 36. soutient : *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas.*

Pour vous qui vous trouvez en de plus fâcheuses extrémités, & que le besoin presse davantage, vous êtes à plaindre. Daigne le ciel vous soutenir, vous consoler, vous fortifier. Riches, que votre abondance supplée à leur indigence ; & en soulageant les corps, sauvez les ames. Rompez la chaîne où l'enfer, selon l'expression de Salvien, les tient comme captifs & liés par la néces-
Salvia. sité : *Catenam Diaboli.* Il ne faut qu'un certain fonds à ce Marchand pour remettre sa famille & pour se relever ; en lui faisant pour cela quelque avance, vous lui donnerez la vie & le ciel ; & ce sont-là sans doute les plus profitables aumônes. Retranchez quelque chose de votre luxe, femme du monde, & l'emploiez-là. Dieu n'attend peut-être de votre part que cette œuvre de charité pour vous accorder une grace de salut. Mais du reste, pauvres, si vous ne pouvez être heureux

dans le tems, ne vous rendez pas malheureux dans l'éternité; & ſi les hommes vous abandonnent, n'obligez pas Dieu à vous abandonner lui-même.

Que dirai-je maintenant de ceux que le déſir de s'agrandir, & non pas ſeulement la crainte de manquer, rend encore plus criminels? Ce ſont, dit ſaint Ambroiſe, des oiſeaux de proie, qui prennent par tout, *Accipitres pecuniæ.* Ce ſont, dit le Prophéte Michée, des buiſſons hériſſés; ils piquent & ils retiennent la laine de toutes les brebis qui en approchent: *Qui optimus in eis eſt quaſi paliurus.* Ce ſont, dit le ſaint homme Job, des tignes, qui bâtiſſent en détruiſant les autres: *Sicut tinea ædificavit domum ſuam.* Ce ſont, dit Ezéchiel, des loups raviſſans qui ne s'engraiſſent que de pillage: *Lupi rapientes prædam.* Enfin, comme parle Iſaïe, ce ſont des torrens débordés, qui portent en tous lieux la déſolation, & qui enlevent toute la graiſſe de la terre: *Velut torrens inundans ad perdendas gentes.*

Ambroſ. de obitu Satyr.

Mich. c. 7.

Job. c. 25.

Ezech. c. 22.

Iſ. c. 30.

Je ne finirois point si j'entreprenois de faire le dénombrement de toutes leurs injustices. Combien de chicanes & de détours ? combien de concussions & de tyrannies ? combien d'oppressions secrettes ou de violences ouvertes ? combien de traités iniques & de contrats usuraires ? Je vous renvoie à vos propres connoissances ; vous avez un plus grand usage du monde que moi, & par conséquent vous devez être là dessus beaucoup mieux instruits que moi.

O ! qu'il est donc rare d'allier la conscience & l'avarice ! Que dis-je ? N'est-ce pas une alliance absolument impossible ; puisque l'une & l'autre nous demandent des choses directement opposées ? Que veut la conscience ? que vous fassiez part au pauvre de ce que vous avez dans les mains. Mais que veut l'avarice ? que vous arrachiez même des mains du pauvre le peu qui lui reste, & que vous le réduisiez à une extrême mendicité. Que veut la conscience ? que vous preniez

ſoin de revêtir le pauvre. Mais que veut l'avarice ? que vous acheviez de dépoüiller celui même qui eſt déja à demi nud, & que vous lui enleviez juſqu'à la robe dont il tâche à ſe couvrir. Que veut la conſcience ? qu'on ne faſſe tort à perſonne, ni à des parens, ni à des domeſtiques, ni à des maîtres, ni à des égaux, ni à des ſubalternes & à des vaſſaux. Mais que veut l'avarice ? qu'on pille impunément & ſans égard ; qu'on n'épargne ni la veuve, ni le pupille, ni proches, ni amis, ni petits, ni grands ; qu'on les conſume, qu'on les dévore, ſi cela ſe peut, comme du pain : *Devorant plebem meam ſicut eſcam panis.* Remarquez cette façon de parler dont uſe le Prophéte, comme du pain : *Sicut eſcam panis.* Le pain eſt l'aliment ordinaire : on le mange communément, aiſément ; & c'eſt avec la même facilité que l'avare prend ſans ſcrupule, & uſurpe tout. *Pſal.* 13.

De-là je conclus avec le Sauveur du monde, qu'il eſt d'une extrême

difficulté que les riches se sauvent, parce qu'il est d'une extrême difficulté qu'ils ne soient pas attachés à leurs richesses, & qu'ils les aient acquises par des moyens toujours justes : *Quam difficilè, qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt !* Le Fils de Dieu ne nous dit pas seulement : il est difficile ; mais : qu'il est difficile ! *Quam difficile !* Tant il y a d'occasions où ils pèchent grièvement, soit par excès, en exigeant trop ; soit par défaut, en ne donnant pas assez. L'avare vit sans conscience, nous l'avons vû ; mais ce qui consomme sa réprobation, c'est qu'il meurt sans pénitence : vous le verrez dans la seconde Partie.

Marc. c. 10.

SECONDE PARTIE.

Comme la mort répond ordinairement à la vie, puisque l'avare vit sans conscience, il s'ensuit qu'il doit mourir sans pénitence. Gardez-vous, disoit l'Apôtre, de vous laisser dominer par l'avarice ; car les désirs qu'elle excite dans les cœurs, sont comme autant de flots muti-

nez, qui nous engloutiſſent, & nous précipitent dans l'abîme de perdition : *Mergunt homines in interitum & perditionem.* Un avare eſt donc, ſelon la penſée de ſaint Paul, comme un homme noié & perdu preſque ſans reſſource. C'eſt une vérité que l'on connoît par les ſeules lumieres de la raiſon naturelle ; & c'eſt pourquoi le Prince des Philoſophes a mis l'avarice au nombre des maladies incurables. Plus on a, plus on veut avoir. Le feu s'allume, à meſure qu'on lui fournit une nouvelle matiere ; & de même que l'hydropique ſent augmenter ſa ſoif en bûvant, la convoitiſe de l'avare s'enflamme, à proportion qu'il voit croître ſes tréſors. Ainſi il ne met point de bornes à ſon inſatiable avidité ; & par une conſéquence néceſſaire, il n'en met point à ſes injuſtes pratiques : *Nullus rapiendi modus, ubi nulla menſura cupiendi.*

1. Tim. 6. 6.

Ambroſ. l. 1. de Cain & Abel. c. 3.

Il y a des vices que l'âge corrige, parce qu'ils réſident dans l'appétit ſenſible, qui s'affoiblit par la vieilleſſe. Mais de tous les avares, ceux

en qui nous voions plus d'attachement & plus d'ardeur, ſont les perſonnes âgées. La caducité qui les appéſantit & le froid qui leur glace le ſang, ne peuvent éteindre en eux, ni même rallentir l'amour déſordonné des richeſſes; & ſaint Thomas en donne cette raiſon, c'eſt que l'avarice eſt un peché purement ſpirituel. D'où il arrive, que cette dangereuſe habitude, dont le principe n'eſt pas dans les ſens, mais dans l'ame, laquelle eſt inaltérable, ne perd rien de ſa vigueur, lors même que les impreſſions des ſens ſont moins vives, & que les forces du corps diminuënt. Ce n'eſt pas aſſez. Elle ſe fortifie avec les années, parce qu'elle s'imprime plus fortement. D'un tems à l'autre, elle déregle de plus en plus la volonté, elle l'attache, & elle en ſerre enfin tellement les nœuds, qu'il n'eſt preſque plus en notre pouvoir de les rompre.

Examinons encore la choſe plus à fonds, & venons au point capital. Le plus grand obſtacle à la pénitence

de l'avare, c'eſt l'obligation de reſtituer. Obligation indiſpenſable : obligation très-commune & preſque univerſelle. Obligation très difficile dans la pratique ; & de-là, obligation à laquelle il eſt très rare de ſatisfaire.

Obligation indiſpenſable : Dieu veut bien nous remettre ſes propres intérêts ; mais quant aux intérêts du prochain, point d'indulgence, point de remiſe. Il faut réparer le dommage ; autrement point de pardon. Vous avez mal verſé dans cet emploi ; vous avez trompé dans ce partage, dans ce commerce ; vous avez opprimé ce pupille ; vous avez tourné ce dépôt à votre profit. Dieu eſt en même-tems, & votre maître, & Juge entre votre frere & vous. Comme maître, il vous pardonne l'offenſe qui le regarde ; mais comme Juge, qui doit maintenir le droit des parties, il vous oblige, ſur peine d'une damnation éternelle, à rendre ce qui n'eſt pas à vous. Priez tant qu'il vous plaira ; pleurez, gémiſſez, frappez-

vous mille fois la poitrine ; donnez en apparence toutes les marques d'un vrai repentir : si cette condition manque, tout le reste ne sert à rien, & vous ne pouvez attendre qu'un arrêt de réprobation : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* *Augus.*

Obligation très commune & presque universelle. Pour nous en convaincre, il ne faut qu'observer avec quelle ardeur on cherche dans tous les états du monde à s'enrichir. Présentez à un famélique une table bien couverte, vous aurez beau lui défendre d'y toucher, il y aura bientôt porté la main. J'en dis de même de tant de gens passionnés pour les richesses ; il n'est pas aisé qu'avec un tel empressement, & sur tout en certaines occasions, ils n'aient pas, aux dépens de l'équité, suivi l'inclination violente & le penchant qui les entraînoit.

Obligation très-difficile dans la pratique. S'il suffisoit de s'accuser aux pieds d'un Prêtre, on auroit moins de peine à prendre sa résolu-

tion. Une parole ne coute pas beaucoup à prononcer. Mais ſe déſaiſir, & par-là s'incommoder, ſe réduire à une condition moins opulente, vivre avec moins de faſte, avec moins d'éclat; c'eſt ce qui étonne, ce qui effraie. Suppoſons un riche au lit de la mort; figurons-nous qu'un Confeſſeur également ferme & ſage lui va faire connoître, que la meilleure partie du bien dont il a joüi durant ſa vie doit ſortir de ſa famille, s'il veut lui-même entrer dans le Roiaume céleſte. Quelle ſurpriſe à cette nouvelle, & que dira le malade? La meilleure partie de mon bien! mais mes enfans! mais le rang que je tiens dans le monde depuis tant d'années! mais le renverſement de ma maiſon! d'ailleurs, comment m'y prendre? comment empêcher que cela n'éclatte? dès qu'on le ſçaura, me voilà perdu d'honneur à jamais. Que le Miniſtre de JESUS-CHRIST inſiſte; qu'il emploie les plus puiſſans motifs pour le toucher; qu'il lui faſſe entendre le commandement de Dieu;

qu'il le menace d'une éternité malheureuse, qu'il lui représente le prix de son ame ; qu'il l'avertisse que l'heure presse, qu'il n'y a point à délibérer, à différer : ce seront toujours, de la part du mourant, & jusqu'à son dernier soupir, de nouveaux prétextes, toujours de nouveaux combats. Au milieu de ces délibérations, de ces résistances, il laissera couler le tems. Le moment viendra, où la justice divine frappera son coup. Ses biens passeront à d'autres ? mais lui, où passera-t'il ? Ah ! mes Freres, qui n'en est pas saisi d'horreur ?

De-là, obligation à laquelle il est très-rare de satisfaire : on voit par tout & tous les jours des oppressions ; mais des réparations & des restitutions, où en voit on ! Y a-t-il une famille qui ne dise pas, & qui n'ait pas lieu de dire : On m'est redevable de ceci & de cela ? mais y a-t-il une famille qui ajoute, & qui puisse ajouter : On me l'a rendu ? Les avares, dit le Prophéte Royal, n'ont rien trouvé dans leurs

mains : *Nihil invenerunt viri divitiarum in manibus ſuis.* Une autre verſion, ſelon la remarque de ſaint Jerôme, porte : *Non invenerunt manus ſuas ;* ils n'ont pas trouvé leurs mains. Ces deux textes s'accordent parfaitement enſemble ; ou je puis au moins les appliquer également l'un & l'autre à mon ſujet. Quand il faut recevoir, quand il faut retenir, l'avare trouve bien ſes mains ; mais dès qu'il s'agit de rendre, il n'a plus de mains alors : *Non invenerunt manus ſuas* ; ou, s'il en a, il n'y trouve plus rien : *Nihil invenerunt in manibus ſuis.* Pſal. 75.

Combien de riches laiſſent volontiers échapper de leur eſprit le ſouvenir de certaines affaires délicates & embarraſſées, afin de ſe mettre dans une eſpece d'impoſſibilité de les éclaircir, & de connoître leurs devoirs ? Combien, par de vains raiſonnemens & de fauſſes ſubtilités, tâchent à ſe tromper eux-mêmes ſur un droit prétendu ; & ſans examiner davantage, ſans conſulter, traitent de ſcrupules les doutes les mieux

fondés ? Combien preſſés par de ſecrets remords qu'ils ne peuvent étouffer, ſe contentent de dire : Je ſatisferai, je reſtituërai ; mais ne diſent jamais comme Zachée : Je reſtituë, je ſatisfais : *Reddo* ? Combien aſſez heureuſement diſpoſés & remplis de bons ſentimens dans une maladie, ont ſans ceſſe à leurs côtés des héritiers qui les flattent, qui les raſſurent, qui leur promettent une prompte convaleſcence ; qui de jour en jour, d'heure en heure, leur font remettre l'exécution de leurs deſſeins, & réüſſiſſent ainſi à les arrêter ? Combien veulent prendre des meſures pour s'acquitter, & les prennent en effet ; mais des meſures qui manquent, parce que des conſidérations humaines leur ont fait rejetter d'autres moiens prompts & infaillibles qu'on leur propoſoit ? Combien ſe perſuadent à leur derniere heure, qu'il ne leur reſte plus rien à faire, quand ils ont enjoint à des enfans de paier telle & telle dette, ſans en laiſſer aucun écrit, & ſans confier leur écrit à des perſon-

Luc, c. 12.

nes ſûres & deſintéreſſées ? Ceux qui ſuccédent à des héritages, ſçavent bien imaginer des raiſons pour s'exempter des charges qui y ſont attachées. Le mort ne peut plus parler, ni déclarer d'une maniere plus autentique ſes volontés. On l'enferme dans le tombeau, on ſe retire, & l'on ne penſe gueres, ni à ce qu'il a ordonné, ni à lui-même. Je ſçai, Meſſieurs, ce que je dis : & je n'en ai que trop vû d'exemples.

Concluons avec le Fils de Dieu : Malheur à vous riches : *Væ vobis divitibus.* Quel anathême, Chrétiens ! & qui l'a prononcé ? Eſt-ce le monde ? Ah ! ce monde ſenſuel & terreſtre vous croit heureux, lors même qu'il vous frappe de ſon mépris : tout inſtruit qu'il eſt de vos démarches & des routes détournées par où vous êtes parvenu à une haute fortune, il envie après tout votre état. Mais quand le monde porteroit à vos pieds tout ſon encens ; quand ébloüi d'une fauſſe lueur, il vous canoniſeroit, il vous adoreroit, encore une fois, *Luc. c. 3.*

malheur à vous : qui le dit ? c'eſt votre Dieu. *Væ vobis.* Malheur : pourquoi ? non pas ſeulement parce que ſous l'apparence d'une félicité trompeuſe, ces richeſſes périſſables après leſquelles vous courez, deviennent dès cette vie même votre tourment. Malheur, non pas ſeulement parce qu'elles vous coûtent tant de peines pour les acquérir, tant d'embarras pour les conſerver, tant de frayeurs au moindre danger de les perdre ; & des regrets ſi douloureux & ſi vifs, quand en effet, ou un accident imprévû, ou la mort au moins vous les enleve. Malheur, non pas ſeuement parce qu'au lieu de vous contenter, de vous raſſaſier, elles ne font au contraire qu'irriter votre faim ; que dans un trouble perpétuel vos années ſe paſſent à les amaſſer, ſans que vous vous donniez preſque jamais le tems d'en goûter les fruits. Ces motifs, tout preſſans qu'ils ſont, me paroiſſent trop humains : mais voici toujours les deux points importans auſquels je me ſuis attaché, & que

je ne puis aſſez vous remettre dans l'eſprit : malheur, *væ* ; parce que vous vivez ſans conſcience, parce que vous mourrez ſans pénitence ; & qu'après une vie criminelle, après une mort réprouvée, vous êtes réſervés à un jugement ſans miſéricorde, & à des ſouffrances ſans meſure & ſans fin. Uniquement frappés des objets ſenſibles, vous êtes peu touchés peut-être de cet état d'une conſcience perduë, d'une mort impénitente : mais deſcendez en eſprit dans l'enfer ; prêtez l'oreille, & rendez-vous attentifs aux cris confus & aux lamentables accens de tant de riches damnés ; ſoiez témoins de leurs tranſports furieux & de leurs déſeſpoirs. Demandez-leur ce qu'ils penſent de ces biens paſſagers, où ils ont fait conſiſter tout leur bonheur. Demandez-leur à quel prix ils voudroient racheter cette ſouveraine béatitude qui leur étoit promiſe, & où ils ne peuvent plus déſormais aſpirer. Demandez-leur ce qu'ils donneroient pour ſortir de ces flammes qui les

brûlent, & d'où nulle priere, nul effort ne les pourra jamais retirer. Demandez-leur, s'ils feroient difficulté de renoncer pour cela à tous les tréſors, à tous les empires du monde. *Væ, væ*; malheur à nous, vous répondront-ils; malheur à ces faux biens qui nous ont trompés : où ſont-ils, & où ſommes-nous? Les avons-nous long-tems poſſedés? après le tems, les avons-nous emportés? & quand ils nous auroient ſuivis dans ce ſéjour malheureux, en ſerions-nous moins tourmentés? *Væ vobis divitibus.*

Mais après tout, mes Freres, quand je parle aux riches, eſt-ce que je prétens les renfermer tous dans la même damnation? A Dieu ne plaiſe. On peut ſe ſauver au milieu des richeſſes : on y peut vivre & mourir chrétiennement. Il vous eſt permis de travailler à les acquérir, mais avec modération & toujours dans les régles de l'équité. Il vous eſt permis de les poſſéder, de les conſerver; mais avec un dégagement Evangélique, & ſans y

attacher votre cœur. Cet état d'opulence eſt dangereux ; mais il n'eſt pas incompatible avec les devoirs de la Religion. Soiez humbles dans votre fortune ; ſoiez bornés dans vos vûës ; ſoiez droits, ſinceres, de bonne foi dans toutes vos entrepriſes ; emploiez vos biens ſuivant les deſſeins de Dieu, ſoit pour l'établiſſement, pour l'entretien de votre famille, ſoit en de ſaintes libéralités & en des œuvres de pieté. Alors je dirai de vous en particulier, ce que le Sage diſoit en général : *Beatus vir qui inventus eſt ſine macula* ; heureux l'homme qui a pû conſerver ſes mains pures & nettes ! *Et qui poſt aurum non abiit* ; qui ne s'eſt point laiſſé prendre au vain éclat de l'or & de l'argent. *Nec ſperavit in pecuniæ theſauris* ; qui n'a point mis ſa confiance en des tréſors incorruptibles. Heureux de s'être épargné, par ſon détachement, mille chagrins dans la vie. Plus heureux, d'avoir toujours marché dans les ſentiers de la juſtice, & gardé l'innocence de ſon ame. Mais

Eccli. c. 31.

Ibid.

Ibid.

ſouverainement heureux, quand dans une extrême vieilleſſe, & aux approches de la mort, jettant de tous côtez ſes regards, & n'appercevant rien au tour de lui qui ne lui appartienne, rien qu'il n'ait amaſſé par des moiens légitimes, rien qu'il ait autrement ménagé que par une honnête œconomie & par une prudence chrétienne, il voit en paix venir ſa derniere heure, & ſe trouve en état de rendre compte à Dieu de ſon adminiſtration ! Quel eſt-il ? *Quis eſt hic ?* il merite toutes nos loüanges, *& laudabimus eum.* Il eſt ſi rare dans le monde, que nous le pouvons regarder comme un prodige. Sa conduite irréprochable eſt ſi peu ordinaire, que nous la devons mettre parmi les miracles : *Fecit enim mirabilia in vitâ ſuâ.* Enfin il n'y a point d'autre récompenſe digne de lui qu'une gloire éternelle : *Erit illi gloria æterna.* Puiſſiez-vous tous y parvenir : c'eſt ce que je vous ſouhaite, au nom du Pere, du Fils & du ſaint Eſprit.

Ibid. Ibid. Ibid. Ibid.

SERMON

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA TROISIE'ME SEMAINE.

SUR LA PAROLE DE Dieu.

Beati qui audiunt verbum Dei.

Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu. En saint Luc, chap. 11.

C'Est par sa parole que Dieu, au commencement des tems, forma le monde; & c'est par la vertu de cette même parole que, dans la suite des tems, il l'a réformé. Portée au-delà des mers, elle y a répandu la lumiere de l'Evangile; & annoncée au milieu des bois, elle y a

fait de parfaits Chrétiens, elle y a fait des Saints. Heureux donc ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui l'écoutent bien ! *Beati qui audiunt verbum Dei.* En deux mots, voilà le partage de ce discours, où je veux vous faire voir qu'il faut entendre la parole de Dieu, & comment il la faut entendre. Il faut l'entendre ; j'en donnerai les raisons dans la premiere Partie. Comment faut-il l'entendre ? je l'expliquerai dans la seconde. Je veux traiter à fond l'une & l'autre : & pour en avoir le tems, j'entre d'abord dans mon sujet, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Tous les Chrétiens sont, ou dans un état de péché, ou dans un état d'ignorance, ou dans un état de tiédeur, ou dans un état de sainteté & de ferveur. Or quelque soit votre état, mes Freres, je dis qu'il vous est d'une extrême conséquence d'assister à la parole de Dieu & de l'entendre. Chrétiens criminels, pécheurs, écoutez-la ; ce sera pour

vous un moien de pénitence. Chrétiens ignorans & mal instruits de vos devoirs, écoutez-la ; ce sera pour vous une salutaire leçon. Chrétiens tiédes & lâches, écoutez la ; ce sera pour vous réveiller un aiguillon vif & pressant. Enfin, Chrétiens fidéles & vertueux, écoutez-la ; ce sera pour vous maintenir, pour vous défendre, un appui solide & une préservatif assuré. Je n'avance rien sans preuves : les voici.

C'est à vous, pécheurs, que je m'adresse d'abord. Je dis que la parole de Dieu est pour vous un moien de pénitence. Comment cela ? Pour établir cette vérité, je suppose, avec saint Jean Chrysostome & saint Augustin, que ce qui fait communément plus d'impression sur un pécheur, c'est la crainte & l'espérance. Il faut lui faire entendre des menaces & des promesses ; l'intimider par les menaces, l'encourager par les promesses ; l'intimider en lui représentant avec force les suites funestes de son péché ; l'encourager, en lui mettant de-

vant les yeux les avantages inestimables de la vertu. Or voilà ce que fait la parole de Dieu annoncée par les Prédicateurs. Assis dans la chaire sainte, & s'expliquant au nom du Seigneur qui les envoie, ils menacent ; & de quoi ? d'une éternité malheureuse. Il promettent ; & quoi ? une éternité bienheureuse. Ils intimident ; mais par où ? par le souvenir des plus redoutables jugemens. Ils encouragent ; mais par où ? par la vûë d'une récompense immortelle & de la plus parfaite félicité. Car c'est-là, mes Freres, que se réduisent ces grandes vérités de l'Evangile dont nous sommes les interprétes. Ministres du Dieu vivant & remplis de son Esprit, au milieu de son peuple assemblé, nous lançons de sa part des anathêmes contre le vice, nous le foudroions. Mais qu'arrive-t'il ? nos foudres, par un heureux changement, se tournent dans une pluie bienfaisante & féconde ; & au lieu de donner la mort, ils rendent la vie : *Fulgura in pluviam fecit.* Cependant, nous ne

Jerem. 5. 51.

tenons pas toujours le même langage, & nous ne portons pas toujours la fraieur dans les ames. En décriant le vice, nous canonisons la vertu, nous l'exaltons. Et qu'arrive-t'il ? La couronne que nous vous montrons, le ciel que nous vous ouvrons, ce souverain bonheur dont nous vous parlons, touche les plus insensibles, allume dans leurs cœurs de saints désirs, les détache du monde & de ses faux biens, pour les attacher à un maître en qui seul ils peuvent trouver le repos qu'ils cherchent, & leur suprême béatitude : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem.* *Psal.* 118.

Nous pouvons donc comparer les Prédicateurs (je dis, mes Freres, les vrais Prédicateurs de l'Evangile) à ce charitable Samaritain, qui rencontra sur sa route un homme dangereusement blessé. Il en eut compassion ; il s'approcha de lui, le releva, & prit soin de le guérir. Mais pour cela, que fit-il ? répandit-il seulement de l'huile sur les plaies

du malade ? Non : mais avec l'huile il mêla encore du vinaigre, pour enpêcher la pourriture & la corruption. Point de bleſſures plus envenimées & plus mortelles que celles d'un pécheur. Pour peu que nous aions du zéle, nous en ſommes émus juſques au fond des entrailles ; nous y cherchons le reméde : & le reméde c'eſt l'huile & le vinaigre que nous y appliquons. Ce ſont ces paroles de terreur que Dieu nous met dans la bouche, pour réprimer par un ſaint effroi le libertinage & la licence des mœurs. Ce ſont ces paroles de conſolation que Dieu nous inſpire, pour adoucir, par un ſaint intérêt, & par l'attente d'une vie glorieuſe, les rigueurs d'une vie pénitente. Car voilà, diſent toujours ſaint Jean Chryſoſtome & ſaint Auguſtin, les deux voies les plus courtes & les plus aſſurées pour aller à ces cœurs rébeles que Dieu recherche, & qui ont voulu ſe ſouſtraire à ſa domination : voilà les deux plus fortes batteries que nous puiſſions mettre en œuvre, pour prendre ces places

autrement inacceſſibles ; & pour y trouver entrée.

Ce fut ainſi, ſelon la penſée de ſaint Ambroiſe, que le pere de l'enfant prodigue gagna ce fils indocile, & qu'il ſe l'attacha d'un lien pour jamais indiſſoluble. Il lui reprocha ſes déſordres paſſés : il lui fit voir dans l'avenir de nouveaux malheurs, s'il s'éloignoit de la maiſon paternelle, & s'il n'apprenoit pas à modérer le feu de la jeuneſſe, & la paſſion qui l'avoit emporté. Mais cette ſévérité ſage fut aſſaiſonnée d'une douceur pleine de tendreſſe. Il l'embraſſa, il l'appella à ſa table, il fit tuer pour lui le veau gras ; & par ces faveurs preſſantes, il lui donna à juger des avantages futurs qui lui étoient réſervés, & du ſort heureux qu'il alloit goûter. En ſorte que dans un ſentiment de douleur & de confuſion, de reconnoiſſance & d'amour, ce jeune homme, auparavant peu ſenſible aux avis qu'on lui donnoit, ſerrant les genoux de ſon pere, & s'humiliant à ſes pieds, ne put ſe laſſer de s'accu-

ſer mille fois devant lui, & de lui marquer ſes regrets. Ah ! mon pere, j'ai péché : *Pater, peccavi.* Ce fut ainſi que ſaint Paul, ce vaiſſeau d'élection, fut converti. Dieu lui fit entendre ſon tonnerre; ou plutôt la voix de Dieu, plus éclatante que la foudre, ſe fit entendre à lui : elle le frappa, elle le terraſſa : Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu ? Apprends, par ce premier coup, contre quel maître tu prends les armes, & connois par cet effet quelle eſt la force de ſon bras & la rigueur de ſa toute-puiſſante juſtice : *Saule, Saule, quid me perſequeris* ? Mais après tout, cette voix ſi redoutable, cette voix menaçante ſe changea bien-tôt dans une voix favorable & engageante. Je ſuis ton Sauveur, je ſuis mort pour toi, & je veux te faire part des fruits de ma mort : *Ego ſum Jeſus.* Cette redoutable attaque eut tout ſon effet. La parole de Dieu fut victorieuſe, & ce perſécuteur de l'Evangile en devint l'Apôtre. Ah, Seigneur ! que voulez-vous que je faſſe ? *Domine, quid me vis facere* ?

C'eſt ainſi que ſaint Auguſtin fût touché par les prédications de ſaint Ambroiſe ; c'eſt ainſi que tant d'autres l'ont été, & le ſont encore.

Car à examiner la choſe dans ſon fonds, qu'y a-t'il de plus propre à remuer une ame criminelle, à la troubler, & par ce trouble même, à la retirer de la voye de la perdition où elle ſe trouve engagée, & de ſes dangereuſes habitudes ? à l'encourager, & par ce courage même, à la mettre en état de tout entreprendre pour ſon ſalut, & de tout exécuter ? qu'y a-t'il, dis-je, de plus propre à l'un & à l'autre, que de préſenter ſouvent à ſa vûë, comme nous le faiſons, & comme nous ne pouvons trop le faire, tantôt ce qu'il y a de plus terrible dans la Religion, la griéveté du péché, les châtimens dûs au péché, les malheurs qui ſuivent le péché, une mort impénitente, un jugement rigoureux, une condamnation irrévocable, un feu qui ne s'éteint jamais, un enfer ? tantôt, ce qu'il y

a dans la foi de plus consolant, de plus intéressant, un Dieu créateur des hommes, un Dieu Sauveur des hommes, & mort pour les hommes, un Dieu rémunérateur, un Royaume céleste, un bonheur, une gloire infinie & sans mesure ? Car ce sont-là, mes Freres, les sujets importans que nous devons traiter dans nos discours : & que nous y devons traiter, comment ? avec toute la vigueur, toute l'énergie d'une éloquence mâle & chrétienne. Malheur à nous, si nous cherchions à vous éblouir par de fausses lueurs, à flatter vos oreilles par des tours vainement ingenieux ; & non point à vous émouvoir par des réflexions solides, par des mouvemens simples, mais pathétiques & touchans. Heureux, non si nous brillons à vos yeux, mais si nous convertissons vos cœurs ! Les éloges que nous attendons de vous, selon le mot de saint Jerôme, ce ne sont point de stériles & de frivoles applaudissemens, mais des soupirs, mais de saintes résolutions, mais un changement

réel d'eſprit. Heureux, non ſi vous retournez dans vos maiſons en penſant à nous, mais en penſant à Dieu; ſi vous y retournez inſtruits de vos obligations : c'eſt le ſecond effet de la divine parole. Chrétiens ignorans & peu éclairés ſur vos devoirs, venez l'entendre : je dis que ce ſera pour vous une ſalutaire leçon; & vous en allez être perſuadés.

Il n'y a parmi nous que trop de ces gens qui profeſſent la loi evangelique ſans en connoître les divers engagemens ; qui ſont Chrétiens dans la ſpéculation, mais qui ne ſçavent pas l'être dans la pratique; & qui quelquefois verſés dans les affaires du ſiécle, ou dans les ſciences prophanes, juſques à en donner aux autres des préceptes, ignorent les premiers principes & les élémens de la ſcience du ſalut. Ce ſont des enfans qu'il faut former, qu'il faut inſtruire. Mais à quelle école les enverra-t'on ? A quels maîtres les confiera-t'on ? Sera-ce à leurs ſens, à leurs paſſions ? guides trompeurs, qui ne ſerviroient & qui

peut-être n'ont déja servi qu'à les égarer & à les perdre. Sera-ce au monde, & au grand monde ? mais le monde, ce monde aveugle, ce monde grossier, n'est avec ses fausses maximes, que mensonge & illusion. Sera-ce à ces prétendus sages qu'une raison humaine conduit, & qui font gloire d'en suivre les lumieres ? mais la sagesse chrétienne est bien au-dessus de leur orgueilleuse philosophie, & les regles de l'une & de l'autre sont bien différentes. Sera-ce à eux-mêmes, à leurs propres soins, à leurs propres découvertes ? mais la nature adroite à les séduire, les jette en mille erreurs ; ce ne sont que préjugés, que prétextes, qu'elle colore, qu'elle insinuë, & qu'elle fait prendre pour de solides verités. C'est donc aux ministres de JESUS-CHRIST qu'ils doivent s'adresser : c'est dans nos temples & à nos saintes écoles qu'ils doivent chercher d'utiles enseignemens.

Ecoles autorisées, & du Dieu qui nous a choisis, comme autrefois

il choisit ses Prophétes, & des Puissances légitimes qui nous députent en son nom. Ecoles sûres & infaillibles, puisque c'est le saint Esprit qui nous inspire, & la parole même de Dieu que nous y expliquons. Ecoles publiques, où peuvent venir, & grands, & petits; & riches, & pauvres; & maîtres, & domestiques; & jeunes, & vieux; & sçavans & ignorans; Eccléſiastiques, Laïques, hommes, femmes, tous, sans distinction & sans honte. Je dis sans honte; car je sçay qu'il y a des écoles où ne pourroient paroître sans confusion, des personnes d'un certain rang, d'un certain état, d'un certain âge. Mais ici toute peine est levée; chacun sans rougir peut se ranger parmi les fideles, & prendre place à ces assemblées où l'Egliſe appelle ses enfans. Que dis-je? sans rougir. Il est glorieux de s'y faire voir, quoi que ce ne soit jamais une ostentation hypocrite qui vous y doive attirer; mais un pieux dessein, & de rendre à la parole divine de justes hommages, & de re-

cevoir les instructions nécessaires.

Là le grand apprend à user de sa puissance, & le sujet à se tenir dans la dépendance ; le maître à commander, & le domestique à obéïr ; le Juge à dispenser la justice, & les parties à défendre leurs droits ; le pere, la mere à regler leur famille ; & les membres qui composent la famille à les honorer. Là le riche apprend l'emploi qu'il doit faire de ses richesses ; & le pauvre, la patience qu'il doit exercer dans ses besoins ; le négociant, la bonne foi qu'il doit garder dans son négoge ; & l'associé, la fidelité mutuelle que demande le maniement qu'on lui confie ; l'Ecclésiastique, comment il doit servir aux autels ; le Religieux, comment il doit sanctifier sa retraite ; le séculier, comment il doit vaquer aux affaires temporelles. En trois mots, qui abregent & qui comprennent tout, là l'on apprend à penser en Chrétien, à parler en Chrétien, à agir en Chrétien, selon les divers rapports, selon les qualités, les états, les conditions. Le

ſçavant lui-même, tout ſçavant qu'il eſt, y trouve pour lui de nouvelles lumieres. La ſcience du ſalut eſt un fonds que nous n'épuiſerons jamais dans la vie. Qu'en la préſence du Seigneur il dépoſe le faſte d'une doctrine qui enfle, comme dit l'Apôtre, & qu'il écoute avec humilité la voix de Dieu dont le Prédicateur eſt l'organe; Dieu ne manquera guéres à lui donner des vûës qui l'édifieront : il apprendra, non pas à s'expliquer ſur les points de la morale, mais à les réduire en œuvre ; non pas à bien parler, mais à bien vivre.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſuprenant, mes Freres, que les Académies prophanes ſoient ſi frequentées, tandis qu'on abandonne l'école de JESUS-CHRIST. On ne s'engage point dans le Barreau, qu'on n'ait durant pluſieurs années étudié la loi : il y a pour cela des maîtres, dont on prend avec aſſiduité les leçons. On ne s'engage point dans les affaires, qu'on n'ait travaillé longtems ſous un homme habile & expérimenté. On ne s'engage point

dans les armes, qu'on ne se soit formé par des exercices pénibles & fatiguans. On ne s'engage point sur la mer, qu'on n'ait bien appris le cours des astres, les routes, les détroits, les rochers. Ah, Chrétiens ! dans les voies du Ciel y a-t'il moins de regles à observer ? y a-t'il moins de secrets à découvrir ? y a-t'il moins de périls & moins d'écueils à craindre ? est-il plus aisé d'en avoir une connoissance exacte ? est-il moins important de ne s'y pas laisser tromper ? Allons donc, allons à la sainte
Isaïe c. 2. montagne : *Venite, & ascendamus ad montem Domini.* Entrons dans la maison du Dieu vivant, & il nous annoncera ses ordres ; il nous révélera ses mysteres ; il nous enseignera ses
Ibid. voies : *Et docebit nos vias suas.* Sa parole après nous avoir retiré de l'état du péché en nous convertissant, de l'état d'ignorance en nous instruisant, nous fera sortir encore de l'état de tiédeur en nous excitant ; c'en est le troisiéme effet. Car il y a, mes Freres, une autre espéce de Chrétiens, que nous ne pou-

vons absolument appeller, ni pécheurs, ni ignorans, mais tiédes & lâches. Ils ne sont pas sujets aux vices grossiers, ils ont horreur du crime : mais du reste, leur négligence les fait tomber en mille fautes, qui, pour n'être pas mortelles, sont toujours néanmoins des offenses dont ils auront à répondre, & dont Dieu leur fera rendre un compte très-rigoureux. Ils sçavent assez ce qu'il faut faire ; mais ils n'ont pas assez de courage pour le pratiquer dans toute son étenduë, ni dans toute sa perfection : ils sont fidéles à certains devoirs essentiels ; mais pour les autres, ils s'en dispensent aisément. Nulle violence dans les rencontres ; nulle faim, nulle soif de la justice ; nul avancement, nul progrès. La charité n'est pas morte dans leurs cœurs, mais elle y est languissante ; elle n'y est pas éteinte, mais elle y est refroidie ; il faut la réveiller, la rallumer : mais par où ? par la parole de Dieu.

Saint Clement Alexandrin observe que Dieu, durant la nuit, con-

duisoit les Israëlites dans le désert par une colomne de feu. Pourquoi cette colomne de feu paroissoit-elle dans les ténébres de la nuit ? Ce n'étoit pas seulement, répond ce Pere, pour servir au peuple de guide, mais pour le défendre du froid. Belle figure de ce que doit faire la parole du Seigneur, de ce qu'elle a fait si souvent dans ces siécles heureux, où elle opéroit tant de merveilles, & de ce qu'elle feroit encore tous les jours parmi nous, si, comme autrefois, elle trouvoit des Chrétiens également assidus à l'entendre, & zélés pour en profiter ; c'est un flambeau qui luit & qui
Joan. c. 5. brûle : *Ardens & lucens :* Comme il dissipe par sa lumiere les ombres qui nous aveugloient, il fait fondre par son ardeur, si je puis ainsi m'exprimer, la glace qui nous tient engourdis, & qui nous rend si paresseux & si lents. Car il est aisé de remarquer, que ces mêmes traits, qui se font si vivement sentir à des ames criminelles, ne perdent rien de leur pointe contre des ames tardi-

ves & indifférentes. Parlons plus simplement. Il est aisé de voir que ces mêmes vérités si puissantes à l'égard des pécheurs les plus endurcis, conservent toute leur efficace à l'égard des Chrétiens oisifs & endormis. Quand, dans une peinture animée, nous leur présentons, ou toute la justice de Dieu, ou toute sa miséricorde : que nous leur faisons connoître le danger où ils s'exposent d'attirer l'une contre eux, & de se faire abandonner de l'autre : que nous leur prouvons comment un péché conduit à un autre, comment une chûte assez légére en apparence est suivie d'une chûte plus griéve, jusqu'à ce que l'on soit enfin descendu par dégrés au fond de l'abîme. Quand nous leur faisons entendre cette sentence de l'Ecriture : Malheur à l'homme qui néglige l'œuvre du Seigneur. Quand, de la part de Dieu, nous leur redisons ce que Dieu lui-même disoit à ces Evêques de l'Apocalypse : J'ai quelque chose contre vous : *Habeo adversùs te pauca.* Vous vous êtes re- *Apoc. 2, 4*

Ibid. lâché ? *Charitatem primam reliquisti.* On vous croioit vivant, & vous
Ibid. c. 3. êtes mort : *Nomen habes quod vivas, & mortuus es.* Votre tiédeur me cause un tel dégoût, que je
Ibid. vous rejetterai : *Qui tepidus es, incipiam te evomere.* Faites donc pénitence, & ne tardez pas ; autrement je vais à vous, j'y vais bien-tôt, & vous porterez tout le poids de
Ibid. c. 2. ma colere : *Age pœnitentiam, & prima opera fac. Sin autem, venio tibi.* Quand nous leur remettons dans l'esprit le souvenir & l'idée du Maître qu'ils ont à servir, de sa grandeur souveraine & de ses droits, de sa libéralité & de ses bienfaits, de ce qu'il mérité préférablement au monde, & de ce qu'on fait néanmoins tous les jours pour le monde préférablement à lui : A ces puissantes considérations, & à bien d'autres, il est difficile qu'un homme, quelque assoupi qu'il soit, ne se réveille pas. On se fait à soi-même de secrets reproches de la langueur où l'on vit ; on se rappelle certains tems de la vie, où l'on étoit tout

autrement à Dieu ; & l'on se confond de n'avoir plus les mêmes sentimens ; on tâche à y rentrer, à s'y conformer : Et, par un quatriéme & dernier avantage, la même parole qui nous fait reprendre toute notre ferveur, a de quoi encore nous y maintenir : c'est par-là que je conclus cette premiere Partie.

Malgré la corruption générale qui s'est répanduë dans le monde, il y a toujours après tout des justes & de vrais justes qui marchent dans la voie de la perfection, & qui travaillent à s'y avancer ; mais tout justes néanmoins, tout fervens qu'ils sont, il leur faut un secours continuel, pour leur donner sans cesse de nouvelles forces, & pour les affermir : & voici deux belles figures de cette vérité. La terre, dans le paradis terrestre, étoit couverte de fleurs, & les arbres chargés de fruits. Cependant, au milieu de ce jardin de délices, il y avoit une source qui l'arrosoit par quatre canaux différents. Pourquoi cette source, demande saint Ambroise, puisque

les fleurs avoient toute leur beauté, les fruits toute leur maturité ? C'eſt, répond ce Pere, pour nous faire connoître ce qui ſe paſſe tous les jours dans l ordre de la grace. Animé d'une vie divine, vous pratiquez toutes les bonnes œuvres ; ce ſont des fleurs brillantes, ce ſont des fruits mûrs : mais s'il n'y a un principe qui les entretienne, bien-tôt on verra ces fleurs ſe faner, ces fruits ſe corrompre ; votre vertu ſe démentira, la décadence ſera entiere ; & au bout de quelques mois, vous ne vous reconnoîtrez plus vous-même. Quand le Lévite préſentoit à Dieu des ſacrifices, la flamme deſcendoit du ciel ſur la victime & la brûloit : toutefois le Sacrificateur ajoutoit à ce feu céleſte un autre feu qu'il prenoit ſoin d'allumer, & auquel il fourniſſoit lui-même tout l'aliment néceſſaire. Ainſi, un Chrétien paroît tout embraſé de l'amour de Dieu, & l'eſt en effet. La charité le conſume : mais cette charité, toute ardente qu'elle eſt, a beſoin de nourriture ;

& cette nourriture ſolide qui la doit ſoutenir, c'eſt la parole de Dieu. Car il appartient à la cauſe qui a produit un être, de le conſerver. Or d'où naît la ſainteté & la ferveur chrétienne ? De la foi & de la coopération à la grace. Et quel eſt le principe de la foi ? la parole de Dieu : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.* Auſſi voions-nous, Meſſieurs, à la honte des autres, tout ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de vrais fidéles, ſe rendre beaucoup plus réguliers à nos prédications. Voilà le grand nombre qui compoſe nos auditoires: & je ne veux point ici d'autres témoins; conſultez-les; & ſur les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, ils vous apprendront quelle eſt l'efficace de la parole qu'ils entendent. N'eſt-il pas vrai qu'un mot échappé, ce ſemble, au Prédicateur, ſuffit quelquefois pour les remplir, pour les enflammer tout de nouveau, pour les tranſporter ? Vous ſçavez, mon Dieu, ce qui ſe paſſe dans leurs cœurs, tandis que votre parole frappe leurs oreilles. Rom. 10. 10.

Vous sçavez ce qu'ils vous répondent intérieurement, par quelles aspirations secrettes, avec quels élans ils se tournent vers vous. Vous prenez plaisir à cultiver par l'onction de votre grace, à faire germer ce bon grain reçû dans une terre bien disposée : & ceci, Chrétiens, me conduit à la seconde Partie. Je vous ai fait voir qu'il faut entendre la parole de Dieu ; je vais vous montrer avec quelle disposition, & comment il la faut entendre.

SECONDE PARTIE. C'est la parole de Dieu que nous vous prêchons, mes Freres ; & c'est un don que Dieu vous fait préferablement à tant de nations infidelles, & un moien particulier de salut & de sanctification qu'il vous fournit. Or de là je tire trois instructions touchant la maniere dont vous devez l'entendre, cette sainte parole. Car puisque c'est un don de Dieu, je dis d'abord que vous devez la recevoir avec reconnoissance ; puisque c'est une parole Divine, je dis ensuite que vous devez y assister avec respect ;

respect ; & puisque c'est un moien de salut & de sanctification, je dis enfin que vous la devez écouter avec docilité, & avec un vrai désir d'en tirer tout le fruit qu'elle peut produire dans vos ames. Ce sont là, ce me semble, les dispositions les plus nécessaires ; & c'est aussi ce que je vais expliquer en peu de mots.

Vous n'avez peut-être jamais bien pensé, Chrétiens, à la grace que Dieu vous fait en vous communiquant sa parole ; & les Prédicateurs pourroient sans doute insister davantage sur ce point, & s'appliquer à vous le mieux faire comprendre. Grace d'autant plus précieuse, que c'est une pure prédilection de la part de Dieu. Helas, mes Freres ! combien dans les trois parts du monde, y a-t-il de vastes pays où il ne fait point annoncer ses vérités ? Combien de millions d'hommes dans des terres idolâtres, n'entendent point parler de nos mystéres ? Ils les ignorent : toutefois comment seront-ils sauvés, s'ils ne les connoissent pas ? Quelle autre raison

qu'une providence toute particuliere, & une auſſi grande miſéricorde qu'elle eſt incompréhenſible, peut engager Dieu à vous donner ſi libéralement ce qu'il refuſe à tant d'autres ? Pourquoi les laiſſe-t-il dans le fatal avèuglement où ils ſont, tandis qu'il fait luire à vos yeux toute ſa lumiere ? Sont-ils plus criminels que vous ? mais à comparer leur vie & la vôtre, ne ſommes-nous pas obligés de reconnoître que ſouvent ces infideles de créance & de Religion ſont dans la pratique, ſi je puis parler de la ſorte, & dans les mœurs, plus Chrétiens, c'eſt-à-dire plus reglés que les Chrétiens mêmes ? Eſt-ce qu'ils ne feroient pas aſſez valoir le talent que Dieu leur mettroit dans les mains ? mais en pourroient-ils faire moins d'uſage que nous ? Que dis-je, on verroit naître la foi dans le ſein du paganiſme, & y fleurir ; on verroit des villes entieres, des provinces, des roiaumes convertis ; on verroit encore, comme autrefois, des barbares transformés

en de vrais imitateurs de JESUS-CHRIST, en de zélés observateurs de l'Evangile. Mais, mon Dieu, votre sageſſe, cette ſuprême sageſſe dont la profondeur eſt impénétrable, ſuſpend à leur égard ces graces ſpéciales qu'elle fait tomber ſur moi avec tant de profuſion. Pourquoi d'une part tant de ſévérité ? Pourquoi d'autre part tant de bonté ? C'eſt, Seigneur, un myſtere qu'il ne m'appartient pas de découvrir. Il me ſuffit de ſçavoir que toute votre ſévérité eſt pour les autres, & que toute votre bonté s'eſt épanchée ſur moi ; que c'eſt pour moi que parlent tant de Prédicateurs ; que c'eſt pour m'inſtruire que vous leur mettez dans la bouche de ſi ſalutaires enſeignemens ; que c'eſt pour me toucher que vous leur inſpirez un zéle ſi vif & ſi ardent. Loüanges éternelles au ſouverain maître qui m'a prévenu de la ſorte, & qui me prévient encore tous les jours. J'apprens de là, Seigneur, comment je dois regarder vos Miniſtres. A certains tems,

leurs discours m'ont été insipides & ennuieux. Souvent même j'en ai fait le sujet de mes railleries les plus piquantes ; du moins je les ai reçûs avec négligence & avec froideur. Mais, mon Dieu, je ne comprenois pas quel don m'apportoient de votre part ces ouvriers Evangéliques. Je le comprens, Seigneur, & connoissant le prix de votre parole, dont ils sont & les dépositaires & les dispensateurs, je ne veux plus seulement l'écouter avec reconnoissance, mais avec respect, comme une parole divine. C'est la seconde disposition.

Écoute, Israël, disoit Dieu si sou-
Deut. c. 5. vent à son peuple, écoute : *Audi, Israël* ? Pourquoi ? parce que c'est moi qui te parle, & que je suis le
Ibid. Seigneur : *Ego Dominus.* Quand on est bien persuadé de ce point, dont il n'est pas toutefois permis de douter, sçavoir que les Prédicateurs sont les organes de Dieu ; que ce sont ses interprétes, ses envoiés, ses ambassadeurs ; que c'est par eux qu'il s'explique lui-même, par eux

qu'il publie lui-même sa loi, & qu'il déclare ses volontés, on conclut aisément deux choses. Premierement, que nous devons écouter sa parole avec attention; & voilà le respect intérieur. Secondement, que nous y devons assister avec modestie; & voilà le respect extérieur.

Attention de l'esprit, réflexion. Quand les princes parlent, on peut se distraire impunément, parce que tout grands, tout rois qu'ils sont, ils n'ont pas la vûë assez pénétrante pour lire dans nos cœurs, & pour découvrir ce qui s'y passe. Mais votre Dieu, mes Freres, au même tems que nous vous portons sa parole, est présent à vos esprits, & en connoît toutes les pensées. Or que pense-t-il lui-même, quand il voit un esprit volage qui se promène au gré de l'humeur, & par tout où le caprice le conduit; un esprit inquiet, que la vûë des plus importantes vérités ne peut fixer, & qui dans une agitation continuelle ne cherche qu'à se détourner d'un recuëillement qu'il regarde comme

une gêne & un esclavage ; un esprit indifférent, qui entend tout, pour ainsi dire, sans rien entendre ; qui comprend tout sans rien comprendre, parce qu'il ne s'applique à rien, & qu'il se contente d'une légere teinture qu'un moment imprime, & qu'un moment efface ; un esprit lié par un sommeil volontaire, où les sens demeurent profondément assoupis, tandis que la voix de Dieu frappe l'air, & rien davantage. Que dis-je ? un esprit souvent occupé des souvenirs les plus profanes, rempli des plus criminelles idées qu'il vient recueillir au milieu de mille objets corrupteurs, ou en particulier auprès du sujet malheureux de sa passion ? C'est bien là que Dieu peut renouveller la plainte qu'il faisoit autrefois par son Prophéte : Ce peuple s'assemble, paroît devant moi, mais cependant leur cœur est bien loin
Isaï. c. 29. de moi : *Cor autem ejus longè est à me.* Ce n'est pas assez : leur cœur est contre moi ; & où ils devroient apprendre à m'honorer, c'est souvent là même qu'ils me font les plus sensibles outrages.

Modeſtie du corps, retenuë : car au moins, mes Freres, ne faites pas de nos prédications un ſcandale public. Si Dieu eſt jaloux de l'honneur dû à ſes autels, l'eſt-il moins, le doit-il moins être de l'honneur dû à ſa parole ? A-t-il prétendu faire de nos aſſemblées, comme autant de ſcénes, où l'on viendroit étaler tout le faſte & tout l'orgueil du ſiécle ? A-t-il prétendu que ce ſeroient des lieux de ſpectacle, où paroîtroit ſans pudeur ce qu'il y a de plus brillant dans les parures & de plus indécent dans les habits ? A-t-il prétendu que ce ſeroient des rendez-vous pour les converſations profanes & pour les galanteries ? Ces airs évaporés, ces égaremens des yeux, ces ris, ces geſtes, ces ſignes mutuels, ces poſtures négligées & nonchalantes, ſont-ce-là les hommages que vous rendez à cette parole qui tient les eſprits bienheureux dans un ſilence profond, & qui fait trembler le firmament ſur ſes deux poles ? Allez, mondains, allez vous inſtruire au milieu du monde mê-

me, & dans les cours des rois. Qu'ils daignent une fois ouvrir la bouche pour intimer eux-mêmes leurs ordres, chacun autour d'eux s'étudie, se compose; on court, on vole pour leur obéïr; & cette docilité parfaite, ce vrai désir de pratiquer les enseignemens que nous vous donnons, est une troisiéme disposition pour bien entendre la parole de Dieu.

Je l'ai dit, & il est vrai, que c'est une parole de sanctification & de salut: mais cette parole de sanctification, cette parole de salut ne nous sanctifiera pas, ne nous sauvera pas sans nous. Elle est, suivant la figure de l'Evangile, comme le bon grain. Le bon grain peut rapporter au centuple, mais il faut pour cela qu'il soit reçû dans une terre bien disposée; s'il tombe sur la pierre dure, il ne peut prendre racine; & si la racine manque, il n'y a point de fruits à espérer. Ainsi, mes Freres, pour profiter de la divine parole, apportez-y cette pieuse docilité du cœur que Salomon deman-

doit à Dieu, en lui disant : Seigneur, donnez-moi un cœur docile : *Et nunc, Domine Deus, dabis servo tuo cor docile.* 3. Reg. c. 3. Venez-y avec le sentiment de Samuël, lorsque Dieu, jusqu'à trois fois, l'aiant appellé, il lui répondit : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* 1. Reg. c. 3. Comprenez-vous tout le sens de cette réponse : votre serviteur vous écoute : *Audit servus tuus.* Ce n'est pas seulement à dire : Seigneur, je suis ici présent, je suis attentif aux ordres que vous avez à me donner ; mais je suis prêt encore à les suivre, & c'est pour cela que je demande à les sçavoir : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.*

Quand Dieu voit une ame qui le cherche de la sorte, une ame fidelle, il prend plaisir à lui faire sentir toute l'onction de sa parole. Il la répand sur elle, tantôt comme une pluie abondante qui entraîne, qui emporte tout : *Concrescat, ut pluvia, doctrina mea* : tantôt comme une pluie douce qui tombe goute à Deut. c. 32.

goute, & qui perce, qui s'insinuë : *Ibid.* *Quasi imber super herbam, & quasi stillæ super gramina.* De-là ces merveilleux effets de la parole de Dieu, quand elle a trouvé, ou qu'elle trouve encore des cœurs bien préparés. Ces miracles ne sont devenus que trop rares parmi nous : mais ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Comment Dieu vous toucheroit-il intérieurement, lorsque vous ne vous tournez pas intérieurement vers lui ? lorsqu'il vous voit venir dans nos temples & à nos discours, sans autre dessein que de contenter une vaine curiosité qui vous y conduit, de suivre la multitude qui vous y attire, de satisfaire à une certaine coutume qui vous y porte, sans que vous sçachiez bien, ni comment, ni pourquoi ; lorsqu'il vous y voit venir sans autre vûë que de passer un certain tems qui vous ennuieroit ailleurs, de critiquer le ministre qui vous parle, ou d'en étudier le stile, les tours, les manieres, & de les reprendre ; lorsqu'il vous y voit venir par un respect tout humain ; &

pour obéir à un pere, à une mere, à un maître qui vous éclairent & qui vous ordonnent de les accompagner ; lorſqu'il vous y voit quelquefois venir avec une volonté délibérée de réſiſter aux ſaintes impreſſions que peuvent faire ſur vous des vérités dont vous perdez volontiers le ſouvenir, & à quoi vous ne penſez jamais ſans peine, parce qu'elles contrediſent le penchant de votre cœur & la paſſion qui vous domine ? Je ne dis rien de bien d'autres intentions encore plus criminelles. Je laiſſe tous ces myſteres d'iniquité dans les ténébres ; & plût au ciel qu'ils y reſtâſſent éternellement enſévelis.

Ne nous étonnons plus après cela que la parole de Dieu demeure ſi inutile parmi nous. Ce n'eſt pas aſſez : ne nous étonnons plus que cet aliment ſi ſalutaire ſe change en poiſon pour nous, & que la même parole qui doit ſervir à notre juſtification ſerve à notre condamnation. Car j'oſe appliquer au Prédicateur ce qui a été dit de JESUS-

Luc. 2. 34. CHRIST même, qu'il seroit la ruine & le salut de plusieurs : *Positus est in ruinam & in resurrectionem multorum.* La parole de Dieu est une grace ; & les graces divines ont cela de propre, qu'elles nous rendent plus coupables, si elles ne nous rendent pas meilleurs, parce que nous sommes alors sans excuse, & qu'il n'a tenu qu'à nous de nous reconnoître & de nous sanctifier.

Ah ! Seigneur, ne suis-je donc monté tant de fois dans la chaire sainte, que pour contribuer à la perte de ces mêmes ames que vous vouliez sauver par mon ministere ? Aurai-je été une pierre de scandale pour votre peuple ? & ce que vous avez dit dans les livres sacrés, s'accomplira-t-il à l'égard de ceux qui m'écoutent : Que les pécheurs ont dévoré votre parole, & que cette parole leur déchirera les entrailles ? Qu'est-ce que cela signifie, Chrétiens ? le voici. Un homme qui veut pêcher met au bout de la ligne qu'il jette dans l'eau, un hameçon, & au tour de l'hameçon une amorce. Le poisson

prend l'amorce, & en la prenant il se prend lui-même à l'hameçon ; enſorte que l'hameçon le perce & le déchire, dès que le pêcheur vient à tirer sa ligne. Il en est de même de la parole de Dieu : c'est un hameçon qu'on vous présente : vous la recevez, vous la prenez, & si je puis ainsi m'exprimer, vous l'avalez sans peine. Mais quelle douleur, quand Dieu à son dernier jugement la reprendra pour la produire contre vous ; quand il la tirera de votre sein ; qu'il l'arrachera avec violence ? Quand il foüillera, souffrez encore cette expression, jusqu'à la moëlle des os de ce pécheur, pour y chercher les moindres restes de ce germe de vie que vous étouffez, & dont vous arrêtez toute la vertu ? Parlons sans figure : quelle confusion pour vous, mon cher Auditeur, quel regret, quel désespoir, quand Dieu vous demandera compte de tant de leçons qu'on vous a faites & dont vous n'avez retiré nul fruit ? quand il vous dira : On vous a montré le

chemin où vous deviez marcher, l'avez-vous pris? On vous a donné tel avis, l'avez-vous suivi? On a cent fois déclamé contre vos emportemens, vos vengeances, vos injustices, vos impuretés, vos débauches; cent fois on vous a pressé, sollicité, appellé à la pénitence; mais comment avez-vous entendu tout cela? comment y avez vous répondu? En avez vous été moins vif & moins violent, moins intéressé, moins adonné à votre plaisir? Avez-vous fait quelques démarches pour rentrer dans mes voies, pour revenir à moi? Vous avez tout écouté d'un air serein & tranquille, rien n'a pû amollir la dureté de votre cœur, rien ne l'a pû fléchir. Or vous avez profané ma parole, & c'est à ce moment que je la laisse retomber sur vous, non plus comme une parole de grace pour vous sanctifier, mais comme un anathême pour vous réprouver.

Etrange embarras, où vous nous jettez, mes Freres, disoient saint Ambroise & saint Augustin en prê-

chant aux fideles. La parole de Dieu ne vous touche point, ne vous change point, & c'eſt ce qui nous fait trembler. Car ce mal ne peut venir que de deux principes : ou des mauvaiſes diſpoſitions du Prédicateur, dont Dieu ne bénit point le travail, ou de l'état criminel des Auditeurs, qui mettent un obſtacle à la grace. Or l'un & l'autre ne nous donne-t-il pas bien lieu de craindre ? Cependant après avoir tâché de bonne foi à purifier devant Dieu notre intention ; après avoir pris de notre part toutes les meſures pour attirer ſur notre miniſtere les bénédictions que Dieu y a attachées, nous ne ſommes pas pour cela hors d'inquiétude. Car ſouvent nous ne voions aucun effet de nos ſoins, & là deſſus nous ne ſçavons quel parti prendre. Ceſſerons nous de vous parler ? mais malheur à moi ſi je me tais, puiſque Dieu m'ordonne de vous annoncer ſa loi, & que je vous laiſſerois par mon ſilence dans un aveuglement dont j'aurois moi-même à répondre. Continuerons-nous à vous parler ?

Mais, ô pensée affligeante ! je redouble en vous parlant votre crime ; je vous rends d'une prédication à l'autre plus inexcusables, & je vous expose à un jugement plus rigoureux. Tirez-nous, mes Freres, de cette peine, en profitant de nos instructions. Vous le pouvez, vous le devez, & vous en aurez la récompense éternelle que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR

LE LUNDY

DE LA TROISIE'ME SEMAINE.

SUR LA FOY.

Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac & hîc in patria tua.

Tout ce que nous avons appris que vous avez fait à Capharnaüm, faites-le encore ici en votre pays. En S. Luc, chap. 4.

C'Etoit bien mal raiſonner ſans doute ; & ſi les Phariſiens de notre Evangile reconnoiſſoient que le Fils de Dieu avoit déja tant fait de miracles, pourquoi en demandoient-ils d'autres, & n'étoit-ce

pas assez que ces œuvres si merveilleuses dont ils avoient entendu parler, pour les convaincre du pouvoir tout divin dont il étoit révêtu ? Cependant au lieu de l'écouter & de se rendre dociles à ses leçons, ils conçoivent contre lui une nouvelle haine ; & transportés d'une aveugle fureur, ils le conduisent sur le sommet d'une haute montagne pour le précipiter. C'est ainsi que le libertinage s'aigrit, lorsqu'il se voit pressé & confondu ; c'est ainsi, pour m'exprimer de la sorte avec l'Ecriture, qu'il devient plus rébele à la lumiere, lorsqu'elle fait briller avec plus d'éclat ses raïons, & qu'il trouve toujours des prétextes pour se défendre & pour se roidir contre la vérité qui l'entraîne. Il n'appartient qu'au Chrétien humble & prévenu de la grace de se soumettre à la foi ; & c'est de cette soumission que je veux aujourd'hui vous entretenir. Je dis que trois choses vous y engagent, le devoir, la nécessité, l'intérêt ; c'est une soumission juste, c'est une soumission né-

ceſſaire ; enfin, c'eſt une ſoumiſſion très-méritoire. Je m'arrête à ces trois points qui vont faire le ſujet & le partage de ce diſcours, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Dieu eſt eſprit, diſoit le Sauveur du monde à cette femme de Samarie : *Spiritus eſt Deus* ; & j'ajoûte, que c'eſt un eſprit ſupérieur à tous les eſprits, en trois manieres. Premierement, d'une ſupériorité d'origine. Secondement, d'une ſupériorité de domaine. Troiſiémement, d'une ſupériorité d'excellence. Que veux-je dire par-là, Chrétiens ? vous l'allez entendre. Supériorité d'origine, parce que Dieu eſt le créateur de tous les eſprits, & que l'ouvrier eſt inconteſtablement au-deſſus de ſon ouvrage. Créateur des eſprits encore plus proprement que des corps, puiſque c'eſt immédiatement par lui-même qu'il les a formés, & par lui-même immédiatement qu'il les conſerve. Supé-

Joan. c. 4.

riorité de domaine, parce que Dieu est le maître de toutes choses. Rien dans le ciel, rien sur la terre; rien dans le tems, rien dans l'éternité qui ne releve de son souverain empire, & qui ne lui soit soumis par une dépendance naturelle & essentielle. Enfin, supériorité d'excellence, parce que Dieu est de tous les esprits le plus parfait; disons mieux, parce qu'il est seul entre les esprits, un esprit parfait, & qu'il les surpasse par l'abondance infinie de ses lumieres & par l'immense étenduë de sa sagesse. De là je tire cette conséquence, que nous devons donc à ce premier esprit, à cet esprit supérieur, l'hommage de nos esprits; avec cette différence, que cet hommage de l'esprit qu'il attend de nous, est un hommage raisonnable & volontaire, *Rationabile obsequium*; au lieu que tous les êtres purement matériels ne lui rendent qu'un hommage, pour ainsi m'exprimer, aveugle & nécessaire. Ainsi les cieux lui obéïssent en roulant sur nos têtes, le soleil lui obéït en nous éclairant,

Rom. 12.

la mer lui obéit en soulevant ses flots ou en les calmant, la terre lui obéït en ouvrant son sein, ou en le fermant : mais ce n'est pas parce qu'ils le veulent, qu'ils agissent de la sorte ; c'est seulement parce que Dieu le veut, & qu'il les fait agir.

Au contraire, comme Dieu en créant les esprits, leur a donné avec l'être la liberté, c'est une soumission libre qu'il leur demande. Non pas qu'il y perde rien du pouvoir absolu qu'il a sur les êtres spirituels, comme sur les autres. Il peut les disposer à son gré, leur donner telle impression qu'il lui plaît, & sans attendre le consentement de leur volonté, les tourner selon la sienne. Et voilà bien en passant de quoi vous confondre, prétendus esprits forts du siécle, qui vous appuiez sur vous-mêmes. Il ne tient qu'à Dieu de renverser toutes vos vûës, de détruire toute votre prudence, de vous entraîner malgré vous, de vous forcer, de vous contraindre : *Dispersit superbos mente cordis sui.* Mais sa providence vous *Luc. c. 1.*

laisse une action conforme à votre nature ; & sans vous dégager du devoir indispensable qui vous lie, elle vous abandonne dans la pratique le choix, ou de vous soumettre avec fidélité, ou de vous révolter avec opiniâtreté.

Or, mes Freres, en quoi consiste cette soumission de l'esprit que nous devons à Dieu ? c'est à croire humblement & fermement par la foi ce que Dieu nous fait suffisamment connoître par la révélation. Soumission d'autant plus juste, que Dieu étant également éclairé & fidele, il ne peut jamais, ni être trompé lui-même, ni vouloir nous tromper. Il est la souveraine vérité, la vérité par essence ; comme donc nous honorons en lui la suprême libéralité par l'espérance, la suprême bonté par l'amour, il s'ensuit que nous y devons pareillement honorer la suprême vérité par la foi.

Mais la foi est obscure, & comment croire ce que nous ne voions pas ? Croiez-le, mon cher Auditeur,

parce que Dieu l'a dit. Sans ce motif, il n'y a plus de foi, & sans l'obscurité de la foi ce motif ne peut subsister. Car si Dieu me propose seulement à croire ce que je vois; par exemple, que le feu brûle, que l'eau rafraîchit, que le tout est plus grand que chacune des parties qui le composent, je crois alors, non parce que Dieu m'ordonne de croire, mais parce que je vois. Ce ne sera plus précisément à l'autorité de Dieu que je me rendrai, mais à l'évidence des objets, & je pourrai dire comme ces Samaritains: En vain vous parlez pour me persuader; je le suis déja par mes propres connoissances & indépendamment de votre parole : *Non propter tuam loquelam credimus, ipsi enim audivimus & scimus.* Mais quand mes yeux n'apperçoivent rien, que ma raison par elle-même ne peut rien découvrir; & que malgré les ombres qui m'environnent, sur le seul témoignage de Dieu, je donne à ce qu'il m'annonce, ou à ce qu'il me fait annoncer de sa part, une créance en-

Joan. c. 4.

tiere : quand pour le ſoutenir, je ſuis prêt à monter ſur un échafaut, à verſer mon ſang, à perdre la vie ; c'eſt alors que je captive mon eſprit ſous le joug, & que je le tiens dans
2. Cor. c. 10. l'eſclavage : *In captivitatem redigentes intellectum.* Je fais un ſacrifice à Dieu de toutes mes lumieres ; je le fais avec le ſecours de la grace par un acte de ma volonté, d'une volonté maîtreſſe d'elle-même : car ſi je crois, c'eſt parce que je veux croire ; & en le voulant je pourrois ne le pas vouloir, puiſque rien de tout ce qui frappe mes ſens ne m'y oblige, & que je les contredis même, que je les dément, que je les renonce. Je reconnois que tout eſprit humain doit ceder à cet eſprit incréé, qui perce au travers de tous les voiles, qui ſe fait jour au milieu des plus épaiſſes ténébres ; qui, dans la profondeur de ſes conſeils, rappelle tout, le paſſé, le préſent, l'avenir, choſes viſibles & inviſibles ; démêle tout, diſtingue tout, connoît tout : & par cet aveu, je vous rends, Seigneur, un culte digne de vous ;

vous ; j'en dis trop, & par ce culte que je vous rends, Seigneur, il me ſuffit de vous glorifier, non pas autant que vous le méritez, mais autant que je le puis, & que je le dois.

Il eſt bien étrange que le libertinage refuſe à Dieu cette ſoumiſſion, lorſque nous l'avons tous les jours ſur mille autres ſujets beaucoup moins certains. C'eſt la penſée de ſaint Auguſtin, & le reproche qu'il fait à ces incrédules qui ne veulent juger des plus hauts myſtéres de la Religion que par leurs vûës courtes & trompeuſes. Il les oppoſe eux-mêmes à eux-mêmes ; il leur demande, & je leur demande après lui, pourquoi ils ſont ſi obſtinés d'une part, tandis qu'ils paroiſſent ſi dociles de l'autre ? En effet, répondez-moi, eſprits fiers & préſomptueux. Un Pilote vous promet de porter aux extrémités du monde un fonds qui fait toute votre richeſſe, & de vous en rendre à un certain tems le profit, malgré l'inconſtance de la mer, malgré ſes orages &

ſes écuëils : mais ce qu'il vous dit, le voiez-vous ? cependant ſur ſa parole vous lui confiez votre fortune. Un homme d'affaires s'engage à ſolliciter pour vous, à pourſuivre un tel procès, & vous en promet une heureuſe iſſûë : mais ce qu'il vous dit, le voiez-vous ? cependant ſur ſa parole vous lui confiez tous vos droits. Un Médecin entreprend de vous guérir, & vous promet une prompte convaleſcence, ſi vous voulez uſer des remédes qu'il vous préſente : mais ce qu'il vous dit, le voiez-vous ? cependant ſur ſa parole vous lui confiez votre vie même. On vous raconte dans les entretiens des faits importans, vous en liſez d'autres dans les hiſtoires profânes : mais ces faits ſi éloignés de vous, ſoit par la diſtance des lieux, ſoit par l'antiquité des tems, les avez-vous vûs ? cependant vous n'en doutez pas.

Et que deviendroit la ſocieté civile, ſi l'on ne croioit que ce que l'on voit ? Que deviendroient tous les arts, toutes les ſciences, ſi l'on ne

s'en rapportoit pas aux connoiſſeurs & aux maîtres ? Où ſeroit l'amour des parens envers leurs enfans ? où ſeroit le reſpect des enfans pour leurs parens ? Car les uns & les autres, dit ſaint Auguſtin, ſçavent-ils autrement que par la foi humaine, qu'une femme étrangere, à qui l'on a mis entre les mains un enfant dès ſa naiſſance pour le nourrir, ne l'a pas ſouſtrait pour en ſubſtituer un autre ? Or revenons : vous comptez, mon cher Auditeur, ſur la parole des hommes ; vous les croyez, ces hommes ſujets par eux-mêmes à l'erreur, ces hommes par eux mêmes ſujets au menſonge : & quand Dieu parle, Dieu abſolument infaillible, Dieu ſouveraiment fidéle, vous héſitez, vous balancez, vous en appellez à un autre tribunal ; vous voulez au poids de votre raiſon examiner ce qu'il a prononcé : vous allez plus loin ; vous portez l'attentat juſqu'à traiter de foibleſſe la pieuſe crédulité de ces ames ſoumiſes qui reçoivent ſes ſaintes vérités avec reſpect, juſqu'à

traiter d'inventions, de superstitions, de chimères, les oracles divins qui sont sortis de sa bouche, & qu'il a vérifiés par tant de preuves.

Car ne dites point : Qui m'assure que Dieu a parlé, & d'où le puis-je sçavoir ? Hé quoi ? tant de Prophétes ne vous l'apprennent-ils pas ? ils ont prédit les plus grands événemens, ils en ont marqué toutes les circonstances ; & leurs predictions accomplies, n'est-ce pas-là le langage de Dieu ? Tant de miracles ne vous l'apprennent-ils pas ? On a vû toute la nature obéïr aux ordres d'un Homme-Dieu ; on a vû les malades guéris, les morts ressuscités : on a vû par le ministere de douze pauvres pêcheurs, sans étude, sans lettres, sans autorité, sans crédit, sans force, le monde entier converti : attendez-vous que Dieu s'énonce plus distinctement ? Tant de Martyrs ne vous l'apprennent-ils pas ? ils ont pour la même Religion que nous vous prêchons, livré leurs corps à tous les tour-

mens, aux croix, aux rouës, aux glaives, aux feux, à tout ce que la barbarie humaine a pû imaginer pour éprouver leur conſtance. Etoient-ils donc aſſez ennemis d'eux-mêmes pour courir à leur ruïne, ſans avoir entendu la voix de Dieu qui les appelloit, & qui vous appelle comme eux ? Tant de ſçavans hommes de tous les ſiécles, de tous les âges, ne vous l'apprennent-ils pas ? Etoit-ce des génies bornés, des eſprits ſuperficiels ? Etoient-ils moins en état que vous d'approfondir les points de la foi, & de démêler les vrais principes ſur quoi elle eſt établie ? s'y ſont-ils moins appliqués ? avoient-ils moins d'intérêt à ne s'y pas méprendre ?

J'avouë, mes Freres, que je me ſens animé d'une indignation ſecrette, quand je vois dans le monde de ces gens qui ſe piquent de raiſonner ſur nos Myſtéres, & qui n'en ont quelquefois nulle teinture ; qui de plein droit & ſans autre titre qu'une certaine hardieſſe avec laquelle ils débitent leurs dogmes

impies, s'érigent en juges des plus importantes matieres, donnent des déciſions à leur gré, & font hautement le procès à tout ce qu'il y a eu dans l'Egliſe de JESUS-CHRIST, & parmi les Docteurs qui l'ont défenduë, de plus ſaint, de plus ſage, de plus conſommé. Je leur demanderois volontiers où ils ont puiſé cette profonde érudition qu'ils étalent avec tant de faſte : ſi c'eſt dans les cercles, dans les ſpectacles, dans les jeux ; ſi c'eſt dans la débauche & dans les parties de plaiſir ? car voilà à quoi ſe paſſe leur vie. Ce qui m'étonne davantage, c'eſt que de jeunes libertins, à peine ſortis de l'enfance, à peine ſe connoiſſant eux-mêmes, & ſur qui l'on ne voudroit pas ſe repoſer de la moindre affaire ; que des femmes dont toute la ſcience eſt renfermée dans un ajuſtement & une parure, ou dans une intrigue & un rendez-vous, s'expliquent néanmoins ſur les plus grandes & les plus épineuſes queſtions, du ton le plus ferme & de l'air le plus impoſant. Que faire alors ? De

ne rien répondre, c'eſt leur céder, & ils s'en prévalent ? D'entreprendre de les convaincre ; nous ne le pouvons. Pourquoi ? non pas que ce que nous avons à leur dire ne ſoit convaincant ; mais parce qu'ils ne le comprennent pas, qu'ils ne nous entendent pas, & que dans une ignorance entêtée & orgueïlleuſe ils ne veulent, ni ne peuvent nous entendre.

Plus heureux mille fois eſt le fidéle. Je ne prétens pas néanmoins qu'il croie ſans raiſon ; & je ſçai qu'il eſt dangereux de tout croire indifféremment : mais quand on a (& n'en avons-nous pas) des raiſons plus que ſuffiſantes, il eſt encore plus dangereux & plus criminel de ne rien croire du tout. Il eſt vrai que les Myſtéres de notre Religion ſont incompréhenſibles ; mais tout incompréhenſibles qu'ils peuvent être, ils n'en ſont pas moins croyables ; & ſi nous en voulons bien péſer les preuves, nous trouverons que rien de tout ce que nous croyons dans la vie, n'eſt plus

croyable, ni même auſſi croyable. C'eſt aſſez pour moi, mon Dieu. Que croirois-je dans ce monde, & que croirois-je non-ſeulement de ce que je ne vois pas, mais de ce que je vois, ſi je ne voulois croire que ce que je comprens? Car qu'eſt-ce que je comprens? Je vois les globes céleſtes ſe mouvoir; mais ai-je jamais bien compris ces mouvemens ſi rapides & ſi meſurés? Je vois la mer à certains tems croître & décroître, ſe retirer & revenir; mais ai-je jamais bien compris ce flux & ce reflux continuel & ſi reglé? Je vois ſortir du ſein de la terre tant de fleurs & tant de fruits; mais ai-je jamais bien compris quel principe les fait naître, leur donne des couleurs ſi vives, un goût ſi agréable, un ordre, un arrangement de toutes les parties ſi juſte, ſi proportionné? Grand Dieu! il faut que l'eſprit de l'homme, cet eſprit naturellement rébele, cet eſprit curieux & vain, s'humilie. Ce n'eſt pas à vous à lui rendre compte des épreuves où vous le mettez; c'eſt à lui à

plier, à ſe laiſſer conduire comme il vous plaît & où il vous plaît; à dépoüiller ſes propres ſentimens pour s'attacher aux vôtres, à adorer enfin dans un reſpectueux ſilence ce qu'il ignore. Je crois, mon Dieu, je crois: *Credo, Domine*; mais ſi ma foi à quelques momens paroît chancellante, aidez mon infirmité: *Adjuva incredulitatem meam.* C'eſt dans le ſein de votre Egliſe, de cette Egliſe établie ſur des fondemens inébranlables, que je veux vivre, & c'eſt là que je veux mourir. Rien de plus juſte que cette ſoumiſſion à la foi, & rien encore de plus néceſſaire: c'eſt la ſeconde Partie. *Marc. c. 9.* *Ibid.*

SECONDE PARTIE.

C'étoit un reproche que les Manichéens, ſuivant le témoignage de ſaint Auguſtin, faiſoient autrefois aux fidéles, lorſqu'ils leur diſoient: Vous traitez l'eſprit de l'homme avec trop d'empire, & vous exercez ſur lui une cruelle tyrannie en ſoumettant la raiſon à la foi: *Vos crudeli ſuperſtitione credendi, fidam ante rationem imperatis.* Vous lui os- *Aug.*

donnez de se rendre, comme un Général d'armée quand il somme une ville. Il paroît les armes à la main; & souvent sans autre droit que la force & le pouvoir, il se fait ouvrir les portes & se saisit de tout: *Ibid.* *Terribili authoritate hoc facit.* C'est avec la même autorité, continuoient ces hérétiques, c'est avec la même violence que vous dominez les esprits. Mais nous, ajoutoient-ils, nous en usons bien autrement, & nous n'allons point jusqu'à ces extrémités: car avant la foi, nous faisons passer la raison; & nous voulons que la vérité, pour être reçûë, soit *Ibid.* évidemment connuë: *Nos non priùs rem petere volumus, nisi enodatâ veritate.* Faux principe, mes Freres, que j'entreprens de détruire; & sur cela je dis, que la raison seule ne peut être une bonne régle pour nous conduire en matiere de Religion: d'où je concluërai, que c'est donc à la foi qu'il faut avoir recours. Ecoutez ceci.

Car la régle de la Religion doit être une régle infaillible, une régle

fixe, une régle univerſelle. Si ce n'eſt pas une régle infaillible, elle ne pourra plus nous diriger, & par conſéquent ce ne ſera plus une régle. Si ce n'eſt pas une régle fixe qui arrête l'eſprit, il demeurera dans l'incertitude, & s'égarera dans ſon propre ſens où chacun abonde. Si ce n'eſt pas une régle univerſelle, que deviendront ceux à qui elle ne conviendra pas, & qui n'en pourront faire nul uſage? Or je prétens que la raiſon n'eſt par elle-même, ni une régle infaillible, ni une régle fixe, ni une régle univerſelle, & je vais vous le faire voir.

Ce n'eſt pas une régle infaillible: pourquoi? parce qu'elle eſt ſujette à l'erreur. Ne voions-nous pas tous les jours les eſprits les plus pénétrans, les plus grands génies ſe tromper? Combien ſe ſont rétractés après avoir, ſans héſiter, décidé des points qui leur ſembloient indubitables, & dont ils ont été forcés de reconnoître eux-mêmes la fauſſeté? En quels écueils ont donné les ſages, & de la Grece, &

de l'Italie, ces ſages jadis tant vantés, & les oracles du monde? quelle béatitude ont-ils propoſée à l'homme? quels dieux lui ont-ils fait adorer? & qu'étoit-ce, demande ſaint Auguſtin, que ce Jupiter adultére, que cette Junon vindicative, que ce Mars cruel, que tant d'autres divinités également chimériques & ſcandaleuſes? Philoſophes aveugles, comptez ſur votre raiſon; marchez avec aſſurance ſous un tel guide, & ſuivez-le dans les chemins perdus où il vous égare.

Ce n'eſt pas une régle fixe: pourquoi? parce que tous n'ont pas les mêmes idées; que celui-là penſe d'une telle maniere, & celui-ci d'une autre. De-là tant de ſyſtêmes différens, tant d'écoles oppoſées. Recuëillez les voix, conſultez les maîtres, allez à ces Académies autrefois ſi fameuſes: ici l'on vous dira qu'il y a une providence qui gouverne tout; & là que tout eſt conduit par le hazard: ici l'on vous dira qu'il y a un premier être créateur de tous les êtres; & là que

tout existe sans une premiere cause & un premier principe : ici l'on vous dira que Dieu est un agent libre & présent par tout ; & là, que c'est un agent nécessaire & attaché au plus haut des cieux. Tel fait consister le souverain bonheur dans les plaisirs du corps, & tel dans les plaisirs de l'esprit. Tel prétend que l'ame est une substance matérielle & mortelle, & tel que c'est une substance spirituelle & immortelle. Tel soutient que le monde n'a point eu de commencement & qu'il ne finira jamais, & tel qu'il a commencé dans le tems, & que dans la suite des tems il sera détruit. Au milieu de toutes ces contradictions, à quoi s'en tenir, & qui croire ? La raison suffira-t-elle pour concilier tous les esprits dans un même sentiment, pour les amener tous à un même point & les y réünir, lorsque c'est elle-même qui les divise ; que c'est elle qui leur fait imaginer tant de subtilités pour se confirmer dans leurs opinions & pour les défendre ? Quelles guerres, quelles disputes a-t-elle

fait naître, & jamais a-t-elle pû les terminer ? Chacun eſt adorateur de ſes propres inventions. Dès qu'on a, ou que l'on croit avoir ſur le commun des hommes quelque ſupériorité d'eſprit, on ſe flatte de voir plus loin que les autres ; on auroit honte de ſuivre leurs traces, & l'on veut s'ouvrir des routes nouvelles ; on ſe laiſſe préoccuper de ſes préjugés, on s'en remplit, & l'on ſe fait une gloire prétenduë de s'y maintenir. Si donc la raiſon ſe trouve abandonnée à elle-même ; s'il n'y a point d'autre juge pour prononcer, point d'autre lien pour raſſembler dans un même corps toute la Religion ; ce ſeront des ſchiſmes perpétuels, ce ſeront des queſtions ſans fin ; nulle réſolution définitive, nulle certitude.

Enfin, la raiſon ne peut être une régle univerſelle : pourquoi ? c'eſt qu'il n'appartient qu'aux eſprits du premier ordre de découvrir par la voie du raiſonnement les vérités ; ſur tout quand ce ſont des vérités auſſi obſcures & auſſi ſublimes que

celles qui compoſent la Religion. Il faut pour cela une étude aſſiduë, une méditation profonde, une ſolidité, une fermeté, une droiture, une étenduë de génie, capable de comprendre les plus grandes matieres, de réſoudre les plus grandes difficultés. Or c'eſt ce qui ne peut convenir aux ſimples : ils n'ont, pour y vaquer, ni tout le tems, ni toutes les lumieres neceſſaires. Demeureront-ils donc ſans Religion ? mais la Religion eſt pour eux auſſi bien que pour les autres, puis qu'elle eſt pour tous ; pour les petits comme pour les grands, pour les ignorans comme pour les ſçavans. Concluons, & reconnoiſſons que la raiſon avec toutes ſes vûës, avec toutes ſes découvertes, ne fut donc jamais, & n'eſt pas aſſez parfaite pour nous regler. Mais où la trouverons-nous, cette régle que nous cherchons ? où, dis-je, la trouverons-nous, cette régle infaillible ? dans la foi. Où la trouverons-nous cette régle fixe ? dans la foi. Où la trouverons-nous cette régle

universelle ? dans la foi. Reprenons, s'il vous plaît, le même ordre que nous avons suivi : opposons les qualités de l'une aux imperfections de l'autre ; je veux dire, les prérogatives de la foi aux désavantages de la raison ; & tirons cette conséquence, que c'est toujours à la foi, par préférence à la raison, qu'il en faut nécessairement revenir.

Régle infaillible : puis qu'elle est établie sur la parole de Dieu. Car nous croyons, mes Freres : pourquoi ? parce que Dieu a parlé par lui-même, qu'il a parlé par ses Prophétes, qu'il a parlé par ses Apôtres, qu'il a parlé & qu'il parle encore par son Eglise, la dépositaire de ses lumieres & son organe. Ce qui nous persuade, c'est cette révélation divine, & non point, comme dit saint Paul, l'éloquence des Orateurs, ni la sagesse des Philosophes : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs & virtutis.* Révélation suffisamment connuë ; révélation assez solidement prouvée, assez manifestée, pour

1. Cor. c. 2.

convaincre un eſprit humble & docile. Ainſi, en m'attachant à la foi, en ſuivant la lueur de ce flambeau, toute ſombre qu'elle eſt, je ne crains point de m'égarer, parce que j'ai Dieu même pour conducteur, & qu'il ne ſeroit plus Dieu, s'il étoit capable, en me conduiſant, de me faire prendre une voie détournée, ſoit qu'il le fît par un défaut de connoiſſance, ou par un défaut de bonté pour moi & de providence.

Régle fixe : c'eſt à ce centre qu'on doit s'attacher, ſans qu'il ſoit permis de s'en écarter d'un point. Il n'y a point à dire : Je ſuis à Pierre, & moi je ſuis à Apollo ; mais chacun eſt obligé de dire : Je ſouſcris ſans conteſtation, ſans diſpute à tout ce que JESUS-CHRIST, auteur & conſommateur de notre foi, m'enſeigne : *Ego autem Chriſti.* Dieu a bien voulu abandonner aux recherches des ſçavans la connoiſſance de certains effets dans la nature. Il leur eſt libre de les expliquer, comme il leur plaît, & d'exercer leur eſprit à imaginer divers ſyſtêmes. 1. Cor. 6. 12.

touchant la construction du monde, la subordination de tant d'êtres, & l'assemblage de tant de parties toutes contraires : *Mundum tradidit disputationi eorum.* Mais en cela même & en tout le reste, dès que la foi se trouve intéressée, dès qu'elle s'énonce, il faut que les sçavans, comme les autres, dépoüillent leurs sentimens particuliers ; qu'ils accommodent, non pas leur foi à leur doctrine, mais leur doctrine à leur foi ; qu'ils l'amènent là, qu'ils viennent là l'humilier ; & si elle est incrédule, obstinée, curieuse, la réprouver. Point de distinctions, d'interprétations ; point d'examens, de questions ; & par-là même, unité parfaite ; nulle différence, nulles variétés, nulles nouveautés dans la Religion.

Eccle. c. 3.

Régle universelle : Je suis redevable, disoit le Docteur des Gentils, aux barbares aussi-bien qu'aux Grecs, aux insensés aussi-bien qu'aux sages : *Græcis ac barbaris, sapientibus & insipientibus.* Or comment s'acquittoit-il de cette dette, en prê-

Rom. c. 1.

chant à tous la même foi, laquelle est en effet également propre à tous. Dès qu'on est homme, & qu'en qualité d'homme l'on a une ame raisonnable, on est avec le secours de la grace, qui ne nous manque point, en état de croire tout ce qui nous est annoncé de la part de Dieu. Elle entre, cette divine lumiere de la foi, dans les cabanes des pauvres, comme dans les palais des rois; elle pénétre dans les déserts les plus incultes, comme dans les villes les plus civilisées; elle éclaire les plus grossiers, comme les plus polis. C'est par elle que nous connoissons tous, ou que nous pouvons tous au moins connoître, & la fin où nous devons aspirer, & la route que nous devons prendre pour y arriver. C'est par elle que nous y pouvons tous parvenir; & en cela paroît admirablement l'infinie sagesse de notre Dieu, & cette grande miséricorde qui n'a acception de personne; mais qui nous appelle tous au même salut, & qui nous en fournit à tous le même moien.

Faux politiques du monde, épuisez-vous, si vous le voulez, en réflexions ; cherchez, mettez tout en œuvre, pour trouver une autre régle que la foi. J'ose avancer, & c'eſt un défi que je vous porte, qu'en vain vous chercherez ; & qu'avec la moindre attention à l'état préſent des choſes, vous ſerez obligés de convenir, que hors la foi, nous n'avons rien à quoi nous puiſſions prudemment nous arrêter. Car pour vous faire encore mieux ſentir cette néceſſité de la foi, je vous prie de remarquer avec les Théologiens, qu'il n'y a que quatre ſortes de connoiſſances ; celle de la foi, celle de la raiſon, celle des ſens, que nous nommons expérience, & celle de la vûë claire & intuitive, telle que nous l'aurons dans le ciel, & que nous appellons viſion. Or, en premier lieu, cette viſion nous ne l'avons pas encore, & il n'a pas plû à Dieu de nous la donner ſur la terre. En ſecond lieu, nos ſens ne découvrent que les objets matériels & ſenſibles,

& les vérités de la Religion ſont ſpirituelles & inſenſibles. Reſte donc la foi, ou la raiſon : je vous ai montré que la raiſon eſt trop incertaine, trop variable, trop bornée ; par conſéquent, c'eſt à la foi que nous ſommes forcés de recourir. Soumiſſion juſte, ſoumiſſion néceſſaire, enfin ſoumiſſion très-méritoire. Je finis en deux mots par cette troiſiéme Partie.

III. PARTIE.

Si Dieu vous éprouve par la foi, mes Freres, c'eſt pour vous recompenſer ; & quand les Peres examinent pourquoi il nous fait ainſi marcher en ce monde parmi les ombres, & qu'il ne ſe montre à nous, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, que ſous des eſpéces ténébreuſes, ils en apportent cette raiſon, ſçavoir qu'il prétend par là nous faire mériter de le voir un jour face à face, ſuivant le terme du même Apôtre, & d'entrer dans cette clarté éternelle où il brille avec les Saints : *Videmus nunc per ſpeculum in ænigmate ; tunc autem facie ad faciem.* En effet, rien de

1. *Cor.* c. 13.

plus méritoire que la foi, puis qu'un des plus grands sacrifices que l'homme puisse faire à Dieu, c'est celui de son esprit & de sa raison. Il a paru si excellent à saint Jerôme, qu'il l'a relevé en quelque sorte au-dessus du martyre. Les paroles de ce Pere sont bien expresses & bien remarquables : les voici. Il est plus difficile de croire en JESUS-CHRIST, que de mourir pour JESUS-CHRIST :

Hieron. *Difficillima res est, in Christum credere, quàm pro Christo mori.* Saint Bernard enchérit encore, lorsqu'il met la foi au nombre des trois miracles qui lui semblent les plus incompréhensibles. La toute-puissance de notre Dieu, dit-il, a fait trois choses si singulieres, qu'il n'y eût jamais, & que jamais il n'y aura rien de semblable sur la terre :

Bern. *Tria opera fecit Omnipotens ita singulariter mirabilia, ut nec similia facta sint, nec facienda super terram.* Quelles sont ces merveilles ? Trois ineffables alliances. Premierement, celle de la divinité & de l'humanité en JESUS-CHRIST : *Deus &*

homo. Secondement, celle de la maternité & de la virginité dans Marie : *Mater & Virgo.* Troiſiémement, celle de l'eſprit humain & de la foi dans un Chrétien : *Fides & cor humanum.*

Car il faut convenir que rien n'eſt plus difficile à l'homme que de ſe ſoumettre à la foi. On ſçait quel eſt ſur lui le pouvoir des ſens ; on ſçait combien il eſt idolâtre de ſes penſées ; on ſçait combien il eſt attaché à certains principes univerſellement établis & regardés comme des premieres vérités. Cependant la foi l'oblige à ne point écouter les ſens, & à réprouver leur témoignage ; à s'élever au-deſſus de lui-même & de tous ſes raiſonnemens ; à contredire les principes qui lui ſemblent les plus évidens. Nous en avons un bel exemple dans l'adorable myſtére de nos Autels. C'eſt-là qu'il faut que je croie ce que je ne vois pas, & qu'il ne faut pas en quelque ſorte que je croie ce que je vois. Je vois toutes les apparences du pain, & il ne

n'eſt pas néanmoins permis de croire qu'il y ait du pain : je ne vois nulle apparence d'un corps, & je dois croire toutefois qu'il y a un corps. Ce qui redouble la difficulté, c'eſt que la raiſon vient au ſecours des ſens, & qu'elle me dit que les accidens ne peuvent ſubſiſter ſans ſujet : d'où elle me fait naturellement conclure, que la ſubſtance du pain eſt donc cachée ſous les apparences que j'apperçois. Elle me dit encore, qu'un même corps ne peut être au même tems en divers lieux : d'où elle me fait tirer cette conſéquence, que ſi le corps du Fils de Dieu, lequel a été crucifié au Calvaire, eſt maintenant glorieux dans le Ciel, il ne peut être ſur la terre en tant de différentes hoſties. Mais ce ſont des concluſions auſquelles la foi m'ordonne de renoncer, en renonçant à leurs principes, tout évidens qu'ils paroiſſent. Il en eſt de même à l'égard des autres myſtéres. La foi me fait croire, pour ainſi parler, contre toute créance ; elle me fait eſpérer contre

toute

toute espérance : *Contrà spem in spem.* Rom. c. 4.
Or l'effort qu'il en coûte au fidelle, est d'un tel prix, que les Peres le comparent au sacrifice d'Abraham. Abraham n'avoit qu'un Isaac ; & notre unique, c'est notre esprit : Abraham aimoit tendrement son fils, il l'avoit élevé, il l'avoit formé avec des soins extrêmes ; & notre esprit n'est il pas de tous les biens naturels celui dont nous sommes plus jaloux ? n'est-ce pas le sujet ordinaire de nos complaisances ? Cependant Dieu commande au saint Patriarche de lui sacrifier ce fils si cher ; & le saint Patriarche malgré toute sa tendresse se met en devoir d'obéïr. Mais nous allons encore plus loin : nous ne conduisons pas seulement la victime à l'Autel, comme Abraham ; nous ne prenons pas seulement le glaive comme lui ; nous ne levons pas seulement comme lui le bras ; mais nous frappons le coup : cet esprit si indépendant, nous l'assujettissons ; cet esprit si fier, nous l'abaissons ; cet esprit, la plus noble portion de nous-mêmes,

nous l'immolons.

Je ne ſuis point après cela ſurpris que Dieu ait attaché de ſi grands avantages à la foi. C'eſt par elle qu'il nous marque de ſon ſceau & qu'il nous honore du caractére de ſes enfans ; c'eſt elle qui nous ouvre le chemin du Salut & la porte du Royaume éternel. Elle eſt, diſent les Théologiens, le commencement de toute juſtice, la racine, le fondement de notre juſtification. Sans la Foi, point de bonnes œuvres, point de vertus ſurnaturelles. Veillez, jeûnez, mortifiez votre corps, faites des aumônes, ſoiez chaſte, ſobre, patient, laborieux, charitable : vous n'êtes rien, vous ne faites rien, ſi ce n'eſt pas par la foi que vous le faites, ou que vous l'êtes. Au contraire, aiez la foi, mais une foi complette, une foi accompagnée de la charité : *Habete fidem Dei* ; alors pas une penſée, pas un déſir, pas une action dans tout le cours de votre vie, qui ne puiſſe être conſacrée & ſanctifiée. Aiez la foi, mais une foi vive, une foi animée ; *Habete*

Marc. 11.

fidem Dei ; alors point d'exercices si pénibles, point de pratiques si contraires à la nature, point d'entrepriſes pour Dieu si héroïques, qui vous arrêtent, & même qui vous coûtent. Aiez la foi, mais une foi ſoutenuë d'une humble & d'une ſainte confiance : *Habete fidem Dei* ; alors point de miracles, ſi je l'oſe dire, qui ſoient au-deſſus de vos forces. N'a-t'on pas vû la mer ouvrir ſon ſein, les flots ſuſpendus, laiſſer un chemin libre aux Iſraëlites, la manne tomber du ciel, les fontaines ſortir de la pierre dure, le feu perdre toute ſon activité, les bêtes farouches toute leur férocité, les montagnes paſſer d'un lieu à un autre ; tout cela par où ? par la vertu de la Foi.

De-là-même jugeons, mes Freres, ce que nous devons à Dieu, qui nous a fait part de ce riche don, le premier de tous les dons. C'eſt de vous, Seigneur, que je l'ai reçû, & ſans lui que ſerois-je, ô mon Dieu ! Que ſont tant de nations barbares, tant d'infidéles & d'idolâtres ?

Vous acheverez, Seigneur, ce que vous avez commencé; vous m'aiderez à conserver le talent que vous m'avez mis dans les mains. Mais, mon cher Auditeur, pour vous accorder cette grace, Dieu demande aussi de vous, sur tout deux choses; la premiere, de parler dans les rencontres pour votre Foi & de la défendre; la seconde, d'agir toujours conformément à votre Foi, & d'en faire la régle de votre vie. Je finis par ces deux courtes instructions.

Vous vous trouvez quelquefois dans le monde parmi des libertins qui attaquent la Religion; vous les entendez, & leurs discours impies vous font horreur; mais le courage vous manque, & vous n'osez les contredire & leur résister. Ah! Chrétiens, c'est une lâcheté criminelle, c'est une complaisance damnable. Il y a des discours médisans qu'il est à propos de ne pas relever, parce que ce seroit une nouvelle occasion à ceux qui les font de les continuer & de s'étendre davantage sur les points qu'ils ont

touchez légérement, & qui n'ont pas fait beaucoup d'impreſſion. Mais dès qu'il s'agit de la Foi, il n'eſt plus permis de ſe taire ; c'eſt-là que vous devez vous armer de tout votre zéle ; c'eſt là que vous devez prendre les intérêts du Seigneur, & vous expliquer avec toute la liberté de l'Evangile. Je ne vous dis pas néanmoins de vous engager dans des diſputes ſouvent inutiles & dangereuſes ; vous n'êtes pas toujours en état de les ſoutenir : mais vous êtes toujours en état de témoigner combien de tels entretiens vous ſcandaliſent ; & ſi l'on s'oppoſoit de la ſorte à la licence effrenée de ces incrédules qui ſe croient en droit de tout dire & de débiter dans les compagnies leurs folles imaginations, ils en deviendroient plus réſervés, & le libertinage ne paroîtroit pas juſqu'au milieu du Chriſtianiſme, comme il y paroît tous les jours, avec tant d'audace & tant de front. Hé quoi ! un fils bien né ſouffre-t'il qu'on inſulte impunément devant lui ſon

pere ? un parent ſouffre-t'il qu'on dèshonore en ſa préſence ſon parent ? un ami ſouffre-t'il qu'on outrage ſon ami ? Et Dieu, ſon Egliſe, ma religion, tout ce qu'il y a de plus ſacré pour moi, ſera expoſé aux railleries & à la cenſure d'un certain nombre de gens corrompus, ſans que je me déclare, ſans que je léve la tête à mon tour, ſans que je faſſe connoître à qui je ſuis, à qui j'appartiens & à qui je veux éternellement appartenir ? Alors je mériterois bien que Dieu m'abandonnât comme je l'aurois abandonné, & qu'il rougît de moi comme j'aurois rougi de lui : *Qui me erubuerit, hunc filius hominis erubeſcet.* Luc. c. 9.

Ce n'eſt pas aſſez : en ſoutenant votre Foi par vos paroles, honorez-la par vos mœurs. Que votre vie ſoit une preuve ſenſible de la ſainteté & de la vérité de votre Religion. Que ſert-il de profeſſer de bouche une loi à laquelle vous renoncez dans la pratique ? n'eſt-ce pas la décréditer ? n'eſt-ce pas vous

condamner vous-mêmes ? Et que répondrez-vous à Dieu, quand, vous retraçant d'une part tous les articles de votre créance, & d'autre part toute la ſuite de vos actions, il vous fera voir entre l'un & l'autre une ſi monſtrueuſe oppoſition ? Comportons-nous en Chrétiens, comme nous croions en Chrétiens. C'eſt par une foi agiſſante qu'on parvient à la gloire que Dieu nous a promiſe, & que je vous ſouhaite au nom du Pere, du Fils & du ſaint Eſprit.

SERMON

POUR

LE MARDI

DE LA TROISIE'ME SEMAINE.

SUR LA CHARITE'.

Ubi duo sunt, vel tres, congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve là au milieu d'eux. En saint Matthieu, chap. 18.

NOus ne pouvons être assemblés & unis au nom de JESUS-CHRIST que par la charité : &, par conséquent, sans la charité, nous ne

pouvons eſpérer que JESUS-CHRIST demeure au milieu de nous. Auſſi de toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point que le Sauveur du monde nous ait plus ſouvent & plus fortement recommandée. Et il eſt remarquable que quand ce jeune homme dont il eſt parlé dans l'Evangile, lui vint demander ce qu'il avoit à faire pour acquerir la vie éternelle, le Fils de Dieu ne lui propoſa point d'autres commandemens à obſerver que ceux qui concernent la charité. Voulez-vous parvenir à la vie ? gardez les préceptes : *Si vis ad vitam ingredi, ſerva mandata.* Mais quels préceptes ? les voici. Vous ne ferez point d'homicide : *Non homicidium facies.* Vous ne commettrez point d'adultere : *Non adulterabis.* Vous ne déroberez point : *Non furtum facies.* Vous ne direz point de faux témoignage : *Non falſum teſtimonium dices.* Honorez votre pere & votre mere : *Honora patrem tuum & matrem tuam.* Enfin vous aimerez votre prochain comme vous-même : *Di-*

Matth. c. 19.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid. *liges proximum tuum ſicut teipſum.*

Il eſt donc, Chrétiens, d'une importance extrême qu'on vous engage à la pratique de la charité; qu'on vous faſſe connoître ſur ce point vos devoirs, & qu'on vous anime à les remplir. Pour cela je vais vous faire voir deux choſes. La régle de la charité, & le modelle de la charité. La régle de la charité, c'eſt la loi même qui nous l'ordonne, & qui eſt contenuë en ces termes: Vous aimerez votre prochain comme vous-même: *Diliges proximum tuum ſicut teipſum.* Le modelle de la charité, c'eſt JESUS-CHRIST lui-même, qui nous dit: Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimez: *Hoc eſt præceptum meum, ut diligatis invicem ſicut dilexi vos.* Développons d'abord le ſens de la Loi, & conſiderons en l'excellence, les avantages, l'étenduë: jettons enſuite les yeux ſur le modelle qui nous eſt propoſé, & imitons-en tous les traits. C'eſt le deſſein & le partage de ce diſcours. Demandons, &c. *Ave.*

Joan c. 5.

Etudions, mes Freres, cette grande régle de la charité chrétienne, *Diliges proximum tuum sicut teipsum*, vous aimerez votre prochain comme vous-même ; & appliquons-nous à découvrir les trésors de sagesse, de providence, de justice, qui y sont renfermez. PREMIERE PARTIE.

Premierement, la Loi doit être conceuë en peu de mots, & en des termes nets & précis. Or pouvoit-on moins emploier que cinq paroles à tracer un réglement, qui seul suffit pour rectifier & pour sanctifier la conduite de tous les hommes les uns à l'égard des autres ? *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Car tous les autres préceptes qui regardent le bon état de la societé humaine, ainsi qu'enseigne saint Paul, sont compris dans ce commandement : *Si quod est aliud mandatum, in hoc verbo instauratur : Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Rom. 1, 13. Tous ne sont que l'interprétation & l'explication de cette grande parole : *In hoc verbo.* Tous comme

autant de loix dépendantes & subordonnées, n'ont, ni d'autorité pour nous lier, ni de force pour nous faire agir, qu'autant qu'elles en reçoivent de leur premier mobile, je veux dire, de la loi souveraine de la charité.

Ce que dit saint Augustin est donc vrai dans toute l'étenduë de son sens : Aimez, & faites ce que vous voudrez : aimez bien Dieu, vous ferez toujours bien pour Dieu ; aimez bien le prochain, c'est à dire, aimez-le d'un amour de charité, & en veuë de Dieu, vous ne ferez jamais mal pour le prochain. Voici les paroles de ce Pere, tirées de son septiéme Traité sur la premiere Epître de saint Jean : *Semel breve præceptum tibi præcipitur ; Dilige, & fac quod vis.* On ne vous demande, mes Freres, qu'une seule chose ; aimez, & faites tout ce qu'il vous plaira. *Sive taceas, dilectione taceas ; sive clames, dilectione clames.* Si vous vous taisez, poursuit-il, quand on vous offense, taisez-vous par charité ; si vous parlez quand il

Aug. Tract. 2. in. Ep. 1. Joan.

Ibid.

le faut pour décrier le vice, & pour arrêter quelque désordre, parlez par charité : *Sive emendes, dilectione emendes ; sive parcas, dilectione parcas.* Si vous reprenez, reprenez par charité ; si vous pardonnez, pardonnez par charité. Enfin il conclut : Plantez bien avant dans votre cœur une si bone racine ; il n'en peut venir que de bon fruit : *Radix sit intus dilectionis, non potest de ista radice nisi bonum existere.* Ibid.

Secondement, la Loi doit être un réglement universel ; & par ce précepte de la charité, *Diliges proximum tuum*, n'est-il pas enjoint à chaque particulier d'aimer tous les hommes sans exception, & à tous les hommes d'aimer sans exception chaque particulier ? On ne dit pas seulement : Peres & meres, vous aimerez vos enfans ; Enfans, vous aimerez vos peres & vos meres ; Amis, vous aimerez vos amis. On ne dit pas seulement : Serviteurs, vous aimerez & vous honorerez vos maîtres ; Maîtres, vous aimerez, & vous assisterez vos serviteurs ;

Aimez ceux qui vous font du bien, ceux dont vous avez besoin, ceux qu'un mérite distingué éleve au dessus des autres hommes. Mais on nous dit à tous; on vous le dit, & on me le dit; on le dit aux grands & aux riches, on le dit aux petits & aux pauvres: *Diliges*, vous aimerez: & qui? *proximum tuum*, votre prochain: *Et quis est meus proximus?* & quel est-il ce prochain? tous les hommes, qui ont tous un même Pere, un même Sauveur, les mêmes espérances, & la même fin.

Mais, hélas! mes Freres, qu'y a-t'il parmi nous de plus rare que cette charité commune; laquelle, si je puis ainsi m'exprimer, réunit tous les hommes dans le sein de Dieu, & les aime tous en Dieu, & pour Dieu? Qu'on ait déplu à une personne puissante, on en a de la peine, on en est inquiet; pourquoi? Est-ce par un esprit de charité? Non, mais par la crainte d'un juste ressentiment, & d'un retour fâcheux. Que dans une rencontre, où la colére emportoit, on ait maltraité un

ami ; dès qu'on revient à ſoi, l'on en eſt touché, pourquoi ? eſt-ce par le ſentiment d'une charité Chrétienne ? Non, mais par le reproche intérieur d'une gratitude toute naturelle. Que ce ſoit un homme indifférent & ſans appui, un homme dont nous n'aions rien reçeu, de qui nous n'aions rien, ni à eſpérer, ni à craindre, on ne penſe guéres à réparer l'injure qu'on lui a faite. Que ce ſoit un ennemi, on s'en réjouit, on s'en glorifie. Où eſt donc cette charité univerſelle ? y a-t'il un homme qui ne ſoit pas l'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu ? y a-t'il un Chrétien qui ne ſoit pas diſciple, ſoldat, frere, membre de JESUS CHRIST ; & n'eſt-ce pas là de quoi l'aimer pour JESUS-CHRIST même & en vûë de Dieu ?

Le Sauveur du monde en déſarmant ſaint Pierre, qui le vouloit défendre dans l'occaſion la plus légitime, n'a t'il pas déſarmé tous les Chrétiens, comme parle Tertullien, & ne leur a-t'il pas particu-

lierement interdit toute vengeance?
Tertul. *In exarmando Petro omnem Christianum discinxit.* Disons la vérité : nous aimons en payens; nous saluons ceux qui nous saluënt ; nous servons ceux
Matth. c. 5. qui nous servent : *Nonne & Ethnici hoc faciunt* ? Nous serons donc récompensez comme les payens, ou plutôt nous n'avons donc comme eux nulle récompense à attendre?
Ibid. *Quam mercedem habebitis* ?

Troisiémement, la Loi doit être utile & profitable : c'est ici, Messieurs, le lieu de vous faire part d'un excellent discours de saint Thomas sur le sujet que je traitte. Trois raisons ont obligé Dieu, dit l'Ange de l'Ecole, à regler par une loi expresse notre amour envers le prochain ; la gloire de son gouvernement, la nécessité de ce devoir, & les mauvaises dispositions où se trouvent les hommes à l'égard d'un point si important & si essentiel? ces trois pensées sont solides & belles, & elles méritent d'être éclaircies. La gloire du Monarque suprême de l'univers est d'y maintenir

toutes choſes en bon état, & de les conduire à leur fin, par des moyens convenables à leur nature. Ainſi quand je jette les yeux ſur les mouvemens ſi réglés de ces grands corps, qui roulent & qui brillent dans les cieux; ſur cet ordre & cette viciſſitude de jours, de ſaiſons, qui ne ſe dément jamais; ſur l'enchaînement merveilleux de tant de parties différentes, & même contraires, qui ſe ſoutiennent toutefois les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide mutuelle qu'elles s'entreprêtent: j'admire d'une part, le ſoin que ce ſouverain Créateur prend de ſon ouvrage; & de l'autre, la puiſſance & la ſageſſe de celui qui a pû former tant d'êtres de toutes les eſpeces, & qui les a faits pour y tracer, comme en de ſenſibles images, ſes perfections infinies.

Suivant ce principe, diſons que la gloire de la providence divine dans le gouvernement des créatures raiſonnables, conſiſte à les entretenir, autant qu'il eſt poſſible, & toujours

d'une maniere proportionnée à leur libre arbitre, dans une certaine situation d'où dépendent leur bonté & leur repos en ce monde, & par où elles puissent parvenir au bonheur éternel de l'autre. Or le repos, la vertu, & par conséquent la félicité éternelle des hommes, dépendent de l'union qu'ils ont entre eux; car quels maux ne cause pas le trouble & la division? Cette union dépend de leur amour mutuel: donc le maître & le gouverneur du monde devoit à sa sagesse & à sa providence de publier, soit dans l'ancienne loi, soit dans la loi nouvelle, le grand précepte de la charité.

Il le devoit encore à nos intérêts: car étant nés comme nous le sommes pour la société, il est évident que, dans nos besoins, nous ne pouvons nous passer de l'assistance de ceux avec qui nous vivons. Sans cette charité secourable, qui nous nourriroit dans nos nécessités? qui nous guériroit dans nos maladies? qui nous consoleroit dans nos afflictions? qui nous assisteroit

de ſes conſeils? qui nous inſtruiroit dans nos doutes? Sans elle, l'homme ſeroit à l'homme comme une bête farouche; ainſi qu'il paroît dans les tyrans & dans ceux que la vengeance enflamme : *Homo homini lupus.* Mais, par elle, l'homme eſt à l'homme en certaines occaſions une eſpece de divinité; ce que l'on voit dans ces perſonnes puiſſantes & officieuſes, qui ſe plaiſent à faire du bien & à obliger : *Homo homini Deus.* Tandis que ce précepte divin eſt obſervé, on éprouve la vérité des paroles du Sage, Qu'il vaut mieux être deux enſemble, que d'être ſeul; que ſi l'un tombe, l'autre le ſoutient; qu'ainſi, malheur à celui qui eſt ſeul, parce qu'après qu'il ſera tombé, il n'aura perſonne pour le relever. Mais tant que la charité manquera, il ſera vrai, au contraire, qu'il vaut mieux être ſeul, que d'être deux enſemble qui ſe haïſſent; que la compagnie d'un ennemi expoſe à des dangers continuels; que ſi l'un tombe, l'autre l'accable & prend occaſion de le

perdre. D'où saint Thomas conclut, que Dieu n'ayant pû faire les hommes sociables, sans les faire les uns pour les autres, il a dû leur imposer une loi indispensable de s'entr'aimer & de s'entre-servir.

Sur quoi il faut remarquer, que Dieu, qui connoît parfaitement les mauvaises dispositions & la corruption de notre cœur, combat les deux principes de notre indifférence & de notre aversion à l'égard du prochain, par deux principes directement opposés. Car nous avons dans nous un amour propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes : & il y a, hors de nous & dans notre prochain, des biens qui piquent notre envie, & qui nous le font regarder d'un œil jaloux ; il y a des imperfections & des défauts qui nous donnent du mépris pour lui, & qui provoquent nos ressentimens, nos coleres, nos haines. Voilà donc deux principes ennemis de la charité, & qui l'empêchent de se communiquer & de se répandre ; l'un intérieur, l'autre exté-

rieur. Mais que fait Dieu, poursuit saint Thomas ? Il la pousse au dehors par un principe intérieur, & il l'y attire par un principe extérieur. Il verse dans le cœur une heureuse inclination à faire du bien, il la réveille, il l'excite, il la sanctifie par le secours de sa grace ; c'est le principe intérieur de la charité. A cette inclination & à sa grace, il ajoûte son commandement, des promesses, des menaces ; & c'est le principe extérieur de la charité. Ainsi Dieu touche intérieurement notre cœur, pour nous rendre charitables par inclination : *Inclinamur ab interiori.* Mais si ce n'est pas assez, il employe extérieurement son autorité, pour nous rendre charitables par obligation : *Trahit ab exteriori, non liberaliter, sed serviliter.* S'il n'y avoit dans le monde que des saints, il ne seroit pas nécessaire que Dieu en vînt aux menaces & aux loix, puisque d'eux-mêmes ils feroient tout ce que la loi pourroit exiger d'eux. Mais, parce que le monde est plein de pécheurs, que l'amour ne

Thom.

Idem.

dirige pas, & que la crainte au moins corrige, comme dit saint Augustin : *Sicut meliores sunt quos dirigit amor, sic plures sunt quos corrigit timor* ; il faut que Dieu nous déclare que celui qui n'aime pas son frere, est dans un état de mort : *Qui non diligit, manet in morte.* Il faut qu'il nous fasse entendre, qu'il ne pardonnera pas à celui qui n'aura pas pardonné : *Dimittite, & dimittemini.* Il faut qu'il publie, que ceux qui ne l'auront pas assisté dans la personne du pauvre, seront condamnés aux flammes éternelles : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* La loi est pour tous ; mais avec cette différence, que sa direction toute pure suffit pour les plus parfaits, & que ses menaces sont pour les pécheurs.

Augustinus. 1. Joan. c. 3. Luc c. 6. Matth. c. 25.

C'est, mes Freres, en considérant l'importance & l'utilité de cette sainte loi, que saint Jerôme s'écrioit : O que la bonté de notre Dieu est merveilleuse ! ô que sa miséricorde est ineffable ! *O nimiam Dei clementiam ! ô ineffabilem Dei*

Hieronimus.

benignitatem! Sa loi même est un bienfait : *Cujus imperium beneficium est.* Car, à ne regarder que nous-mêmes, y a-t'il en effet une loi qui nous soit plus avantageuse que la loi de la charité? Dans le trafic ordinaire, le gain de l'un vient assez souvent de la perte de l'autre; Au lieu que, dans le commerce de la charité, chacun gagne, & nul ne perd; puisque le même précepte qui m'oblige à aimer tous les autres, oblige pareillement tous les autres à m'aimer. Or il est évident qu'en cela mon obligation est moindre que mon profit, & qu'on me rend plus que je ne donne : car tout le corps d'une ville, d'une province, d'un roiaume, ou, si vous voulez, toute la société des hommes, souffrira peu, quand je me séparerai d'eux, & que je les abandonnerai tous. Que puis-je? & que suis-je à l'égard de cette innombrable multitude? *Quid hæc inter tantos!* Au lieu que je suis perdu, si tous se tournent contre moi, si tous me haïssent, me persécutent, ou même s'ils ces-

ſent ſeulement de m'aider, & qu'ils me refuſent leurs ſervices. Tous ont moins beſoin de moi, que je n'ai beſoin de tous.

Reprenons donc les paroles du même Pere, & tâchons à en pénétrer tout le ſens : Il avoit bien raiſon ſans doute d'appeller ce commandement de Dieu le bienfait de Dieu : *Cujus imperium beneficium eſt.* Car, s'il étoit mieux gardé parmi nous, quelle paix, quelle conſolation, quel bonheur ! Grands, ſi vous aimiez les petits, vous n'abuſeriez pas, comme vous faites, de votre autorité, pour les opprimer. Riches, ſi vous aimiez les pauvres, vous ne les laiſſeriez pas manquer de tout. Alors on verroit les forts prêter la main aux foibles, les voiſins compâtir aux néceſſités de leurs voiſins, & les ſoulager. Alors les Puiſſances Eccléſiaſtiques & Séculieres ſe joindroient, par une ſociété édifiante, pour travailler efficacement à la réformation des mœurs : Et tous, ſans entrer en jalouſie de leurs droits au préjudice des

des intérêts de la Religion, s'épauleroient les uns les autres, ſelon le terme du Prophéte, & ſerviroient Dieu de concert : *Omnes ſerviant ei humero uno.* Alors tant de familles, que l'envie & la partialité mine & conſume, en les diviſant, ſe ſoutiendroient par leur union & par leur intelligence. Alors la charité réprimeroit les inſatiables déſirs de l'ambition & de l'avarice. Chacun ſeroit content, parce qu'on fourniroit à chacun ce qui lui eſt néceſſaire. Et ſi l'inégalité des conditions, ſans laquelle le bon ordre de la police ne peut ſubſiſter, donnoit aux uns plus de richeſſes, plus d'honneurs, plus de pouvoir qu'aux autres ; perſonne ne pourroit juſtement s'en plaindre, puiſque tous les biens deviendroient en quelque ſorte communs. Alors, plus de défiances, plus de ſoupçons & de craintes, plus d'inimitiés, plus de meurtres, plus d'adulteres, plus de médiſances, plus d'injuſtices : tous m'aimeroient, tous s'intéreſſeroient pour moi ; & je m'intéreſſerois pour eux *Sophon. c. 3.*

tous, je les aimerois tous. Nous ſur tout, Chrétiens, ſi nous étions bien liés & toujours d'accord enſemble, comme notre loi l'ordonne, nous ſerions les maîtres du monde, dit ſaint Jean Chryſoſtome ; nous ſoumettrions tous les roiaumes à l'empire de JESUS-CHRIST ; lui ſeul ſeroit adoré par toute la terre. Mais ſi l'ennemi de l'Egliſe a quelquefois porté ſi loin ſes conquêtes, s'il s'eſt avancé juſqu'aux portes de l'Italie, s'il a fait de ſi larges bréches aux remparts du Chriſtianiſme, n'eſt-ce pas à nos malheureuſes diviſions, plutôt qu'à ſa politique & à la force de ſes armes, qu'il doit ſes progrès ?

Ainſi, ſans le fondement de la charité, tout ſe détruit, tout tombe, comme tout ſe maintient par elle. Sans cette vertu, point de repos en ce monde, point de ſalut dans l'éternité. Point de repos : on eſt toujours en guerre, & cela entre des freres & des ſœurs, entre un pere, une mere & des enfans ; entre un mari & une femme. On ſe fait mutuellement mille chagrins. On juge

mal les uns des autres ; on en parle mal. On brouille des maiſons entieres ; on ſuſcite des amis contre des amis ; on paſſe ſes jours en des aigreurs, en des reſſentimens, en des procès, qui rendent la vie amére, & qui ruinent même abſolument la fortune.

Point de ſalut : pourquoi ? Premierement, c'eſt que la charité du prochain & la charité de Dieu, ſelon S. Jean, ſont inſéparables. Si donc on n'a pas la charité du prochain, on n'a pas la charité de Dieu : *Quomodò charitas Dei manet in eo* ? Et ſans la charité de Dieu ſe ſauvera-t-on ? Je vous le demande. Secondement, l'eſprit de l'Evangile eſt un eſprit de charité. Dès là donc que vous perdez la charité, vous perdez l'eſprit de l'Evangile, & par conſéquent vous n'êtes plus à Dieu, ni de Dieu : *Non eſt ex Deo, qui non diligit.* Troiſiémement, comme nous ſommes inceſſamment mêlés avec le prochain par la demeure, par la compagnie, par l'engagement des affaires, il n'eſt pas poſſible qu'on ne ſe laiſſe *Joan. 1. 3.* *Ibid.*

ſouvent emporter à de griéves fautes, ſi la charité ne nous retient. Ce ſont donc pechés ſur pechés, qu'on entaſſe, qu'on accumule; c'eſt un état perpétuel de mort : *Ibid.* *Qui non diligit, manet in morte.* Quatriémement, ajoutons que l'averſion, l'animoſité, la jalouſie, la vengeance, ſont des paſſions qui aveuglent aiſément l'eſprit, & qui endurciſſent le cœur. Dans cet aveuglement, dans cet endurciſſement, dès qu'on n'en vient pas aux dernieres injures, & à des vexations atroces, on ne fait nul ſcrupule de tout le reſte, quelque grief qu'il ſoit. C'eſt adreſſe, c'eſt courage, dans l'opinion des hommes, quoique devant Dieu ce ſoit de vrais crimes. On s'entretient dans ces erreurs volontaires; on agit avec cette conſcience trompée : & lors même qu'on penſe ſe ſauver, parce qu'on eſt chaſte, qu'on eſt aſſidu à la priere, qu'on obſerve le jeûne, qu'on fait l'aumône, on ſe damne preſque ſans réflexion, parce qu'on manque en mille rencontres de cha-

rité. Ecoutez encore ſaint Jean : Celui qui hait ſon frere, eſt dans les ténébres ; il y marche, & il ne ſçait pas où il va, parce que les ténébres l'ont aveuglé : *Qui odit fratrem ſuum in tenebris eſt, & in tenebris ambulat, & neſcit quò eat, quia tenebræ obcæcaverunt oculos ejus.* Dis-je les choſes autrement qu'elles ne ſont ? Et de tout ceci ne devons-nous pas toujours conclure, que rien n'étoit plus important & plus néceſſaire pour nous, que le précepte de la charité, *cujus imperium beneficium eſt* ? Joan. c. 2.

Mais comment Dieu enfin nous ordonne-t-il d'aimer le prochain ? Il veut que nous l'aimions comme nous-mêmes : *Sicut te ipſum.* JESUS-CHRIST a-t-il prétendu par-là nous marquer une égalité parfaite d'affection & de conduite ? Non. Car je me dois plus aimer qu'un autre. Mais cela ſignifie ſeulement une imitation & une reſſemblance ; en ſorte que notre amour pour nous-mêmes, ſoit la régle à laquelle nous conformions notre amour envers le prochain.

Comme si l'on nous disoit : Voiez de quelle maniere vous vous traitez vous-mêmes. Pensez quels biens vous vous désirez, & vous vous procurez, avec raison néanmoins & avec justice. Examinez quels services vous attendez des autres ; considérez les sujets, les occasions où vous croiez avoir droit de vous plaindre, & de ce qu'on fait, & de ce qu'on dit contre vous, ou de ce qu'on ne dit pas, de ce qu'on ne fait pas pour vous. Car voilà le plan sur lequel vous devez régler votre conduite à l'égard du prochain. Portez-lui un amour à peu près semblable ; rendez-lui à peu près les mêmes bons offices ; ne lui faites jamais ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites-lui, quand vous le pourrez, tout ce que vous voulez qui vous soit fait en de pareilles conjonctures : *Sicut te ipsum.* C'est-là non-seulement l'Evangile, mais le premier sentiment de l'équité naturelle. C'est-là non-seulement une loi juste, mais la source & le principe de tou-

te la justice. Car si vous refusez d'aimer & d'assister charitablement les autres, avec quelle apparence pouvez-vous exiger d'eux qu'ils vous aiment & qu'ils vous assistent ? Et si vous vous donnez la liberté de les offenser, comment osez-vous demander qu'ils ne vous offensent jamais ? Telle est donc la loi établie de Dieu, & dictée par la nature : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Mais est-ce-là ce que nous pratiquons ? & ne puis-je pas dire de la plûpart des Chrétiens, ou que par un excès illicite ils vont bien au delà de ces bornes, comme vous-même ; ou que par une froideur criminelle ils demeurent bien en arriére ? Développons ces deux points de morale.

Il y en a dans le monde qui aiment trop. Ce Magistrat engage sa conscience pour servir un parent, un ami, aux dépens de la justice : il aime trop. Ce pere vit d'une maniere sordide, s'épargne tout, se refuse tout, pour enrichir des enfans, & pour les placer dans des postes

honorables : il aime trop. Ce Bénéficier veut faire tomber son Bénéfice sur la tête d'un jeune homme, qui emploiera les revenus Ecclésiastiques & le patrimoine des pauvres à entretenir ses désordres scandaleux : il aime trop. Ce mari voluptueux & débauché, cette femme mondaine forment des habitudes criminelles ; & sans égard à la fidélité qu'ils ont voüée, ils se livrent aveuglément à leurs passions : ils aiment trop. Et pourquoi aiment-ils trop ? parce que ne se tenant pas dans les bornes que JESUS-CHRIST nous a prescrites, Vous aimerez votre prochain comme vous-même, ils l'aiment plus que leur conscience, plus que leur ame, plus que leur salut, plus qu'eux mêmes, & plus que Dieu. Parlons mieux avec l'Evangile : ils se haïssent mortellement eux-mêmes, pour aimer follement les autres.

Ceux-là aiment plus qu'ils ne doivent : mais en voici qui n'aiment pas autant qu'ils le doivent ; & sera-ce une exagération, si je dis que le

nombre de ceux-ci est presque infini parmi nous ? Combien voit-on de ces orgueilleux, qui d'un air fier & hautain mépriſent leurs freres, & ne les reçoivent, ne leur répondent qu'avec des dédains amers, tandis qu'eux-mêmes ils ſont ſi ſenſibles au moindre mépris ? Eſt-ce-là aimer le prochain comme ſoi-même ? Combien voit-on de ces médiſans, qui dans leurs diſcours ſatyriques n'épargnent, ni le ſacré, ni le profane, tandis qu'eux-mêmes ils ne peuvent ſupporter une parole qui les bleſſe ? Eſt-ce-là aimer le prochain comme ſoi-même ? Nous voulons qu'on prenne part à nos intérêts, & nous ne prenons nulle part aux intérêts d'autrui. Nous voulons qu'on s'incommode pour nous, & nous ne voulons nous incommoder pour qui que ce ſoit. Nous voulons qu'on ſouffre tout de nous, & nous ne voulons rien ſouffrir de perſonne. Eſt-ce là aimer le prochain comme ſoi-même ? *Sicut te ipſum.* Et ne me dites pas que vous ne pouvez vous changer, que vous êtes natu-

rellement ſenſible ſur ce qui vous touche : car je vous répondrai, qu'il faut donc que la corruption de votre cœur ſoit bien grande, pour être d'un naturel ſi tendre pour vous, & d'une conduite ſi dure pour le prochain. Vous êtes, ou naturellement bon, ou naturellement ſévére. Si vous êtes bon naturellement, que ne l'êtes-vous donc pour le prochain, auſſi-bien que pour vous, puiſque Dieu vous commande de l'aimer comme vous-même ? Si vous êtes naturellement ſévére, que ne l'êtes-vous donc pour vous, avant que de l'être pour le prochain ? Alors on pourra peut-être vous paſſer quelquefois des manieres un peu fortes : on jugera qu'elles viennent plutôt de l'humeur & du tempérament, que d'une malice préméditée. Mais que vous vous épargniez en tout, & que vous n'épargniez en rien les autres, c'eſt ce qui ne paroît pas tolérable.

Nous faiſons ce que le ſaint Eſprit défend en des termes ſi formels. Nous avons un poids & un poids,

une mesure & une mesure : *Pondus & pondus, mensura & mensura; utrumque abominabile est apud Deum.* Qu'est-ce, demande saint Gregoire Pape, que d'avoir un poids & un poids ? c'est péser différemment ce qui regarde le prochain, & ce qui nous regarde nous-mêmes : *Qui aliter pensat ea quæ sunt proximi, & aliter ea quæ sua sunt, pondus & pondus habet.* Prov. c. 20. Greg. Hom. 4. in Ezech.

Nous avons un poids pour le prochain, qui diminuë tout ce qu'il y a de bien en lui, & qui augmente tout ce qu'il y a de mal. A ce poids, ses bonnes qualités, son esprit, sa réputation, les services qu'il nous a rendus, ne pésent presque rien ; au lieu que les plus légers défauts, ou du corps, ou de l'esprit, une parole un peu moins honnête, quelque devoir de civilité ou de bienséance à quoi il a manqué, quelques fautes d'inadvertance qui lui sont échapées, & dont il a témoigné de la douleur dès qu'il les a connuës, paroissent d'une pésanteur insupportable. Mais à notre égard

les choſes vont tout autrement ; nous avons un poids & une meſure pour nous, qui par deux effets oppoſés augmentent tout ce qui ſe trouve de bon en nous, & diminuënt tout ce qu'il y a de mal. Rien de tout ce qui regarde nos avantages, n'eſt petit ; & nos fautes au contraire les plus griéves deviennent légeres : *Pondus & pondus, menſura & menſura ; utrumque abominabile eſt apud Deum.* Je vous ai expliqué la loi de la charité ; il faut vous en faire voir le modéle : c'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Quand le Fils de Dieu dit à ſes Apôtres, & que dans la perſonne des Apôtres il nous le dit à tous : Je veux que vous vous aimiez les uns les autres ; comme je vous ai aimés ; il nous propoſe ſa charité pour modéle de la nôtre à l'égard du prochain ; & il nous oblige à nous y conformer : *Diligatis invicem, ſicut dilexi vos.* Or quelle a été la charité de JESUS-CHRIST ? Premierement, une charité hum-

Joan. c. 15.

ble. Secondement, une charité douce. Troisiémement, une charité efficace. Sur cela, mes Freres, on ne demande pas que vous imitiez tellement ce divin exemplaire, qu'il y ait entre lui & vous une pleine égalité; on n'attend pas que vous en ayez toute la perfection, ni que vous en approchiez même; on se contente que vous en preniez en quelque sorte l'esprit, & que vous en ébauchiez grossiérement les traits.

En premier lieu, charité de JESUS-CHRIST, charité humble. Apprenez de moi, disoit il à ses Disciples: *Discite à me*; & quoi? Est-ce à prédire les choses futures par une connoissance anticipée? Est-ce à guérir les malades, à ressusciter les morts par une vertu toute divine? Est-ce à remplir le monde du bruit de vos miracles? Non; mais à être humbles de cœur: *Quia sum humilis corde.* Tout Dieu qu'il étoit, il n'a pas crû qu'il fût indigne de lui de venir à nous, & de descendre pour cela même du trône de sa majesté. Mépriſé des hommes, mille fois re- *Matth. c. 11.*

buté, on ne l'a point entendu ſe plaindre des outrages qu'il a reçûs ; on ne l'a point vû repouſſer l'injure par l'injure ; & je ne voudrois, mes Freres, que cet exemple, pour couper cours à tant de diviſions qui détruiſent dans le monde toute la charité. Car il eſt vrai que la ruine de cette vertu ſi recommandée dans la loi Chrétienne, & néanmoins ſi peu pratiquée dans le Chriſtianiſme, c'eſt notre orgueil. On ne veut céder ſur rien ; on prétend toujours être fondé en raiſon, & que les autres ont tort ; on eſt jaloux de ſes droits, de ſon rang : & ce ſeroit, à ce qu'il nous ſemble, ſe dégrader ; ce ſeroit une foibleſſe, une honte, de faire quelques avances. De-là l'on prend feu à la plus légere occaſion : on s'entête de ſes idées ; & pour les défendre, on en vient ſouvent aux paroles mépriſantes & aux reproches. On excuſe tout dans ſa propre conduite ; & pour la juſtifier, on cenſure celle d'autrui. De-là rempli de ſon prétendu mérite, on a des manieres, des airs de hauteur ; on

parle d'un ton de maître ; on regarde d'un œil indifférent & dédaigneux ; on exige des reſpects, des déférences, qu'on ſe croit dûs, tandis qu'on penſe ne devoir rien à perſonne. Au lieu de ſe ſouvenir de cette belle parole de l'Apôtre, qu'il n'en eſt pas de la charité comme des autres dettes ; qu'une ſomme d'argent une fois payée, nous en ſommes quittes ; mais que pour les devoirs de la charité, ils ſubſiſtent toujours : *Nemini quidquam debeatis, niſi ut invicem diligatis.* Rom. c. 13. De-là ces réſerves, ces chicanes, ces conteſtations, à qui reviendra le premier lorſqu'il y a eu quelque réfroidiſſement, à qui en fera parler le premier, à qui rendra la premiere viſite.

Sur quoi je dois, en paſſant, vous faire obſerver une choſe bien remarquable, que la charité ne demande pas ſeulement que vous n'ayez rien dans le cœur contre le prochain ; mais que c'eſt aſſez pour vous engager à le prévenir, de ſçavoir qu'il ait quelque choſe contre vous, ſuivant l'expreſſion de l'Evangile :

Matth. c. 5. *Si frater tuus habet aliquid adversùm te.* Cassien en donne deux raisons. Premierement, celui, dit ce Pere, qui vous a commandé d'aimer votre prochain comme vous-même, ne vous ordonne-t-il pas encore de lui épargner par charité, sur tout s'il vous est aisé de le faire, le chagrin & la peine que lui cause le ressentiment qu'il a contre vous ? Secondement, il y a lieu de craindre que cet homme n'ait perdu la charité qu'il vous doit, & par conséquent qu'il ne soit dans un état criminel devant Dieu, où peut-être il demeurera, si vous ne prenez soin de le rechercher. Or ne comptez-vous pour rien de voir tranquillement périr votre frere, lorsque vous pouvez le sauver ? & n'êtes-vous pas toujours coupable aux yeux de Dieu, soit que vous vous damniez, soit que vous en damniez un autre ? *Non interest apud Deum, utrùm te an alium perdas.* Le principe du mal, c'est un faux honneur dont on se pique : on s'opiniâtre là-dessus ; & contre l'avis de saint Paul, non-seulement on

Cassian. coll. 6. c. 6.

laisse le soleil se coucher sur notre colere, mais on laisse passer les semaines, les mois, les années : on va plus loin, & souvent même une offense qu'on a injustement commencée, on la fourient encore plus injustement, parce qu'on ne veut pas qu'il paroisse qu'on a manqué ; ensorte que par la fierté la plus bizarre, si je puis ainsi le dire, on prend pour sujet d'une haine & d'une guerre éternelle, l'injure même que l'on a faite mal-à-propos & sans sujet.

En second lieu, charité de JESUS-CHRIST, charité douce. Enviſageons ce divin modéle, & voions jusqu'où il a porté la douceur & la patience. Ce n'est pas que sa patience, que sa douceur n'ait été mise à bien des épreuves. Que n'a-t'il point eû à supporter de ses disciples, hommes grossiers & ramassés de la plus vile populace ? Mais où lisons-nous qu'il leur ait reproché leurs manieres incultes & rustiques ? Les instruisoit-ils ? ils ne l'entendoient pas ; & sans se lasser, il re-

prenoit les mêmes points, & leur répétoit les mêmes enſeignemens juſqu'à ce qu'ils les eûſſent enfin compris. Comment reçût-il le perfide qui l'avoit vendu, & qui le trahiſſoit par un baiſer? Mon ami, lui dit-il : *Amice*. Comment répondit-il aux calomnies des Juifs, & aux mauvais traitemens des ſoldats? ou par un ſilence dont ſes ennemis étoient étonnés, ou par quelques paroles courtes & modeſtes. Comment ſur la croix parla-t-il de ſes bourreaux? Bien loin de les accuſer, il prit leur défenſe; & s'il pria, ce fut pour intercéder en leur faveur. Or voilà ce que nous devons tous imiter, mes Freres; mais ce que je propoſe ſur tout aux perſonnes qui font une profeſſion particuliere de pieté, & qui vivent en effet avec plus d'ordre & plus de régle, non-ſeulement dans le monde, mais dans l'état Eccléſiaſtique, auſſi-bien que dans l'état religieux. Car je ne craindrai point de confeſſer ici la vérité, & de dire ce que j'ai remarqué plus d'une fois, que ces ames

toutes céleſtes, à ce qu'il paroît, ont leurs aigreurs, dont elles font ſentir bien vivement la pointe en quelques rencontres, & ſur quoi elles n'entrent guéres en ſcrupule, quoique de tous les péchés il n'y en ait aucun qui expoſe leur ſalut à un danger plus certain.

Comme ce ſont des gens retirés du grand monde, il arrive naturellement deux choſes; l'une, que leur eſprit qui n'eſt plus diſtrait par la diverſité des objets extérieurs, s'occupe beaucoup plus de lui-même & de ce qui le touche; l'autre, que leur cœur qui n'eſt plus diverti par les jeux, les parties, les aſſemblées de plaiſir, devient beaucoup plus ſenſible à la moindre atteinte, plus ſuſceptible de chagrin, & par conſéquent plus délicat à recevoir & plus opiniâtre à retenir les mauvaiſes impreſſions. Ainſi l'on voit des perſonnes dévotes par état, diſons mieux, des perſonnes dévotes de nom, ſans l'être en pratique, qui nourriſſent des animoſités & des averſions, que d'autres moins régu-

liers en apparence ne se permettroient pas. Les médisances ne leur coûtent rien, & les plus malignes médisances. Au sortir de l'autel, où ils ont fait avec tant d'édification leur priere, mettez-les sur certains articles, vous verrez bien-tôt de quel fiel ils sont remplis : ils n'épargnent ni les grands, ni les petits ; & d'une conversation où leur langue envenimée aura lancé les traits les plus piquans, ils entreront paisiblement dans un Oratoire pour y réciter de la même bouche les louanges de Dieu. Ce qui rend le mal plus incurable, c'est que par la plus dangereuse illusion, ils se persuadent souvent que c'est le pur zéle de la gloire divine qui les fait parler & agir. On diroit, à les en croire, qu'ils sont inspirés d'enhaut pour réformer tout ce qui leur blesse la vûë ; c'est un crime que de ne pas donner dans leurs sens ; c'est être déclaré contre le ciel, & digne de tous ses anathêmes.

Ils font plus : ils se servent de la charité même pour la détruire. Il

eſt bon, diſent-ils, de faire connoître à cet homme la faute qu'il a faite : il n'y a point d'autre moien de le corriger ; & vouloir le traiter avec douceur, ce ſeroit le perdre. Sous ce prétexte ſpécieux, on ne garde avec lui nulles meſures, on ne ſe montre jamais à lui qu'avec un viſage ſévére, on ſe décharge ſur lui de toutes les fâcheuſes humeurs que fait naître le caprice & la bizarrerie. Plus tant de zéle, Chrétiens, ſi le zéle eſt ſi amer ; plus tant de charité, ſi la charité eſt ſi rigoureuſe. Que dis-je ? ayez la charité de JESUS-CHRIST, & elle ſera humble, elle ſera douce, enfin elle ſera efficace & bienfaiſante : c'en eſt le troiſiéme caractere.

Saint Pierre Chryſologue a dit un beau mot touchant JESUS-CHRIST, qu'il fût homme pour lui, & Dieu pour nous : *Chriſtus ſibi homo, mihi Deus.* Il a pris pour lui la pauvreté, l'humiliation, les ſouffrances ; & c'eſt en ce ſens qu'il fût homme pour lui même. Mais d'autre part, il a fait des miracles pour délivrer les *Chryſol.*

poſſedés, pour rendre la vûë aux aveugles, la ſanté aux malades, la vie aux morts; il nous communique avec abondance les tréſors de ſa grace, de ſes mérites, de ſes ſatisfactions infinies, de ſa gloire; & c'eſt en ce ſens qu'il fût Dieu pour nous, & qu'il l'eſt encore : *Chriſtus ſibi homo, mihi Deus.* Mais pour renverſer la propoſition, nous ſommes au contraire des dieux pour nous mêmes, & des hommes pour le prochain; je veux dire, que ſur tout ce qui nous touche, nous ſommes actifs, vigilans, laborieux, patiens, infatigables; que nous n'épargnons, nous ne ménageons rien : au lieu que ſur les intérêts des autres, nous ſommes ſans ardeur, ſans action, ſans application, ſans forces, ſans autorité, ſans pouvoir; nous épargnons, nous ménageons tout.

Cependant on ſe flatte de ne pas manquer de charité, parce qu'on ſent quelquefois certains mouvemens d'une tendreſſe & d'une compaſſion ſtérile & inutile. Hé quoi! mon cher Auditeur, votre frere eſt

dans le besoin, vous ne le soulagez pas; & vous l'aimez ? Il est dans la peine, vous ne le consolez pas; & vous l'aimez ? Il est opprimé par la violence, vous le laissez périr sans secours; & vous l'aimez ? Il s'égare faute de lumiere, vous ne l'aidez pas de votre conseil; & vous l'aimez ? Il est hors d'état de vous satisfaire; au lieu de lui prolonger le terme d'un paiement, comme la nécessité de ses affaires le demande, vous le poursuivez sans miséricorde, vous l'accablez, vous le ruinez; & vous l'aimez ? Qu'est-ce qu'aimer ? c'est vouloir du bien. Or est-ce vouloir du bien, que de n'en faire jamais, lorsqu'il ne tient toutefois qu'à vous d'en faire, & que vous le pouvez ? Dieu nous a aimés, & son amour l'a porté à nous donner son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* Joan. c. 3. Ce Fils unique de Dieu nous a aimés, & son amour l'a porté à se livrer pour nous : *Dilexit me, & tradidit semetipsum pro me.* Galat. c. 2. Si donc nous aimons nos freres, conclut saint

Jean, ne les aimons pas seulement en paroles, mais en œuvres & en vérité : *Non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere & veritate.* S'ils ne sont pas en pouvoir de nous rendre bien pour bien, & de nous tenir compte de notre charité sur la terre, Dieu la récompensera éternellement dans la gloire, où nous conduise, &c.

1. Jean. c. 3.

SERMON

SERMON

POUR

LE JEUDY

DE LA TROISIE'ME SEMAINE.

SUR LE PECHE' d'habitude.

Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus, & rogaverunt illum pro ea.

La belle-mere de Simon avoit une fiévre violente, & l'on pria JESUS-CHRIST *de la secourir.* En saint Luc, chap. 4.

C'ETOIT une fiévre ardente qui la brûloit, qui la consumoit: *Magnis febribus.* Le accès en étoient fréquens & longs: *Tenebatur.* Et le

mal enfin parut si difficile à guérir, qu'on eût recours au Fils de Dieu pour le prier de faire un miracle en sa faveur : *Et rogaverunt illum pro ea.* Image bien naturelle de nos passions, dit saint Ambroise, sur tout de nos mauvaises habitudes : *Febris nostra libido est.* Quand un homme a vieilli dans ses désordres, c'est un malade presque désespéré, & tout est à craindre pour son salut. Si donc, mes Freres, par la fragilité qui nous est si ordinaire, le peché trouve quelquefois entrée dans nos cœurs, du moins ne lui permettons pas de s'y établir. Prenons au plutôt les armes pour nous opposer à une si tyrannique domination : courons promptement aux remédes pour arrêter les progrès d'un poison si contagieux. Autrement il aura bien-tôt tout corrompu, & vous tomberez dans un état d'où vous ne sortirez peut-être jamais. Car deux choses sont néceſſaires pour ramener un pécheur à Dieu. Premierement, il faut que Dieu l'aide. Secondement, il faut qu'il s'aide

Ambroſ. l. 4. in Luc. c. 4.

lui-même avec Dieu. Sans le secours de Dieu, tous les éforts de l'homme sont inutiles; & si l'homme aussi de sa part n'agit pas, tous les secours de la grace demeurent alors sans effet. Or je vous montrerai dans la premiere Partie, que rien ne nous expose plus à l'abandon de Dieu que le peché d'habitude : je vous ferai voir dans la seconde Partie, que rien en se fortifiant ne nous affoiblit par lui-même davantage que le peché d'habitude. C'est tout le sujet de ce discours. Demandons, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Il y a, dit saint Augustin, des pécheurs qui quittent Dieu, mais que Dieu ne quitte jamais, c'est-à-dire qu'il ne cesse jamais de protéger d'une maniere toute spéciale. Il y a des pécheurs qui quittent Dieu, & que Dieu quitte pour un tems; mais pour les reprendre bientôt après, & pour les faire rentrer dans ses voies. Enfin il y a des pécheurs qui quittent Dieu, & que Dieu quitte absolument, qu'il aban-

donne éternellement. Ceci a besoin d'explication pour ne donner dans aucune erreur ; & c'est par-là que j'entre dans mon sujet.

Je dis qu'il y a des pécheurs qui quittent Dieu, & que Dieu ne quitte jamais. David nous le fait bien connoître par ces paroles : Le Seigneur est toujours autour de son peuple. Il y est aujourd'hui, il y sera demain, & dans tous les siécles des siécles :
Psal. 124. *Dominus in circuitu populi sui ex hoc nunc & usque in sæculum.* Dieu, malgré la malice d'un pécheur, le suit dans ses égaremens, a toujours les yeux ouverts sur lui, le tient sous sa sauve-garde ; & qu'une maison
Psal. 90. ainsi gardée est en assurance ! *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.* Tout criminel, tout indigne qu'il est de l'assistance divine, le Pere des miséricordes, semblable au bon Pasteur, le porte sur ses épaules, le couvre
Ibid. de ses aîles : *Scapulis suis obumbrabit tibi, & sub pennis ejus sperabis.* Tout résolu, tout déterminé qu'il est à sa perte, le maître qu'il offense le veut

sauver, l'arrête sur le bord du précipice, ou du moins étend son bras tout-puissant pour le soutenir dans sa chute même, & pour le relever, lorsqu'il est assez malheureux pour perdre la grace par le peché : *Dominus supponit manum suam.* La grace l'éclaire aussi-tôt & si vivement, elle l'attire si fortement, qu'il est comme obligé de revenir dès qu'il s'est échappé ; enforte qu'on peut dire, qu'il cesse d'être pécheur presqu'au même instant qu'il commence à l'être. C'est ce qui arriva à S. Pierre. Ce Prince des Apôtres renonça JESUS-CHRIST, il se chargea d'anathêmes ; mais à peine les eut-il prononcés, à peine eut-il fermé la bouche, que JESUS-CHRIST jetta sur lui un regard victorieux, un regard si insinuant, si engageant, que ce Disciple touché jusqu'au fond de l'ame, se retira à l'écart, & pleura amérement son crime : *Egressus foras flevit amarè.* *Psal.* 36. *Matth.* c. 26.

J'ajoute qu'il y a des pécheurs qui quittent Dieu, & que Dieu quitte pour un tems ; mais pour les repren-

dre ensuite, & pour les faire rentrer dans ses voies. Il s'éloigne d'eux ; mais il ne s'en éloigne qu'à une juste distance. Il se rapproche peu à peu, il leur communique tout de nouveau ses lumiéres, il frappe tout de nouveau à la porte de leur cœur : ce sont des places qu'il n'insulte pas, qu'il n'emporte pas par la violence ; mais qu'il attaque dans les régles & à loisir, jusqu'à ce qu'il s'en rende tout-à-fait le maître. David, dans un moment fatal à son innocence, devint ennemi de Dieu ; il se rendit coupable tout à la fois, & d'un meurtre, & d'un adultére ; il demeura quelques mois dans son désordre : mais Dieu ménagea si bien l'heure, l'occasion, que ce Prince contrit, pénitent, se reconnut & renonça à son peché. Ah ! s'écria-t-il dans le sentiment de sa douleur, j'ai
1. Reg. c. 12. peché : *Peccavi* ; j'ai peché contre le Seigneur : *Peccavi Domino* !

Mais, mes Freres, il y a des pécheurs qui quittent Dieu, & que Dieu quitte pour les abandonner éternellement. Je ne veux pas dire

que Dieu leur refuse toutes ses graces : si cela étoit, ils ne pourroient plus, ni surmonter les tentations, ni observer les commandemens ; & je ne crois pas qu'il y ait un seul homme sur la terre que Dieu laisse dans cette impossibilité absoluë de résister au mal, & de pratiquer la loi. Mais Dieu les prive des graces puissantes, & sans ces graces puissantes leur salut est désespéré ; parce qu'il leur faut pour rompre leurs liens, pour vaincre leurs passions, pour sortir de leurs déréglemens, des secours particuliers & extraordinaires.

Qu'il y ait des pécheurs ainsi abandonnés de Dieu, c'est ce que nous enseigne toute la Théologie ; disons mieux, c'est ce que toute l'Ecriture nous apprend. Nous avons pris soin de Babylone ; elle n'a pas profité de nos soins ; retirons-nous, & laissons-la malheureusement périr : *Curavimus Babylonem, & non est sanata ; derelinquamus eam.* Cherchez le Seigneur, tandis qu'on le peut trouver. Priez-le, tandis qu'il est auprès de vous : car il y a un *Jerem. c. 51.*

tems où l'on ne le trouve plus ; au tems où il disparoît, & où l'on
Isa. c. 55. ne le prie plus : *Quærite Dominum dum inveniri potest, invocate eum dum propè est.* Vous avez rejetté le Seigneur, & il vous a rejetté ; vous vous êtes séparé de lui, & il s'est
1. Reg. c. 15. séparé de vous : *Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus.* Or pour en revenir à mon sujet, ces pécheurs que Dieu quitte de la sorte, ce sont communément les pécheurs d'habitude. Pourquoi cela ? j'en juge d'abord par le déplorable état, où les réduit devant Dieu l'innombrable multitude de leurs péchés. Car pour raisonner suivant les principes de l'Ecole, un seul peché, un peché même veniel, diminuë la grace de Dieu : donc des millions de pechés, de pechés mortels, de pechés multipliés, accumulés les uns sur les autres, en doivent presque tarir toutes les sources. Juda s'est tourné contre moi jusqu'à trois fois, dit le Seigneur, & je l'ai toujours supporté : mais à la quatriéme, ma colere éclatera

contre lui ; je ne le convertirai point : *Super tribus sceleribus Judæ, & super quatuor, non convertam eum.* Amos c. 2. Qu'eſt-ce donc d'un homme, d'une femme, qui depuis une jeuneſſe libertine, juſqu'à un âge avancé & encore plus corrompu, toujours poſſedés de leur paſſion, n'ont preſque pas formé une penſée dans leur eſprit, n'ont preſque pas conçû un déſir dans leur cœur, n'ont preſque pas eu une parole dans la bouche, n'ont preſque pas jetté un regard de leurs yeux, qui ne fût criminel ? A quels débordemens ſe ſont-ils portés ? quels lieux ſi ſaints n'ont-ils pas violés ? quels jours ſi ſolemnels ont-ils reſpectés ? Qu'eſt-ce d'une vie qui n'eſt qu'un tiſſu de telles idées, de tels ſentimens, de tels entretiens, de telles intrigues, de tels rendez-vous, de telles voluptés ? Comment paroît devant vous, Seigneur, cet aſſemblage d'iniquité ; & pour m'exprimer avec l'Apôtre, quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière & les ténébres, entre la juſti-

ce & le peché, entre Dieu & Bélial ?

Et ne dites point que ce pécheur s'eſt confeſſé de tems en tems ; qu'à certaines Fêtes on l'a vû approcher des Sacremens. Car à cela je réponds deux choſes. La premiere, qu'il y a tout lieu de penſer que ç'ont été des confeſſions nulles, de fauſſes pénitences, des ſacriléges qui n'ont dû ſervir qu'à éloigner Dieu de lui davantage. La ſeconde, que ces pénitences, que ces confeſſions, eûſſent-elles été valides & ſincéres, bien loin de le rendre moins criminel, donnent à ſes fréquentes rechutes une griéveté toute nouvelle. Ceci eſt important.

Confeſſions nulles, fauſſes pénitences. Car où a été la réſolution de cet homme ? & lorſqu'il retourne ſans ceſſe à ſes mêmes engagemens, comment puis-je croire qu'il a eû une volonté ferme de s'en détacher ? Comment me perſuaderai-je qu'il y a eû en effet des momens où ſon cœur y a renoncé ? Or ſans

cela néanmoins, ſans ce propos, ſans ce renoncement de cœur, point de retour à Dieu, point de converſion. Y a-t-il donc deux hommes dans un même homme? un homme pécheur, & un homme pénitent; un homme qui promet de bonne foi, & un homme qui dément ſes promeſſes? Non: mais dans ce même homme il y a deux volontés; une volonté foible & inefficace, & une volonté efficace & forte; une volonté foible & inefficace pour Dieu, & une volonté forte, efficace pour le monde & pour le peché. L'une qui s'en tient à de vains déſirs & à de ſtériles complaiſances; l'autre qui les détruit par une détermination contraire & abſoluë.

Mais j'ai reçû l'abſolution: que vous l'ayiez reçûë du Prêtre, vous ne l'avez pas pour cela reçûë de Dieu; & ſouvent le Miniſtre qui vous abſout, au lieu de vous remettre vos dettes, ſe charge lui-même d'une dette propre, & dont il aura à rendre compte. Mais je me ſuis adreſſé à un homme habile & ſage:

c'eſt beaucoup ; car il n'y en a que trop, qui cherchent de ces Confeſſeurs timides & peu éclairés, auſquels ils impoſent aiſément, & à qui ils font plutôt la loi qu'ils ne la reçoivent. Cependant tout ſage, tout habile qu'étoit le Miniſtre à qui vous avez eû recours, il n'a pû lire dans votre cœur ce qui s'y paſſoit, & il n'a pû juger de vous que par certains ſignes extérieurs. Or ne ſçait-on pas combien les apparences ſont trompeuſes ? Que le Confeſſeur ait donc fait ſon devoir, ce n'eſt pas une conſéquence que vous ayez fait le vôtre. Mais j'ai ſenti du regret de mon peché, j'en ai eû de la douleur ; & une véritable douleur ne ſuffit-elle pas ? Je dis qu'elle ne ſuffit pas toujours ; & voici ma penſée. Nous voions tous les jours des gens qui nés avec des principes d'honneur & de probité, preſſés par les remords de leur conſcience, ont honte d'eux-mêmes & de leurs déſordres, en conçoivent une vraie horreur, ſe les reprochent intérieurement, & déteſtent de bonne foi

l'heure, le jour, où ils ont commencé à s'y engager. Sont-ils néanmoins convertis? Ah! l'illusion se découvre bien-tôt: ils aiment leur état au même tems qu'ils en rougissent, qu'ils en gémissent; & une preuve convaincante qu'ils l'aiment, c'est qu'ils y demeurent, & qu'ils ne font pas le moindre effort pour s'en retirer. Saint Paul sentoit en lui-même l'aiguillon de la chair & les révoltes de la passion; mais il n'étoit pas toutefois criminel, parce que ce n'étoit là qu'un sentiment, & non pas un consentement. Ainsi par une régle toute semblable, ce pécheur sent un certain éloignement du vice, une certaine inclination vers le bien; mais il n'en est pas pour cela meilleur, il n'en est que plus coupable: pourquoi? parce qu'il voit ce qu'il faudroit éviter, & qu'il ne l'évite pas; parce qu'il voit ce qu'il faudroit faire, & qu'il ne le fait pas. Concluons. Quel état donc devant Dieu, mes Freres, que celui où le reméde même se change en poison; où l'usage

des Sacremens institué pour donner la grace & pour effacer les pechés, devient une source de pechés lui-même, & le sujet de mille profanations ? N'en demeurons pas-là néanmoins ; convenons que ces pénitences passées ont eû leur mérite, & qu'il y a eû des tems où le pécheur s'est réconcilié avec Dieu : mais sur cela même raisonnons, & disons qu'étant toujours, après tant de pénitences, un pécheur d'habitude, c'est donc un perfide, c'est donc un ingrat ; & que rien ne le rend plus indigne des dons de Dieu que tant & de si noires perfidies, que tant & de si lâches ingratitudes, que tant & de si sensibles mépris qu'il a faits de Dieu & de son service.

Premierement, perfidie : on est convenu avec Dieu, on lui a promis trente, quarante, cinquante fois, qu'on ne verroit plus cette personne, qu'on restituëroit ce bien ; & malgré tant de paroles données au saint tribunal, à la sainte table, en la présence de JESUS-CHRIST

& de ſes Miniſtres, à la face de tout le ciel, on entretient toujours le même commerce. Bien loin de réparer les premieres injuſtices, on en commet tous les jours de nouvelles. Qu'un impoſteur nous ait une fois trompés, c'eſt aſſez pour rompre avec lui, & pour ne vouloir jamais renouer. Ne nous étonnons donc pas que Dieu ne ſe communique plus au pécheur d'habitude, & qu'il le frappe de ſa malédiction : *Inimici Domini mentiti ſunt ei.* Les ennemis du Seigneur ne lui ont pas été fidéles : mais leur tems viendra ; & ce tems fatal, ce tems du plus funeſte abandon, durera pendant toute l'éternité : *Et erit tempus eorum in facula.* Ô mon Dieu, s'écrie ſaint Auguſtin, qu'il y a peu de fonds à faire ſur eux ; & quelle abomination devant vous, que tant de rechutes après tant de converſions ! *Pſal. 80.* *Ibid.*

On vient chercher un Prêtre ; on ſe jette entre ſes bras, on ſe proſterne à ſes pieds, on lui ouvre ſon cœur, on lui fait le long & le

triſte récit d'une vie toute corrompuë. Que de loix violées ! que d'intrigues criminelles ! que d'excès honteux ! Il n'importe : vous pouvez encore être à Dieu, reprend le Confeſſeur, vous le pouvez, mon cher Frere ; le voulez-vous ? je le veux. Le voulez-vous bien ? je le veux, quoi qu'il m'en coûte. Le promettez-vous à Dieu ? je le jure devant ſes autels, & comme ſon Prophéte : *Juravi & ſtatui.* Oüi, je le jure, que je n'entrerai plus dans cette maiſon, que je ne fréquenterai plus ces compagnies ſi fatales à mon innocence, que je couperai cours à cette paſſion qui m'a conduit à de ſi fâcheuſes extrémités. Juſques-là, tout va bien, & les eſpérances ſont belles. Le Miniſtre conſolé ſe flatte d'avoir ramené une ame à Dieu. Mais hélas ! à peine l'a-t-on perdu de vûë, que l'occaſion ſe préſente, & que l'on retombe. Il ſemble que cette courte interruption n'ait ſervi qu'à redoubler l'ardeur de la flamme ; on ne fait rien tant que ce qu'on a promis

Pſal. 118.

dans le Tribunal de ne plus faire jamais ; on ne fait rien moins que ce qu'on a promis de faire toujours ; voilà la vie qu'on mene depuis dix ans, depuis quinze ans, depuis vingt ans : *Inimici Domini mentiti sunt ei.* Après cela, peut-on attendre que Dieu recherche encore cet infidéle ? Et n'y a-t-il pas bien plus sujet de craindre, que sa justice ne prenne la place de sa bonté ; non pas toujours en ce monde par des vengeances sensibles, puisque le plus terrible châtiment de Dieu sur la terre est de ne nous point châtier ; mais dans l'autre, par des feux éternels où nous courons en aveugles nous précipiter, sans qu'il nous arrête, & où il se dédommagera bien de sa patience : *Et erit tempus eorum in sæcula.*

Secondement, ingratitude. Tout pécheur est un ingrat, & d'autant plus ingrat, que Dieu lui a plus souvent pardonné. Or dans le cours d'une habitude vicieuse, combien Dieu, mon cher Auditeur, vous a-t-il pardonné de fois ? & combien

de fois avez-vous oublié le pardon qu'il vous avoit si libéralement accordé ? Cent fois il a pris soin de fermer vos plaies, & cent fois vous avez déchiré l'appareil que sa main bienfaisante y avoit appliqué. Cent fois il vous a retiré de l'enfer, & cent fois vous vous y êtes plongé de vous-même. Il vouloit en quelque sorte vous sauver malgré vous, & vous voulez vous perdre malgré lui. Une pareille obstination a tant fait d'horreur à quelques Théologiens, sur tout à Pierre Damien, qu'ils ont osé dire, qu'elle faisoit revivre tous les pechés déja remis. C'est porter la chose trop loin ; c'est même parler contre le sentiment de saint Paul, qui nous assure que les dons de Dieu sont sans retour : *Sine pœnitentia enim sunt dona Dei.* Mais sans aller jusqu'à cette sévérité si mal fondée, je prétens au moins qu'une telle ingratitude oblige Dieu à fermer son sein ; à retenir ses bienfaits sans les répandre ; & par une réprobation anticipée, à nous ôter presque

Rom. c. 11.

tous les moyens du salut.

Troisiémement, mépris de Dieu, & mépris le plus outrageant. Pour entendre ma pensée, distinguons deux sortes de mépris ; un mépris absolu, & un mépris de comparaison. Jonas reçoit ordre de prêcher dans Ninive, & ce Prophéte ne veut pas obéïr ; il se plaint, il murmure, il prend la fuite : voilà un mépris absolu. Mais le peuple d'Israël non content d'abandonner le Dieu de ses peres, présente encore de l'encens à des dieux étrangers ; il se prosterne devant des idoles ; il adore le veau d'or : voilà un mépris de comparaison. Sur quoi je vous prie de prendre garde que ce mépris de comparaison, où, de deux maîtres opposés, l'on quitte l'un pour se donner à l'autre, a quelque chose encore de plus vif, de plus piquant que le mépris simple & absolu. C'est pourquoi les princes ne pardonnent guéres à un sujet qui s'est tourné contre eux, pour servir un prince ennemi. Il faut bien des années pour en effacer le souvenir, si même

il s'éface jamais. Notre Dieu, mes Freres, n'eſt pas moins jaloux de ſa gloire & de l'honneur de ſon ſervice. Que doit-il donc penſer, quand il vous voit ſi ſouvent & ſi promptement ſecoüer ſon joug, & reprendre le joug du monde & de l'habitude ? A qui m'avez-vous comparé, peuple aveugle & indocile ? *Cui comparaſtis me* ? quel maître avez-vous mis en paralelle avec moi, ou plutôt, à quel maître avez-vous même donné la préférence ſur moi ? *Cui aſſimilaſtis me* ? L'injure ſeroit plus ſupportable, ſi je ne vous avois pas vû à certaines heures entre mes bras, ſoumis à ma loi, & rangé au nombre de mes ſerviteurs ; mais après des proteſtations ſi ſolemnelles d'un dévouëment déſormais inviolable, les démentir tout à coup & ſi ſouvent : aimer mieux votre premiere ſervitude, que la ſainte liberté de mes enfans : dans le choix, ou de vous tenir auprès de moi, ou de retourner à vos honteuſes pratiques, conclure en faveur de la paſſion, com-

Iſa. 46.

Ibid.

me si elle vous présentoit de plus solides avantages ; ne pas délibérer là dessus, ne pas hésiter, n'est-ce pas une insulte, & la pouviez-vous porter plus loin ?

Mais ils ont mépriſé le Seigneur, & le Seigneur les mépriſera. Malheureuſe Jeruſalem, qu'êtes-vous à ſes yeux ? qu'y devez-vous être après tant d'infidélités, après tant de variations ? *Quam vilis facta es iterans vias tuas* ! Non, vous ne ſerez devant lui qu'un ſujet d'horreur. Il eſt las enfin de faire toujours de nouveaux efforts pour ſoutenir un homme qui ſçait ſi peu lui-même ſe ſoutenir ; il eſt las de voir tous ſes deſſeins renverſés par une habitude toujours dominante : perdez-vous, puiſque vous le voulez ; il y conſent. De-là en effet, quelles ſuites ? Un pécheur devenu tout ſenſuel & tout terreſtre, paſſe les années entieres ſans ſouvenir de Dieu, ſans crainte de Dieu ; c'eſt un aveugle qui ne voit rien, c'eſt un inſenſible qui n'eſt touché de rien ; ce n'eſt plus un homme raiſonnable, *Jerem. 2. 36*

c'eſt un homme abruti par la débauche. Que lui dira-t-on pour le réveiller, pour le fléchir ? que fera-t'on ? Qu'on lui parle des jugemens, des châtimens éternels ; qu'on tâche à l'intimider par les exemples affreux de tant de libertins qu'on a vû périr avant lui, qui périſſent encore tous les jours autour de lui, après avoir vêcu comme lui ; que des amis, que des perſonnes zélées s'efforcent de lui inſpirer au moins quelques ſentimens d'une pudeur naturelle, quelques ſentimens d'humanité, c'eſt un bon grain qui tombe ſur une pierre dure ; ce ſont autant de traits qu'on lance contre un rocher. Tout cela demeure ſans effet : pourquoi ? parce que Dieu n'y mêle plus l'onction de ſa grace.

Ah ! il y a eu des jours, de précieux jours, où il lui reſtoit encore quelques lueurs ; où il reſſentoit encore quelques impreſſions divines ; où il livroit encore quelques combats à ſa paſſion ; où il ſe faiſoit encore quelques reproches de ſa foibleſſe. Toute eſpérance n'étoit pas

perduë pour lui : l'habitude régnoit dans son cœur ; mais son empire après tout n'étoit pas tellement affermi qu'il ne pût être détruit, qu'il ne fût même quelquefois ébranlé : si Dieu n'étoit pas dans la place, il la tenoit au moins comme investie, il tournoit autour, & quelquefois il y trouvoit entrée. Mais maintenant que l'ennemi en est paisible possesseur ; maintenant que toutes ces lueurs se sont éteintes, que toutes ces impressions d'enhaut, que toutes les pointes de la conscience se sont émoussées ; maintenant que la passion sans obstacle de la part de Dieu, ordonne, agit à son gré ; que ce pécheur est enfin descendu peu à peu jusqu'au fond de l'abîme, il ne tient plus nul compte de rien : *Impius cùm in profundum venerit peccatorum, contemnit.* Bien loin de réprimer ses appétits désordonnés, il leur lâche la bride, il les suit par tout où ils le ménent, il leur accorde tout ce qu'ils demandent : & où ne le ménent-ils point ? que ne demandent-

Prov. c. 18.

ils point ? Si donc il y a quelque changement en lui, c'eſt vers le crime ; c'eſt pour le commettre déformais avec moins de meſure : *Peccator adjiciet ad peccandum.* C'eſt pour y vivre plus impunément, pour y demeurer plus tranquillement, pour y mourir plus infailliblement. Car après vous avoir fait voir comment le peché d'habitude nous expoſe à l'abandon de Dieu, je vais vous montrer que rien encore par lui-même ne ſe fortifie, & par conſéquent ne nous affoiblit davantage ; enſorte qu'il devient preſque inſurmontable ; c'eſt la ſeconde Partie.

Eccli. 2. 3.

SECONDE PARTIE.

C'eſt un dangereux ennemi que la mauvaiſe habitude ; & pour la ſurmonter, dit ſaint Auguſtin, il faut livrer de rudes combats : *Vincere conſuetudinem, dura pugna.* L'entrepriſe eſt d'une telle difficulté, que ſaint Baſile la croit à peine poſſible : *Permoleſtum eſt & conatu vix poſſibile.* La raiſon eſt, ſelon ce Pere, & ſaint Auguſtin, ſaint Jean Chryſoſtome,

Aug. in Pſ. 30.

Baſil. hom. 5.

ſtome, ſaint Bernard, que l'habitude ſe change dans une ſeconde nature. Or qui ne ſçait pas combien les ſentimens naturels demeurent profondément enracinés dans l'ame? Que cela ſoit vrai en général de toutes les habitudes, il l'eſt encore plus en particulier de l'habitude dans le peché : pourquoi ? parce que nous avons déja dans nous-memes le poids de la concupiſcence qui nous entraîne au vice, & qui donne par conſéquent aux habitudes vicieuſes une force toute ſinguliere. Ainſi, Chrétiens, à ne conſidérer la mauvaiſe habitude qu'en elle-même, & ſans autre raiſon que le pouvoir tyrannique qu'elle prend ſur un cœur, j'ai ſujet de dire qu'il y a tout à craindre pour vous, & très-peu à eſpérer, ſi vous lui donnez une fois entrée, & ſi elle vous tient aſſervis ſous ſa loi.

Un exemple fameux nous fait ſenſiblement connoître cette vérité : c'eſt celui de ſaint Auguſtin. Que ne lui en coûta-t-il pas pour rompre ſes nœuds, & pour ſortir de l'eſ-

clavage où l'avoit réduit un peché habituel ? dans quels termes s'en eſt-il expliqué ? & qu'y a-t-il tout à la fois de plus ſolide & de plus touchant ? Helas ! dit-il en confeſſant & en pleurant les déſordres de ſa vie, j'étois lié : *Ligatus eram ;* mais par où ? par ma propre volonté, auſſi dure que le fer : *Ferreâ meâ volontate.* L'ennemi s'en étoit rendu maître, il la conduiſoit comme il vouloit, & il ſe ſervoit de l'habitude comme d'une chaîne péſante qui l'arrêtoit malgré elle, & dont elle ne pouvoit ſe dégager : *Velle meum tenebat inimicus ; & inde mihi catenam fecerat, & conſtrinxerat me.* Triſte captivité, pourſuit ce ſaint pénitent ! étrange ſervitude ! je m'en plaignois, & cependant je l'aimois ; je voulois m'en tirer, & j'y voulois néanmoins toujours demeurer : je faiſois des efforts pour m'arracher à mes engagemens ; mais les efforts que je faiſois étoient ſemblables à ceux d'un homme aſſoupi, qui léve de tems en tems la tête pour s'éveiller, & qui retombe auſſi-tôt, &

Aug. l. 8. Conf. c. 5.

Ibid.

se replonge dans son sommeil : je demandois à Dieu ma liberté, & je craignois qu'il ne me l'accordât. O Dieu de miséricorde ! qu'étoit-ce que mon cœur ? & comment étoit-il si opposé à lui-même ? En de si fâcheuses perplexités (ce sont toujours les paroles de saint Augustin) je me retirai seul pour pleurer ; & là en effet je laissai couler mes pleurs avec abondance. Tantôt je m'adressois à Dieu : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand serai-je dominé par une si cruelle passion ? & quand viendra le moment où je m'en verrai affranchi ? *Domine, usquequò, usquequò* ? Tantôt je me répondois à moi-même : Ce sera pour demain, pour demain, *Cras, cras* ; mais aussi-tôt je reprenois, en me reprochant ma foiblesse : Pourquoi ne sera-ce pas aujourd'hui ? pourquoi ne sera-ce pas dès maintenant que je mettrai fin, & à ma peine, & à ma honte, en mettant fin à mon peché ? *Quare non modò ? quare non hac horâ finis turpitudinis meæ* ? Je raisonnois, je par- *Ibid.* *Ibid.*

lois de la sorte ; & au milieu de ces combats intérieurs mon cœur éclatoit en soupirs, & mes yeux étoient
Ibid. baignés de larmes : *Dicebam hæc & flebam amarissimâ contritione cordis mei.* Comptez après cela, mon cher Auditeur, que vous triompherez de l'habitude, & que ce sera une victoire facile pour vous. Il est vrai que saint Augustin en a triomphé ; mais comment ? par un miracle, par un effet de la voix toute-puis-
Ibid. sante de Dieu : *Et ecce audio vocem.* Sans cela je n'ose dire qu'il eût jamais remporté un tel avantage sur lui-même, & qu'il ne fût pas mort dans l'endurcissement & dans l'impénitence. Les sentimens de reconnoissance, d'admiration, de joie, dont il fut rempli, dès qu'il s'aperçût d'un changement si heureux & si inespéré, marquent bien ce qu'il en pensoit, & qu'il le regardoit comme un des plus grands ouvrages de la main de Dieu. Ah ! Seigneur, répéta mille fois ce pécheur converti & transporté, Seigneur, mes fers sont rompus ; soyez-en béni

mille fois, mon Dieu, & que sans cesse mon cœur brûle d'amour pour vous; que ma bouche vous chante sans cesse des cantiques de loüanges : *Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis.* *Psalm. 115.*

Mais quoi ! l'habitude est-elle donc invincible? & n'y peut-on plus résister? A-t-elle un empire si souverain, qu'il ne soit plus libre de s'en dégager? Est-ce une violence qu'elle nous fait? Est-ce une nécessité qu'elle nous impose? Ecoutez la réponse de saint Bernard : elle n'est pas moins vraie qu'elle est ingénieuse. Il dit, qu'à force de commettre le mal on s'y accoutume, de sorte qu'il devient comme nécessaire. Cette restriction, comme nécessaire, est remarquable, & nous fait entendre qu'il n'est pas absolument nécessaire, mais seulement en quelque façon nécessaire, ou si vous voulez, presque nécessaire. De maniere que l'habitude prévient alors, ou plutôt affoiblit tellement l'usage de la raison, qu'elle donne à l'ame une impression si prompte & si forte

tout enſemble, une inclination, un penchant ſi naturel, qu'on la ſuit d'abord, & même avec plaiſir. Déplorable état ! continuë ce Pere : ſi l'habitude ôtoit à ce pécheur toute ſorte de liberté, il ne pécheroit plus ; ſi l'habitude lui laiſſoit une liberté parfaite, maître de lui-même il ſe corrigeroit ; mais parce que l'habitude altére ſeulement, diminuë ſa liberté, ſans toutefois l'en priver : qu'arrive-t-il ? deux choſes. Premierement, il eſt toujours criminel en violant la loi de Dieu. Secondement, il devient néanmoins moralement incorrigible. Il eſt toujours criminel, puiſqu'il eſt toujours après tout en pouvoir de ne pécher pas lorſqu'il péche. Il eſt néanmoins moralement incorrigible, puiſque le pouvoir qu'il a de ne pas pécher eſt d'ailleurs ſi puiſſamment combattu par l'impulſion de l'habitude, que l'habitude l'arrête & en ſuſpend l'effet. Ainſi l'on peut dire, conclut ſaint Bernard, qu'il a ſa liberté & qu'il ne l'a pas, qu'il la perd & qu'il ne la

perd pas ; qu'il en a aſſez, pour s'attirer toujours de la part de Dieu, dans ſes chutes, une nouvelle condamnation ; qu'il n'en a pas aſſez, pour ſe relever, ſans une réſolution extraordinaire, de ſes chutes, & pour travailler efficacement à ſa converſion.

N'eſt-ce pas là le langage de tant de pécheurs ? & ne peuvent-ils pas me ſervir ici de témoins irréprochables ? La charité de JESUS-CHRIST nous preſſe pour eux, & nous ſommes touchés de leur perte : nous leur parlons de leur ſalut & de ſon importance ; nous leur repréſentons le danger évident où ils s'expoſent, en paſſant, comme ils font, leurs jours dans la débauche. Que nous diſent-ils ? Je voudrois bien me ſauver : mais le moien ? Le moien, mon cher Frere ? c'eſt de vivre avec plus de tempérance & de ſobrieté : je ne puis. Le moien ? c'eſt de ne vous plus trouver en telles & telles occaſions, en telles & telles compagnies : je ne puis. Le moien ? c'eſt d'écarter cette perſonne, & de ne

la plus plus revoir : je ne puis. En vain nous tâchons à leur découvrir l'illusion & la fausseté de ces prétextes, à les convaincre qu'il ne tient encore au fonds qu'à eux-mêmes de changer, qu'ils le doivent, que tout les y engage, qu'il y va de tous leurs intérêts : malgré les plus pressantes sollicitations, malgré les raisons les plus convaincantes, malgré nos prieres & nos menaces, malgré leurs propres regrets de s'être laissé emporter si avant, ils en reviennent toujours à la même réponse : Plût au ciel que la chose dépendît de moi ! Plût au ciel que j'eûsse mieux gardé mon cœur ! mais il est pris ; & de le détacher désormais, c'est de quoi je désespére : encore une fois, je ne le puis.

Ils ne le peuvent en effet, Chrétiens : pourquoi ? parce qu'ils ne le veulent pas, quoiqu'ils disent tant qu'ils le voudroient. Et ils ne le veulent pas : pourquoi ? parce que flattés par les fausses douceurs qu'ils goûtent dans leur habitude, ils ne croient pas pouvoir s'en passer. Ils

ne le veulent pas : pourquoi ? parce que ſentant leur fragilité, & la force de l'habitude, ils craignent de s'engager dans une guerre où il y auroit de ſi difficiles attaques à ſoutenir, & qui demanderoit un courage ſupérieur à tout, & une fermeté inébranlable. Cependant l'âge s'avance ; la mort approche ; on meurt : comment ? la mort répond à la vie : *Peccata noſtra reſponderunt nobis.* Telle qu'eſt la racine, tel eſt le fruit ; tel qu'eſt le grain qu'on jette dans la terre, telle eſt la moiſſon : *Quæ ſeminaverit homo, hæc & metet.* Un homme qui meurt, ſelon la comparaiſon de ſaint Bernard après l'Ecriture, c'eſt un arbre qui tombe ; l'arbre tombe du côté qu'il a plus de branches, ou plus de penchant : *Inde eſt caſus, ubi pluritas ramorum.* Ces branches, ſuivant l'expreſſion de ce Pere, ce ſont nos déſirs : *Deſideria ſunt rami noſtri.* Ce penchant, c'eſt l'habitude. Sondez, pécheurs, ſondez-vous vous-mêmes. Où vos portent vos affections & vos déſirs ? où vous porte votre

Iſ. c. 59.

Galat. c. 6.

Bernard.

Ibid.

penchant ? Je ne dis pas le penchant de la nature, puisqu'avec un très-mauvais naturel l'on peut être un très-grand Saint, & par conséquent mourir en très-grand Saint : mais je dis le penchant de l'habitude, & d'une habitude nourrie depuis longtems, d'une habitude fortifiée & invétérée : où vous porte-t-il ? vers cette idole dont vous êtes adorateur, & dont rien n'a pû encore vous déprendre. Ce sera donc avec ce même attachement que vous mourrez. Vous n'avez pas éteint ce feu ; vous n'avez pas étouffé ce monstre domestique durant la vie ; ce feu plus allumé que jamais, vous consumera à la mort ; ce monstre plus vivant que jamais, vous rongera, vous dévorera à la mort. Car l'esprit peut bien s'affoiblir avec le corps ; mais la passion, l'habitude ne s'affoiblit, ni avec le corps, ni avec l'esprit : au contraire, c'est alors qu'elle agit toute seule ; c'est dans le cours d'une maladie qui ôte au corps toute son action, qui ôte à l'esprit toute sa réflexion, que l'ha-

bitude prend un aſcendant abſolu ; ou ſi l'eſprit agit encore, il n'agit plus que par elle ; il n'a plus d'autres ſouvenirs que ceux qu'elle lui rappelle ; il n'a plus d'autres penſées que celles qu'elle lui ſuggére. Ce que je dis, l'expérience ne nous l'apprend-elle pas ? N'avez-vous jamais vû un de ces mourans qui ont blanchi dans le vice, & que le vice accompagne juſqu'au tombeau ? Les derniers ſentimens que l'habitude fait naître dans ſon cœur, c'eſt à l'égard de l'objet malheureux dont il fut toujours poſſedé. Les dernieres paroles que l'habitude lui met dans la bouche, c'eſt pour renouveller les criminelles proteſtations d'un amour toujours durable, tant qu'il reſtera encore une étincelle de vie. Les derniers regards que l'habitude fait jetter à ſes yeux, c'eſt pour recuëillir dans une image préſente à la vûë, les traits d'une beauté abſente & mille fois regrettée. Les derniers efforts que l'habitude lui fait faire, c'eſt pour tracer ſur le papier, d'une main tremblante, mais ſoutenuë, &

conduite par la passion, de nouveaux témoignages d'une fidélité trop de fois jurée, & trop constamment gardée. Après cela l'on meurt; & quelle mort? Ah! mon chet Auditeur, y pensez-vous? on meurt, mais l'habitude ne meurt pas: si elle ne vit plus en elle-même, elle vit, & elle vivra éternellement dans ses effets; éternellement vivront après elle tant de crimes à qui elle donna naissance; éternellement ils se présenteront à cette ame réprouvée pour faire son tourment; éternellement ils attireront sur elle toute la haine de Dieu, toutes les malédictions de Dieu, toutes les vengeances de Dieu.

Que dis-je, après tout, mes Freres, & que fais-je? Suis-je donc monté dans cette chaire pour ôter au pécheur d'habitude tout espoir? Suis-je venu lui déclarer de la part de Dieu, que toutes les voies du salut sont fermées pour lui? ou ne suis-je pas plutôt venu pour lui enseigner les moiens de les r'ouvrir, & de passer au travers de tant d'obs-

tacles qui s'oppoſent à ſon retour ? Suis-je venu pour lui faire entendre ſon dernier arrêt, & pour fulminer contre lui la ſentence de ſa condamnation ? ou ne ſuis-je pas plûtôt venu lui apprendre à la prévenir ? Ah ! pécheur, le Dieu qui m'envoie, tout irrité qu'il eſt, ne veut point votre mort ; le ſaint miniſtére dont je m'acquitte en ſon nom auprès de vous, eſt un miniſtére de grace. Et pourquoi mourrez-vous, maiſon d'Iſraël ? *Quare moriemini, domus Iſraël* ? Pourquoi périrez-vous, ame toujours chere à Dieu, lorſque vous pouvez encore vous ſauver ? Si je vous ai intimidé, ſi je vous ai effraié, ſi je vous ai conſterné ; ſi devant cet auditoire & dans ce diſcours j'ai tâché de repréſenter avec toute la force du zéle Evangélique le malheur de votre état, je le devois pour tant de jeunes perſonnes qui ne ſont pas encore engagées dans la mauvaiſe habitude, & à qui il eſt important de la faire craindre : je le devois pour tant d'autres qui ne ſont pas encore dans l'habitude du peché

Ezech. 18.

formée, mais déja naissante, & à qui il est d'une extrême conséquence d'en faire voir les suites : je le devois pour vous-mêmes ; cet effroi salutaire que mes paroles peut-être vous ont porté dans le cœur, servira à vous réveiller, à vous retirer de cette voie de perdition où vous marchez, à vous faire pour cela tout sacrifier. C'est un sacrifice bien dur à la nature, & qui lui fait horreur ; je le sçai : mais enfin il en faut venir à bout, ou être damné. Voiez quel parti vous voulez prendre ? Est-ce celui de la pénitence ? est-celui de la damnation ? Si vous trouvez tant de peine à vaincre présentement l'habitude, que sera-ce quand vous l'aurez laissé croître ? Mais Dieu ne m'a-t'il pas tout-à-fait abandonné ? Non, mon Frere, non ; & j'ai sujet de le croire ainsi, puisque sa providence vous a conduit encore en ce saint lieu pour vous y toucher. Jettez-vous au pied de cet autel, gémissez, priez comme saint Augustin ; vous pouvez être écouté comme lui : *Domine bone & misericors, respice profun-*

Augst.

ditatem mortis meæ, & à fundo cordis mei exhauri abyſſum corruptionis. Dieu tout miſéricordieux & tout bon, n'ai-je plus rien à eſpérer de votre miſéricorde & de votre bonté? de cette miſéricorde qui remplit toute la terre, de cette bonté ſans meſure? Vous voiez, Seigneur, la profondeur de mes plaies; nul autre que vous ne les peut guérir; mais vous le pouvez, & vous le pouvez par un ſeul de vos regards: *Reſpice profunditatem mortis meæ.* Regardez-moi donc, mon Dieu, d'un œil favorable; de cet œil qui convertit ſaint Pierre, & qui d'un parjure & d'un blaſphémateur en fit le Prince des Apôtres: *Et à fundo cordis mei exhauri abyſſum corruptionis.* Tirez, mon Dieu, tirez de mon cœur ce fonds d'iniquité que l'habitude depuis ſi long tems y amaſſe. Creuſez cet abîme de corruption, & deſſéchez-le; épuiſez-le par le feu de votre grace. Elle a bien fait d'autres miracles; & ces miracles, vous ne les refuſez point à ceux qui vous les demandent avec un humble ſentiment

de leur indignité, avec un repentir véritable, avec une confiance parfaite, avec un désir sincére de vous retrouver, avec une résolution ferme d'obéïr à vos ordres, de seconder vos desseins, de s'attacher à votre loi, de tout entreprendre, de tout faire sans ménagement, sans exception, pour se rejoindre à vous d'un nœud désormais inviolable. Vous agrérez, Seigneur, cette disposition où je suis, vous m'y confirmerez, & de ma part je la soutiendrai. Je rentrerai dans le chemin de l'éternité bienheureuse pour y arriver un jour, & par votre secours, & par ma fidélité. Ainsi soit-il.

SERMON
POUR
LE VENDREDI
DE LA TROISIE'ME SEMAINE.

SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei.

Si vous connoissiez le don de Dieu. En saint Jean, chap. 4.

LEs Peres remarquent que Dieu, lorsqu'il nous recherche, se présente à nous sous des formes bien différentes. Tantôt il paroît comme un suppliant, & il nous dit : Mon fils, donnez-moi votre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Tantôt il vient à nous sous la figure d'un négociant, & il veut tout donner pour avoir

Prov. c. 23.

notre ame, cette perle précieuse :
Matth. 13. *Vindidit omnia, quæ habuit, & emit eam.* Tantôt il attend avec une patience infatigable, il demeure, il
Apoc. 3. frappe à la porte : *Ecce sto ad ostium, & pulso.* Tantôt c'est un Juge ; il nous accuse, il nous convainc, il
Joan. c. 12. nous confond, il nous punit : *Nunc judicium est mundi.* Tantôt c'est un Souverain ; il parle avec empire, & il se fait obéïr. Il dit à l'ame soumise & humiliée : Ecoute, Israël,
Deut. 4. ce que je te commande : *Et nunc, Israël, audi præcepta.* Tantôt c'est un Pere, & un Pere de miséricorde,
2. Cor. 1. un Dieu de toute consolation : *Pater misericordiarum, & Deus totius consolationis.* Il fortifie nos foiblesses, il guérit nos maladies, il soulage nos douleurs ; il nous fait sentir jusqu'au fond du cœur combien le
Psal. 33. Seigneur est doux : *Gustate, & videte quoniam suavis est Dominus.* En quoi Dieu fait paroître deux grands attributs, sa bonté & sa sagesse : sa bonté, dans le désir sincére qu'il a de nous sauver, & dans les différens moiens qu'il emploie pour ce-

la. Sa ſageſſe, dans la maniere dont il ſçait ménager ſes graces, & les proportionner aux diſpoſitions de ceux à qui il les donne. Il s'accommode, pour ainſi dire, à l'ame, afin que l'ame ſe conforme à lui. Si elle eſt opiniâtre & entêtée, il la preſſe, il la frappe. Si elle eſt triſte & troublée, il y raméne la paix & la joie. Et enfin, s'il veut ſe l'aſſujettir parfaitement, il emploie l'autorité & la force victorieuſe d'une parole intérieure, qui eſt d'autant plus admirable en ſa vertu, ainſi qu'enſeigne ſaint Auguſtin, que laiſſant toujours à l'ame le pouvoir de réſiſter, il lui donne infailliblement la volonté de conſentir. Voilà en quoi conſiſte le miracle de la grace efficace. J'oſe dire, mes Freres, qu'il n'y a perſonne parmi vous qui n'ait reſſenti ces diverſes opérations de la grace; & j'ajoûte qu'elles nous ſont admirablement bien marquées dans notre Evangile, & dans l'exemple de la Samaritaine. Que fait JESUS-CHRIST pour la convertir? Il prie: Femme, donnez-moi

Joan. c. 4. à boire : *Da mihi bibere.* Il promet : Femme, si vous connoissiez le don de Dieu : *Si scires donum Dei.* Il attend avec patience : il étoit assis sur la fontaine, où elle venoit puiser de l'eau : *Sedebat supra fontem.* Malgré la grossiéreté de cette femme & ses rebuts, il l'entretient : *Cum muliere loquebatur.* Il la reprend, il la convainc, il la confond : Femme, l'homme avec qui vous vivez n'est pas votre mari : *Et nunc quem habes, non est tuus vir.* Il la console : l'eau que je vous donnerai, deviendra pour vous une fontaine qui rejaillira dans la vie éternelle : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* Enfin il lui parle avec cet empire auquel on ne résiste jamais, quoiqu'on puisse y résister. Il y a si long-tems, lui dit-il, que vous attendez le Messie & l'Homme-Dieu. Or le voici ; c'est moi : *Ego sum qui loquor tecum.*

Tout ceci, Chrétiens, m'engage à traiter aujourd'hui une importante matiere, & à vous faire voir la conduite & l'œconomie de la grace, que je réduis à deux points. Le

premier, c'eſt que la grace demande pour donner. Le ſecond, c'eſt que la grace condeſcend pour commander. Lorſque JESUS-CHRIST demande de l'eau matérielle à la Samaritaine, c'eſt pour lui donner une eau ſpirituelle & divine ; & c'eſt ainſi que la grace demande pour donner : ce ſera la premiere Partie. Lorſque JESUS-CHRIST ſe fatigue, ſe laſſe en cherchant une femme Samaritaine ; lorſqu'il s'aſſit ſur le bord d'une fontaine pour l'attendre, qu'il l'accuëille avec tant de bonté, qu'il l'entretient & qu'il l'inſtruit avec tant de patience, c'eſt pour la ſoumettre à la loi qu'il prêche ; & c'eſt ainſi que la grace condeſcend pour commander : ce ſera la ſeconde Partie. Pour expoſer l'un & l'autre, nous avons beſoin des lumiéres du Ciel. Ayons recours à Marie. *Ave, &c.*

PREMIERE PARTIE.

Il n'eſt rien, ce ſemble, de ſi contraire à la grace que de demander. Car, comme enſeigne toute la Théologie après ſaint Paul, la grace

eſt eſſentiellement un don ; & ne ſont-ce pas deux choſes entierement oppoſées, que de donner & de demander ? Donner vient de l'abondance ; demander vient de l'indigence. De plus, la grace, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas un don imparfait, mais un pur don, un don gratuit, une faveur : *Gratia niſi gratis ſit, gratia non eſt.* Or ce n'eſt pas donner gratuitement que de demander en donnant, ou de donner pour avoir : c'eſt vendre, c'eſt achetter. Auſſi ce terme de grace nous fait entendre une bonté, une miſéricorde infinie, une charité immenſe, une libéralité inépuiſable ; & la grace en effet renferme en ſoi ce qu'il y a de plus communicatif dans la bonté, de plus tendre dans la miſéricorde, de plus indulgent dans la charité, & de plus obligeant dans la libéralité. Or c'eſt le propre, & comme le penchant de la bonté, de la miſéricorde, de la charité, de la libéralité, que de donner, & de donner ſans rien attendre. D'où je conclus, encore une fois,

Aug. Enchirid. c. 107.

que rien ne paroît plus contre la nature de la grace que de demander.

Mais après tout, si nous examinons la chose de bien près, dit saint Jean Chrysostome, nous trouverons que jamais la grace n'est plus grace que lorsqu'elle demande, non pas par indigence, comme font les hommes, mais par plénitude ; non pas pour recevoir, mais pour donner : & la premiere grace que JESUS-CHRIST fit à la Samaritaine, fut de lui demander : *Da mihi bibere* ; Femme, donnez-moi à boire. Aussi j'observe dans notre Evangile, que JESUS-CHRIST nomme la demande qu'il lui fait, une grace & un don de Dieu : *Si scires donum Dei, & quis est, qui dicit tibi : Da mihi bibere* ! Femme, si vous connoissiez le don de Dieu, & qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ! La demande donc du Fils de Dieu à cette femme de Samarie, est en effet un don ; car si vous y prenez garde, comme remarque S. Augustin, il lui demande de l'eau, & il lui en promet : *Petit bibere, & promittit bibere* ; *Joan. c. 4.*

Aug. tract. 15. in Joan.

il a besoin, à ce qu'il paroît, & il semble qu'il veut recevoir ; mais au fonds il se présente pour enrichir & pour rassasier : *Eget quasi accepturus, & affluit tanquam satiaturus.* Je le répète donc, Chrétiens, la grace n'est jamais plus grace, c'est-à-dire plus gratuite, que quand elle demande ; & jamais Dieu n'est plus libéral, que quand il nous presse de lui accorder quelque chose. Voici comment ; & c'est saint Jean Chrysostome qui va nous l'apprendre.

Ibid.

La libéralité parfaite consiste à donner beaucoup sans motif d'intérêt, sans espérance de retour, sans rien devoir, sans vouloir rien retirer. Or quand Dieu nous fait du bien, sans avoir rien auparavant reçû de nous, nous en avons, il est vrai, tout le profit ; mais Dieu s'en réserve tout l'honneur, & l'avantage de nous avoir prévenu gratuitement lui demeure. Ainsi il partage, pour ainsi dire, son don entre lui & nous. Il nous en laisse l'utilité & le fruit ; mais il en retient pour lui, si je puis ainsi parler, les droits honorifiques

norifiques, & il en a ſeul la gloire. On peut donc dire que ſa libéralité n'eſt pas alors ſi dégagée de tout intérêt. Mais que fait-il encore ? il ſe dépoüille, autant qu'il peut, de cet avantage. Il nous tranſporte la gloire du don qu'il nous fait : comment cela ? en voulant d'abord que nous lui accordions ce qu'il nous demande : *Da mihi bibere* ; Femme, donnez-moi à boire. Il veut par-là, que les autres biens qu'il nous fera dans la ſuite, ne paſſent plus ſeulement pour des faveurs, ni pour des graces, mais pour des récompenſes : *Ne exiſtimetur hoc facere ex gratiâ, ſed ex debito.* Chryſoſt.

Dieu garde cette conduite dans les trois principaux ouvrages de ſa libéralité & de ſa grace, pourſuit ſaint Chryſoſtome ; c'eſt-à-dire, dans le don de ſon Fils, dans le don de ſon amour, & dans le don de la béatitude éternelle. Le don qu'il nous a fait de ſon Fils unique, eſt une grace telle que nous n'en pouvons concevoir une plus grande, ni de la part de celui qui donne, c'eſt Dieu,

ni de la part de celui qui eſt donné, c'eſt Dieu; ni de la part de ceux à qui il eſt donné, c'eſt à des pécheurs; ni par rapport à la fin pour laquelle il eſt donné, c'eſt pour nous acquérir une vie éternellement bienheureuſe; ni par rapport à la maniere dont il eſt donné, c'eſt ſans aucun mérite du côté de l'homme.

Mais ſi c'eſt ſans aucun mérite du côté de l'homme, quelle part l'homme a-t'il donc à ce grand ouvrage? le voici. C'eſt, mes Freres, que Dieu pour l'accomplir a voulu quelque avance de la part de l'homme: c'eſt pour cela qu'il commanda à Abraham de lui immoler ſon fils Iſaac: Abraham, conduiſez votre fils unique ſur la montagne, ce fils que vous aimez tant, & offrez-le-moi en ſacrifice. Tellement que Dieu étant en quelque maniere prévenu par la libéralité de ce Patriarche, il parut comme obligé, ſi j'oſe ainſi parler, de ſuivre ſon exemple; de rendre dans la ſuite des tems à ſa poſtérité fils pour fils, unique pour unique; & cela par une eſpéce d'é-

change infiniment avantageux pour nous.

Cette même conduite de Dieu éclate encore dans la justification des pécheurs. Car quoique Dieu souhaite sincérement leur conversion, ainsi qu'il l'assûre en tant d'endroits de l'Ecriture, lorsqu'il dit : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse, & qu'il vive ; lorsqu'il ajoûte : Convertissez-vous à moi, & pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël ? Néanmoins, il ne se réconcilie jamais avec eux, & il ne leur rend jamais son amour, qu'après leur avoir fait certaines demandes. Donnez-moi cette douleur sincére de vos pechés ; donnez-moi cette résolution efficace de reprendre mes voies dans l'avenir, & de mieux vivre ; donnez-moi cette confession ingenuë & entiere de vos fautes : *Da mihi.* Alors, dit le Seigneur, je vous rétablirai dans ma grace ; je me repentirai du mal que je vous ai fait, & de celui que je vous ai voulu faire ; & quand vos pechés seroient plus rouges que

l'écarlate, ils deviendront plus blancs que la neige. Pourquoi ces demandes & ces promesses ? C'est, Chrétiens, que comme la justification du pécheur est un plus excellent ouvrage que n'est la création du monde, ainsi que le prouve solidement saint Thomas, après saint Augustin, Dieu veut que nous entrions là-dessus avec lui en societé de travail & de gloire. Il a la double bonté de nous aider, & de s'aider de nous ; & comme c'est à lui de donner le capital, qui est la grace sanctifiante, il ne nous la veut donner qu'après avoir reçû de notre part, en nous prévenant de son secours actuel, les dispositions qui y sont nécessaires : *Ne existimetur hoc facere ex gratiâ, sed ex debito.*

Enfin, quoique la gloire éternelle du ciel soit la consommation de toutes les graces : *Gratia Dei vita aterna* ; quoique saint Augustin nous enseigne, que quand Dieu couronne nos mérites, il ne couronne que ses dons ; quoique nous puissions dire à tous les bienheureux,

Rom. c. 6.

toujours avec reſpect & avec les éloges qui leur ſont dûs, mais auſſi avec vérité : *Quid habes, quod non accepiſti* ? qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçû ? tout cela néanmoins n'empêche pas que JESUS-CHRIST dans l'Evangile, & ſaint Paul dans ſes Epîtres, ne publient à l'honneur des Saints, que le ciel eſt un roiaume qu'ils ont conquis par leur courage, que c'eſt un ſalaire que l'on paie à leurs travaux, que c'eſt un prix qu'ils ont emporté à la courſe, que c'eſt une couronne de juſtice qu'ils ont méritée en combattant, que c'eſt une perle précieuſe qu'ils ont achetée. Et dans l'aſſemblée générale du monde, à ce dernier jour où JESUS-CHRIST en perſonne viendra juger les vivans & les morts, où il viendra rendre à chacun des hommes ce qui lui eſt dû, que dira-t-il à ſes élûs ? Venez, les bien-aimés de mon Pere, prenez poſſeſſion du roiaume qui vous eſt deſtiné : pourquoi ? Eſt ce ſeulement parce qu'il me plaît de vous faire cette faveur, & d'exercer 1. Cor. c. 4.

envers vous ma miſéricorde ? non ; mais parce que vous m'avez accordé ce que je vous ai demandé par ma grace. Dans ces pauvres, je vous ai demandé l'aumône : *Da mihi.* Dans ces ennemis, je vous ai demandé la charité : *Da mihi.* Dans ces maux de la vie, dans ces adverſités, je vous ai demandé la patience : *Da mihi.* Dans mon temple & devant mes autels, je vous ai demandé la pieté : *Da mihi.* Et vous ne m'avez rien refuſé : *Et dediſtis mihi.* Vous m'avez ſoulagé, en ſoulageant ces miſérables qui étoient mes membres : *Et dediſtis mihi.* Vous avez étouffé pour moi ce reſſentiment, pardonné cette injure, embraſſé cet ennemi : *Et dediſtis mihi.* Vous avez pris avec ſoumiſſion ces calamités publiques & particulieres ; vous m'avez fait un ſacrifice de vos biens, de votre ſanté ; vous avez adoré les ordres de ma providence, & vous les avez ſuivis : *Et dediſtis mihi.* Vous m'avez honoré dans ma maiſon, par votre retenuë, par votre ſilence, par vos

Matth. c. 28.

hommages, par vos prieres : *Et dediſtis mihi.*

En quoi nous devons admirer la grace de notre Dieu, remarque ſaint Chryſoſtome. Car il prendra plaiſir à exalter davantage ce que nous lui aurons donné, que ce qu'il nous donne. Après avoir dit en un mot : Entrez dans le roiaume du ciel, il étalera au long toutes nos œuvres : J'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu ſoif, & vous m'avez donné à boire ; j'étois nud, & vous avez pris ſoin de me revêtir ; j'étois en priſon, & vous m'avez viſité. Ne ſeroit-ce pas aſſez de dire en général : J'étois dans le beſoin, & vous m'avez ſecouru ? Pourquoi ce détail ? c'eſt afin que rien ne ſoit oublié : *Sic magis gloriatur quod acceperit, quàm quod dederit ; & non dicit : Hoc ei dedi ; ſed : Hoc ab ipſo accepi.* *Chryſoſt.*

Ah ! Chrétiens, voici le tems où la grace nous parle plus fortement : *Da mihi.* Et que vous demande-t'elle ? Ce qu'elle vous demande, femme du monde, un peu plus

de retraite, un peu plus d'assiduité à l'oraison, une fréquentation plus réglée des Sacremens, quelques efforts pour pratiquer la pénitence que vous impose l'Eglise, & pour satisfaire au précepte du jeûne. Ce qu'elle vous demande, jeune personne? plus de vigilance sur vous-même, plus de simplicité & plus de modestie dans vos habits. Ce qu'elle vous demande, homme du siécle? la restitution de ce bien qui ne vous appartient pas, un prompt divorce avec cet objet séducteur qui vous a ébloüi, & qui vous tient depuis si long-tems dans un criminel esclavage. Ce qu'elle vous demande à tous? rentrez tous en vous mêmes, & vous l'aurez bientôt appris.

Sur cela, confondons-nous, mes Freres; reprochons-nous à nous-mêmes nos retardemens & nos résistances; humilions-nous devant le Seigneur; crions-lui miséricorde; après l'avoir fait peut-être languir tant d'années auprès de nous, ne le renvoions pas sans le contenter. Ou-

vrons-lui l'oreille de notre cœur. Il y va de notre ſalut. La parole de Dieu, ſon Verbe fait chair a été le principe du ſalut de l'homme ; & la parole intérieure de la grace de Dieu eſt le moien néceſſaire pour conſommer ce grand ouvrage. Donc ne pas écouter la grace qaand elle parle, quand elle demande, c'eſt mettre ſon ſalut dans un péril évident, & c'eſt s'expoſer à ſe perdre.

Car Dieu vous traitera, mes Freres, comme vous l'aurez traité. Il prendra à votre égard la même meſure que vous aurez priſe. Il appelle, & vous ne lui répondez pas. Il prie, & il ſemble que vous ne l'entendez pas. Il ſe fait ſentir à vous, & vous ne conſentez pas. Il vous ſollicite, il vous preſſe, & vous ne vous rendez pas. Vous avez votre tour, il aura le ſien ; vous l'appellerez, ſans qu'il vous réponde ; vous le prierez, ſans qu'il ſe laiſſe fléchir ; vous tendrez vers lui les bras, ſans qu'il daigne jetter un regard ſur vous ; vous vous préſenterez à lui, & il détournera ſon viſage pour ne

vous plus voir, & pour ne ſe plus laiſſer voir à vous. Que n'avez-vous été plus libéral envers lui, & que ne l'êtes-vous encore! S'il demande, c'eſt pour vous combler de ſes faveurs; c'eſt pour avoir lieu de faire couler ſur vous avec plus d'abondance les tréſors de ſa miſéricorde. On ne lui donne jamais en vain: mille graces auroient été le fruit d'une premiere grace, ſi vous aviez ſçû la faire valoir & en profiter.

D'autant plus coupables dans vos refus, que ce que Dieu vous demande eſt plus aiſé. Reprenons notre Evangile. Le Fils de Dieu demande à la Samaritaine, quoi? non pas une liqueur précieuſe; mais de l'eau. Encore ne la lui demande-t-il pas au milieu d'une campagne ſéche & aride; enſorte que pour la trouver il fallût la chercher bien loin; il la demande ſur le bord d'une fontaine: *Sedebat ſupra fontem.* A qui la demande-t-il? ce n'eſt pas à une perſonne d'une condition diſtinguée, qui ne voudroit pas s'abbaiſſer à puiſer de l'eau; mais à une

Joan. c. 4.

pauvre femme, qui vient en prendre pour elle-même, & qui tient pour cela un vaisseau à sa main : *Venit haurire aquam.* Ne nous plaignons jamais, mes Freres, dit saint Paul, de la difficulté des ordres de Dieu ; car la force qu'il nous donne, est toujours beaucoup plus grande que le fardeau qu'il nous impose. O Israël ! dit Dieu lui-même dans le Deutéronome, quel est le commandement que je te fais ? *Præceptum quod ego præcipio tibi non est suprà te, neque procul positum, nec in cœlo situm, ut possis dicere : Quis nostrûm valet ad cœlum ascendere ?* Ce que je te commande, n'est ni trop haut au-dessus de toi, ni trop loin au-delà, afin que tu ne puisses pas dire : comment monter si haut, ou aller si loin ? *Propè est verbum in ore tuo & in corde tuo.* La chose est près de toi & dans toi, en ta bouche & en tes mains. Ne nous flattons pas ; nous surmontons tous les jours pour nos amis & pour le monde, plus de difficultés que nous n'en avons à vaincre pour Dieu. Nous avons

Ibid.

Deut. c. 30.

Ibid.

vû comment la grace demande pour donner ; voions comment elle condescend pour commander ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce ne fut pas sans raison que les Apôtres s'étonnerent de voir le Sauveur du monde s'entretenir avec cette femme de Samarie : *Mirabantur quod cùm muliere loqueretur.* Peut-être en furent-ils surpris, parce qu'ils n'en avoient point encore vû d'exemple : peut-être jugerent-ils qu'il n'étoit pas convenable à un homme de son caractere, & qui passoit pour un Prophéte, de parler à une femme étrangere & infidelle, dans une place publique, & à la vûë de tous les passans : peut-être aussi admirerent-ils la bonté de leur maître, qui daignoit entrer de la sorte en conférence avec une simple femme, pour la gagner à Dieu. C'est le sentiment de saint Augustin : *Bonum mirabantur, non malum suspicabantur.* *Aug. in Joan.*

Mais mon admiration croît, quand je considére avec quelle con-

deſcendance JESUS-CHRIST traite cette Samaritaine, & que je penſe en même-tems à la maniere dont Dieu traite encore tous les jours les pécheurs, pour s'en rendre maître. Cette admirable condeſcendance conſiſte en deux choſes : premiérement, à nous prévenir ; ſecondement, à nous faire conſentir. Ces deux articles ſont importans : écoutez comment je vais les expliquer.

Par où commence JESUS CHRIST pour convertir la Samaritaine ? Il la prévient. Avant même le lever du ſoleil, il part, il marche à grands pas, il fait pluſieurs lieuës de chemin, juſqu'à ce qu'il ſoit enfin arrivé à la fontaine. Adorable Sauveur, pourquoi vous fatiguer de la ſorte ? *Jeſus ergò fatigatus ex itinere.* Quelle affaire ſi preſſante vous appelle ? Du moins, après une ſi longue traite, que n'allez-vous juſqu'à la ville de Sichar qui n'eſt pas éloignée, pour vous y rafraîchir, ainſi que font vos diſciples ? Ah ! mes Freres, JESUS-CHRIST n'a égard, ni à la

Joan. c. 4.

chaleur du jour, ni à la faim, ni à la soif, ni à toutes les autres fatigues d'un pénible voyage : pourquoi ? parce qu'il va chercher une ame. Il va éclairer une aveugle, sanctifier une pécheresse, arracher à l'enfer sa proye, & enrichir le ciel d'une nouvelle conquête. C'est une si grande affaire, qu'on ne peut y apporter trop de soin. Il faut qu'il arrive le premier ; il faut qu'il parle le premier. Car si Dieu n'excite le pécheur par la grace, que les Peres nomment pour cela grace excitante, il ne se réveillera jamais lui-même. Si Dieu ne va au-devant de lui par la grace, que les Théologiens appellent pour ce sujet grace prévenante, il ne fera jamais un seul pas pour aller à Dieu. De moi-même je puis m'éloigner de Dieu ; mais de moi-même je ne puis avoir, ni la pensée, ni le désir d'y retourner : car n'ayant que des forces naturelles, comment pourrois-je, par mes propres forces, m'élever à un acte surnaturel ? Je ne puis même appeller Dieu à mon

ſecours : il faut, dit le Prophéte, que Dieu, ſans en être prié & ſollicité, pourſuive par miſéricorde celui qui le fuit par malice. Il faut que le bon paſteur aille chercher la brebis qui s'eſt volontairement égarée : *Erravi ſicut ovis quæ perit ; quære ſervum tuum.* Et, pour parler encore plus clairement, il faut que Dieu, par ſa grace, nous mette la premiere bonne penſée dans l'eſprit, & le premier bon mouvement dans le cœur. Or quelle bonté & quelle condeſcendance dans un Dieu, de faire, à l'égard d'un homme, & d'un homme criminel, de telles avances ! de répandre dans ſon eſprit des lumieres ſi vives, qui lui font voir la laideur de ſon péché, le danger de ſon état, la grandeur des maux qui lui pendent ſur la tête, la colere de Dieu qui le menace, & les moyens de l'appaiſer ! d'exciter dans ſon cœur ces mouvemens intérieurs, qui le pouſſent, qui l'attirent, qui l'entraînent en quelque ſorte d'une maniere ſi ſecrette & ſi ſenſible, ſi douce & ſi *Pſal. 118.*

forte ! Divines lumieres, dont nous sommes si souvent remplis ! Saintes ardeurs, que nous ressentons si souvent au fond de nos ames !

Sur quoi il faut remarquer que cette grace prévenante, quant à son premier effet, est indépendante de notre liberté ; & qu'elle est en nous sans nous, c'est-à-dire, sans une libre coopération, comme l'enseignent les Conciles. Je m'explique. Dieu parle tellement à l'ame, que l'ame entend nécessairement ; il éclaire tellement l'esprit, que l'esprit voit nécessairement ; il attire tellement le cœur, que le cœur sent nécessairement l'attrait : d'où vient que l'ame qui est ainsi appellée, éclairée, attirée, ne peut ignorer qu'elle ne le soit ; comme la Samaritaine ne pouvoit pas ne point entendre JESUS-CHRIST, quand il lui disoit : Femme, donnez-moi à boire. Et elle marqua bien qu'elle l'avoit entendu, puisqu'elle lui répondit : *Dicit ergò ei mulier.* Mais prenez garde, Messieurs, pour ne pas tomber dans l'erreur, que si l'effet premier &

Joan. c. 4.

formel de la grace prévenante eſt néceſſaire, il y en a un ſecond qui eſt libre. Si la Samaritaine ne pouvoit pas empêcher que JESUS-CHRIST ne lui parlât, & ne lui demandât de l'eau, il étoit en la liberté de cette femme de donner ou de refuſer à JESUS-CHRIST l'eau qu'il lui demandoit. Et en effet elle la lui refuſa : pour nous apprendre, que l'ame remuée par la grace peut lui réſiſter, comme dit le ſaint Concile de Trente : *Poteſt eam abjicere.* On ne rejette que ce que l'on a ; on ne réſiſte que quand on eſt attaqué ; il faut recevoir, pour recevoir en vain. L'ame donc peut fruſtrer la grace de la fin où elle tend ; elle peut en arrêter l'effet principal, ainſi que l'ont défini tant de Conciles & tant de Papes. Par conſéquent, ſi la vûë de l'ame eſt néceſſaire, la perſuaſion en eſt libre ; ſi l'attrait eſt indépendant de notre franc arbitre, le conſentement du cœur à cet attrait en dépend. Or c'eſt à l'égard de ce ſecond effet, de cet effet libre & méritoire de la *Tridentin.*

grace, où la vûë de la lumiere perſuade, où l'attrait fait ſuivre, que Dieu employe un nouveau dégré de condeſcendance ; non plus ſeulement pour nous prévenir, mais pour nous faire conſentir. Et voilà en quoi conſiſte le grand myſtere de la grace efficace.

Les Théologiens enſeignent, après les Peres, que Dieu, de toute éternité, a prévû, par les lumieres infinies de ſa ſageſſe, toutes les graces qu'il pouvoit donner aux hommes ; qu'il a enſuite déterminé toutes celles qu'il leur donneroit, non ſeulement quant à la ſubſtance, mais encore quant à la maniere. Car un parfait gouvernement demande, que celui qui ordonne, regle, non ſeulement les affaires en général, mais encore en particulier & en détail ; puiſque, de ces particularités, dépend ordinairement le bon ou le mauvais ſuccès des entrepriſes. Ainſi Dieu a déterminé le tems, le lieu, l'occaſion, les conjonctures, où il veut nous donner ſes graces. Quand tout ſe trouve conforme, & à la

qualité de l'attrait intérieur, & à la disposition présente de la personne, cette conformité cause un certain plaisir à l'ame ; puisque tout plaisir naît du rapport & de la convenance qui se rencontre entre l'objet & la puissance : Et alors la volonté flattée par ce plaisir, suit & aime à suivre, se rend & aime à se rendre, consent & aime à consentir ; quoiqu'elle puisse ne pas suivre, ne pas se rendre, ne pas consentir. C'est pour cela que le grand Augustin appelle la grace efficace une délectation victorieuse : car elle est en effet victorieuse, comme il dit lui-même, (remarquez les deux mots de ce Pere) par délectation, & non par nécessité : *Trahit voluptas, non necessitas.* *Augustinus.* Je ne suis donc pas, comme parle l'Ecole, nécessité de consentir ; mais il me plaît de consentir : *Trahit voluptas, non necessitas.*

Tout ceci nous est parfaitement bien représenté dans notre Evangile, & dans l'entretien de Jesus-Christ avec cette femme Samari-

taine. Nous y pouvons distinguer quatre choses, où paroît toute la condescendance de la grace ; sçavoir, qui est celui qui parle, à qui il parle, de qui il parle, & comment il parle. Celui qui parle, c'est le Créateur, le Seigneur de l'Univers ; c'est celui-là même à qui le Centurion disoit : Ah ! Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez chez moi ; c'est celui que saint Pierre prioit de se retirer de lui, ne se croyant pas digne de demeurer en sa présence ; c'est celui devant qui Abraham n'osoit seulement ouvrir la bouche, se regardant comme un atôme, comme un néant ; c'est celui à qui Salomon bâtissoit, en tremblant, le plus magnifique & le plus superbe temple. Voilà, dis je, celui qui parle : *Ego sum, qui loquor tecum.* Et à qui parle-t'il ? à une femme du plus bas rang, ignorante, grossiere, hérétique, ou plutôt idolâtre, & abandonnée depuis longtems à de honteuses habitudes : mais, après tout, c'étoit une ame capable de la vie éternelle ; c'étoit

Joan. c. 4.

une ame précieuſe à JESUS-CHRIST. Et de quoi lui parle-t'il ? des plus hauts myſteres de la Religion, de la grace & des dons du ſaint Eſprit, de la véritable devotion qui conſiſte dans le cœur, de l'infidélité des Samaritains, de l'imperfection des Juifs, de ſon humanité, & même de ſa divinité. Enfin comment lui parle-t'il ? ſous la figure d'un ſimple voyageur, afin qu'elle eût plus de liberté pour lui répondre. Il lui parle ſeul à ſeul, afin de lui faire moins de confuſion, quand il lui découvriroit ſes déſordres ſécrets. Il lui parle en ſuppliant, *Da mihi bibere*, afin de la gagner par cet abord humble & ſoumis. Et comment en eſt-il reçû ? de la maniere du monde la plus propre à le rebuter. Quoi ! lui dit cette femme, vous qui êtes Juif, vous me demandez à boire, à moi qui ſuis une Samaritaine ? Voilà, Chrétiens, nos refus.

Cependant le Sauveur du monde pourſuit toujours. Ah ! que ne connoiſſez-vous mieux le don de Dieu,

& qui eſt celui qui vous demande à boire ! peut-être que vous lui auriez demandé vous-même de l'eau vive : & il vous en auroit donné. Mais, Seigneur, êtes-vous donc plus grand que le Patriarche Jacob, qui a bû de cette Fontaine, lui & toute ſa maiſon ? Où eſt-ce que vous en trouverez de meilleure ? Vous n'avez pas même de ſceau pour en puiſer. Remarquez, Chrétiens, la malignité de cette femme, qui joint au premier refus qu'elle a fait le mépris & la raillerie. Mais le Fils de Dieu diſſimule tout ; il la ramene au même point. Celui qui boira de cette eau que vous vantez tant, lui dit-il, aura encore ſoif : mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais ſoif. Que répond-elle à cette promeſſe ? Donnez-moi de cette eau ; Seigneur. Alors JESUS-CHRIST, qui ſçavoit l'état de ſon ame, & qui vouloit lui en faire voir le déréglement, l'envoye chercher ſon mari. Mais je n'en ai point. Il eſt vrai, réprend le Sauveur : vous en avez eu cinq ;

& celui que vous avez présentement n'est pas votre mari. Ce discours ne dût pas lui plaire. Aussi elle tourne la conversation sur d'autres sujets ; elle propose des questions de Religion. JESUS-CHRIST satisfait à tout ; il la convainc ; il lui découvre qu'il est le Messie : *Ego sum.* Et, par cette parole toute-puissante, il la gagne enfin, & la convertit.

Combien de fois, mon cher Auditeur, vôtre Dieu brûlé, pour ainsi dire, d'une soif ardente de votre salut, vous a-t'il parlé à vous-même ? combien de fois vous a-t'il prévenu ? Il a choisi pour cela le tems, ce tems de solitude & de retraite, ce tems de paix & de repos ; lorsqu'ayant l'esprit vuide de toutes les affaires humaines, vous étiez plus en état d'entendre la voix qui vous appelloit, & de lui répondre. Sous combien de figures s'est-il présenté à vous ? Je vous l'ai déja dit. Tantôt comme un Juge, qui menace. Tantôt comme un ami, qui recherche. Tantôt avec

tout l'éclat de sa majesté, comme un Dieu. Tantôt avec un visage plein de bonté, comme un pere. Il vous a fait voir l'enfer sous vos pieds, pour vous intimider; le ciel sur votre tête, pour vous encourager. Il a fait gronder la foudre autour de vous, pour vous arrêter; briller à vos yeux la couronne, pour vous attirer. Il vous a fait faire, presque malgré vous, les plus saines & les plus solides réflexions, sur la vanité du monde & de ses biens, sur le tems, & sur l'éternité, sur l'injustice de vos retardemens, sur la honte & le danger de votre état. Il vous a dit au fond de l'ame, comme à la Samaritaine: *Ego sum, qui loquor tecum:* C'est moi qui vous appelle; moi votre maître, moi votre souverain Seigneur, moi votre Sauveur. Où est votre reconnoissance? où est votre amour? Il vous a dit à l'oreille du cœur, comme à l'infidelle Jerusalem: *Fornicata est cùm amatoribus multis:* Ame ingrate, ame sensuelle, vous m'avez manqué de foi; vous vous

Jerem. 3. 4.

êtes

êtes abandonnée mille fois à vos déſirs déréglés ; vous m'avez ſacrifié à de prophanes idoles. Cependant revenez ; il eſt encore tems : c'eſt le Dieu de miſéricorde qui vous parle en ce jour ; mais le jour viendra, & il approche, où ce ſera le Dieu de juſtice, & où il tonnera. Enfin, il ne s'eſt pas contenté de parler lui-même ; il vous a fait encore parler : & par qui ? par ſes Miniſtres, par ſes Prédicateurs, par des perſonnes vertueuſes qu'il a inſpirées pour vous, & animées d'un ſaint zéle. Il a tout mis en uſage.

Condeſcendance eſtimable de notre Dieu, que ſaint Paul a bien appellée un excès de charité, *Nimiam charitatem* ; une bonté riche & opulente, *Divitias bonitatis* ; une dilection ſuréminente, *Supereminentem charitatem.* Vous en avez ſoupiré, mon cher Auditeur ; mais vous n'en avez pas changé. Vous avez haï ce que vous étiez : (ces paroles ſont de ſaint Paulin) & vous avez aimé ce que vous n'étiez pas : mais que vous ſervira d'avoir haï l'iniquité & d'a-

Epheſ. c. 2.

Rom. c. 2.

Epheſ. c. 3.

voir aimé le devoir & la vertu, ſi malgré cette haine, malgré cet amour foible & ſtérile, vous continuez à faire ce que vous haïſſez, & ne commencez pas à faire ce que vous aimez.

O que n'avez-vous ſuivi l'impreſſion de la grace! que ne la ſuivez-vous comme la Samaritaine! Au moment qu'elle a ouvert les yeux, & que le Seigneur s'eſt fait connoître à elle, la voilà tout-à-coup ravie & tranſportée. Elle ne penſe plus à puiſer l'eau qu'elle étoit venu chercher; elle laiſſe même auprès de la fontaine le ſceau qu'elle avoit apporté: *Reliquit ergò hydriam ſuam.* Elle n'eſt occupée que de JESUS-CHRIST. La grace l'entraîne. Elle court, elle vole: *Abiit in civitatem.* Elle devient l'Apôtre du Meſſie. Elle l'annonce à toute une ville: Venez, *venite*; voyez, *videte.* Elle ne craint point de révéler ſes déréglemens paſſés, afin de rendre témoignage au Prophéte qui les a connus, lorſqu'ils étoient encore ſécrets. Il m'a dit tout ce que j'ai fait: *Dixit mihi omnia quæcumque feci.*

Joan. c. 4.
Ibid.
Ibid.
Ibid.

N'eſt-ce pas le Chriſt que l'on attend? *Nunquid ipſe eſt Chriſtus* ? Ainſi, quand Dieu s'eſt rendu maître d'une ame par la grace, il la porte à tout ce qu'il veut; il la conduit comme il lui plaît; il y domine, & il y domine ſeul. Qu'il prie déſormais ou qu'il ne prie pas, qu'il menace ou qu'il ne menace pas, qu'il promette ou qu'il ne promette pas, c'eſt aſſez qu'il parle; rien ne coûte pour lui obéir. Plus de ménagemens néceſſaires pour s'inſinuer; rien ne réſiſte à ſa grace toute-puiſſante. Ce n'eſt plus proprement, ni en ami, ni en Juge, ni en Pere qu'il agit; mais c'eſt en Souverain, c'eſt en Dieu. Autant de fois qu'il fait entendre à l'ame cette parole ſécrette, cette parole déciſive, Je le veux; on entreprend, on exécute, on ſouffre avec patience, on travaille avec ardeur. Saint Paul foudroyé & terraſſé n'a plus d'autre ſentiment que celui d'une obéiſſance parfaite aux ordres de Dieu. Seigneur, s'écrie-t'il, que voulez-vous de moi? *Domine, quid me vis facere!* Il ne marque rien en particulier; il *Ibid.* *Act. c. 9.*

ne détermine rien. Il est sous l'empire de la grace ; c'est à elle à ordonner ; quoique ce soit, il n'y a rien qui l'arrête. Nous voyons des pécheurs comme transformés tout-à-coup en d'autres hommes. Dès que la grace en a fait des pénitens, tout leur est possible, tout leur est même facile. Faites-en l'épreuve, mes Freres ; soumettez-vous à une si sainte domination ; laissez-vous gouverner à la grace ; la grace, en vous gouvernant, vous conduira au Royaume éternel, que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA QUATRIE'ME SEMAINE.

SUR L'AUMOSNE.

Accepit ergò JESUS panes; & cùm gratias egiſſet, diſtribuit diſcumbentibus.

JESUS *prit donc les pains; & après avoir rendu des actions de graces, il en donna à ceux qui étoient aſſis.* En ſaint Jean, chap. 6.

CE Miracle de JESUS-CHRIST, mes Freres, cette multiplication des pains, qu'eſt-ce autre choſe qu'une aumône, que fait le

Sauveur du monde à plus de cinq mille personnes ? Et par-là ne nous avertit-il pas, nous ses Ministres & les dispensateurs de sa parole, d'exhorter sérieusement & fortement les fidéles à l'exercice de la charité Chrétienne envers les pauvres ? Je dis de les exhorter sérieusement & fortement : car je suis persuadé qu'un Prédicateur perd son tems, lorsqu'il s'amuse, dans ces grands sujets, à recueillir certaines pensées ingénieuses, & à les tourner d'une maniere agréable & polie. Ni les gens de bien, ni les avares n'en profitent : les uns, parce qu'ils n'en sont pas édifiés ; & les autres, parce qu'ils ont l'ame dure, & qu'il est difficile de les toucher. Je demande donc à Dieu qu'il me donne aujourd'hui toute la force de sa grace, & toute l'autorité nécessaire sur les esprits. Je lui demande qu'il donne à ma voix la vertu de la sienne ; *Ecce dabit voci suæ vocem virtutis* ; afin que, comme les grandes pluyes suivent les tonneres, mes menaces fassent tomber dans les mains des

Psal. 67.

pauvres de plus abondantes aumônes. Or si mon intention n'est pas de vous flatter, je ne veux rien non plus outrer : mais me tenant dans les bornes convenables, je vous ferai voir deux choses touchant l'aumône. Premiérement, votre devoir. Secondement, votre pouvoir. Si je disois seulement aux personnes accommodées, qu'ils peuvent faire l'aumône, sans les convaincre de leurs obligations ; ils me répondroient : Je le puis, il est vrai ; mais je ne le dois pas. Si je leur disois seulement en général, qu'on doit faire l'aumône, sans leur expliquer de quoi ils la peuvent faire ; ils me répondroient : Je le devrois, si je le pouvois ; mais je ne le puis. Ainsi il faut vous montrer tout à la fois, que vous devez secourir les pauvres ; c'est la premiere Partie : de quoi vous les pouvez secourir ; c'est la seconde. J'ai besoin des lumieres du ciel : demandons-les, &c. *Ave.*

Pour bien éclaircir l'obligation que porte avec soi le précepte de PREMIERE PARTIE.

l'aumône, & pour ne pas embarraſſer vos eſprits par une confuſion de choſes mal ordonnées, je fais, l'une après l'autre, certaines propoſitions, qui vous conduiront aiſément & nettement à la connoiſſance d'un des plus indiſpenſables devoirs du Chriſtianiſme. Tâchez, s'il vous plaît, à me ſuivre.

Premiere propoſition. La ſage providence de Dieu a dû impoſer aux riches le précepte de l'aumône. En voici la preuve. Il y a dans le monde, par l'ordre même de la providence divine, une inégalité de biens qui quelquefois nous étonne. Tel ne manque de rien; & tel au contraire manque de tout. Les greniers de l'un, comme ceux de ce riche de l'Evangile, ſont trop petits pour contenir toute ſa récolte; & l'autre, comme le pauvre Lazare, n'a pas un ſeul grain à ramaſſer. Enfin, pour parler avec ſaint Paul, l'un meurt de faim, & l'autre eſt yvre : *Alius eſurit, alius autem ebrius eſt.* Or la conduite de Dieu ne ſembleroit-elle pas bien dure, & n'y au-

1. *Cor.* 6, 12.

roit-il pas lieu de douter de ſa providence, s'il en étoit demeuré là? Car, ſuivant la comparaiſon de Théodoret, comme nous aurions ſujet de croire qu'un jardin ſeroit abandonné, & que perſonne ne prendroit ſoin de l'entretenir, ſi toutes les eaux dont il doit être arroſé ſe rendoient ſeulement aux pieds de quelques arbres, tandis que les autres perdroient tout leur ſuc, faute d'humidité, & qu'ils mourroient de ſéchereſſe: de même, ſi quelques riches poſſédoient tous les biens, & que Dieu n'eût point pourvû aux beſoins de tant de miſérables qui n'ont d'ailleurs nulle reſſource, ne pourroit-on pas penſer que c'eſt le hazard qui gouverne toutes choſes? ou que le créateur du monde n'eſt, ni auſſi ſage, ni auſſi bon que la Religion nous l'enſeigne? Il a donc fallu que Dieu ordonnât à ceux qui ſont dans l'opulence de ſoulager ceux qui ſont dans la diſette. C'eſt pourquoi l'Apôtre, inſtruiſant ſon diſciple Timothée, ne lui dit pas ſeulement, qu'il conſeille l'aumône aux riches

comme une œuvre de surérogation, mais qu'il la leur commande comme
1. *Tim. c. 6.* une œuvre d'obligation : *Divitibus hujus sæculi præcipe, facilè tribuere, communicare, thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum.* Et le saint Esprit nous avoit auparavant avertis d'assister le pauvre, & de satisfaire par-là au commandement
Eccle. c. 29. du Seigneur : *Propter mandatum, assume pauperem*

C'est aussi ce qui a fait dire à saint Augustin, que le riche, selon les intentions de Dieu, est pour le pauvre, & le pauvre pour le riche : *Dives propter pauperem, & pauper propter divitem.* En quoi notre Dieu fait admirablement éclater sa sagesse : Car, si vous y prenez bien garde, ce rapport mutuel & ce commerce de charité lie étroitement ensemble le riche & le pauvre ; le riche, parce qu'il est obligé de secourir le pauvre, & le pauvre, parce qu'il est obligé
Aug. serm. 5. de verb. Dom.
Ibid. d'implorer le secours du riche : *Pauperis est orare, divitis erogare.*

Confirmons tout ceci par une belle réflexion de saint Basile sur ces

paroles de la Genèse : Au commencement Dieu créa le ciel & la terre, & la terre étoit toute vuide. Le ciel, dit ce Pere, est riche de lui-même ; il subsiste sans dépendre de la terre ; il a ses astres, sa lumiere, ses influences, ses qualités sécrettes, qui operent presque toutes dans la nature : mais pour la terre, elle ne peut rien de son fonds ; & sans l'assistance du ciel, elle ne produiroit pas un seul fruit : *Terra autem erat inanis & vacua.* Mais, pour suppléer à cette indigence, que fait Dieu ? il veut que tous les biens du ciel descendent sur la terre, & qu'ils lui soyent communiquez. C'est pour la terre que le soleil éclaire, que les astres tournent sur notre tête, & qu'ils ont leur chaleur, leurs rayons, toutes leurs vertus occultes. En sorte que ces deux maîtresses piéces du monde, si je puis user de cette expression, se trouvent parfaitement unies ; l'une par la nécessité de donner, & l'autre par la nécessité de recevoir. Je ne puis mieux appliquer cette excellente *Genes. c. 1.*

figure à mon ſujet, que par les paroles du grand Pape ſaint Léon. O l'admirable Providence, s'écrie-t'il, & l'induſtrieuſe bonté de Dieu, qui, par une diſtribution ſi inégale, a ſçû procurer tout à la fois l'avantage du pauvre & du riche ! *Leo.* *O mira providentia Creatoris, ut uno facto duobus eſſet ſuccurſus !* Il étoit aiſé à notre Dieu, pourſuit-il, de donner lui-même immédiatement aux pauvres le ſuperflu des riches : mais il a jugé plus à propos de ſanctifier les pauvres par la patience, par l'humilité, par la dépendance ; & de ſauver les riches par la miſé- *Idem,* ricorde & la charité : *Niſi, ut illos juſtificare vellet de patientiâ laboris, & hos de opere charitatis.*

Seconde propoſition Le précepte de l'aumône oblige ſur peine de péché mortel : j'en donne une démonſtration ſenſible, & qui ne ſouffre point de réplique. Dieu ne nous damne, ni ne nous peut damner, que pour la tranſgreſſion d'un précepte étroit & rigoureux, & pour des offenſes mortelles. Car Dieu ne

punit éternellement, ni ne peut éternellement punir que celui qu'il hait ; & comme il eſt miſéricordieux & juſte, il ne peut haïr que celui qui, par une déſobéiſſance & une offenſe mortelle, lui en a donné un légitime ſujet. Or Dieu condamne aux flammes éternelles ceux qui ont manqué à faire l'aumône. Pour en être convaincus, écoutez la ſentence qu'il prononcera contre les réprouvez. Allez, maudits, allez au feu : pourquoi ? parce que j'ai eu faim, & que vous ne m'avez pas donné à manger ; parce que j'ai eu ſoif, & que vous ne m'avez pas donné à boire ; parce que j'ai été malade, & que vous ne m'avez pas aſſiſté. Mais, Seigneur, diront ces malheureux, où eſt-ce que nous vous avons vû pauvre, infirme, nud, & que nous ne vous avons pas fourni les ſoulagemens néceſſaires ? Ce que vous avez refuſé à vos freres, leur répondra le ſouverain Juge, vous me l'avez refuſé à moi-même. Tirez, Chrétiens, la conſéquence ; & concluez que vous ne pouvez donc,

ſans pécher mortellement, violer le précepte de l'aumône. Je dis plus, & je conclus moi qu'un des commandemens dont Dieu paroît avoir l'obſervation plus à cœur, c'eſt celui de l'aumône. Car, lors qu'à la face du ciel & de la terre, il faudra nous juger, le premier chef de notre examen, le premier motif, le premier titre de notre juſtification ou de notre condamnation ſera pris de ce précepte, ſelon que nous l'aurons, ou accompli, ou tranſgreſſé.

Chryſoſt. *Prima ſtipendia pauperis tractantur in cœlo.* Les pauvres, dit ſaint Chryſoſtome, ont leurs gages aſſignés ſur vos biens; & ce ſera l'obligation capitale dont Dieu vous demandera l'acquit à ſon tribunal; c'eſt même la ſeule dont JESUS-CHRIST, qui doit être notre Juge, nous a parlé, en nous traçant une peinture ſi terrible de ce jugement univerſel, où tous les hommes ſeront appellés. Ne pouvoit-il pas nous dire, que nous ſerons condamnés pour nos injuſtices, pour nos impiétés, pour nos débauches? Mais

apprenez, c'eſt le raiſonnement de ſaint Auguſtin, quel eſt le prix & la néceſſité de l'aumône, puiſqu'il a paſſé ſous ſilence tous les autres articles : *Quantò hoc excellit, quando cætera tacuit.* *Auguſt.*

Troiſiéme propoſition. Ce précepte de l'aumône oblige ſous une peine griéve dans les griéves néceſſités des pauvres. Ce point eſt important, & demande à être développé. Pour cela, remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a deux ſortes de commandemens; les uns négatifs, & les autres poſitifs ou affirmatifs : ce ſont les termes de l'Ecole que je vais vous faire entendre. Nous appellons commandemens négatifs, ceux par où Dieu nous défend quelque choſe, comme d'adorer des Idoles, ou de porter un faux témoignage. Nous appellons commandemens poſitifs ou affirmatifs, ceux par où Dieu nous ordonne quelque choſe, comme de prier, ou de faire l'aumône. Or il y a entre les uns & les autres une grande différence. Car les premiers obli-

gent toujours & pour toujours ; parce que le mal n'eſt jamais permis. Par exemple, je ne puis jamais, en quelque tems & en quelque occaſion que ce ſoit, commettre une idolâtrie, ou bleſſer la vérité par un menſonge. Mais les ſeconds n'obligent pas pour toujours ; c'eſt à-dire, que nous ne ſommes pas obligés de produire à toutes les heures les actes qu'ils commandent. Ainſi, quand JESUS-CHRIST dit, Priez, donnez l'aumône ; il ne prétend pas que je prie à tous les momens, ni que je faſſe l'aumône en toutes les rencontres. Voulez-vous donc ſçavoir en quelles conjonctures nous péchons mortellement, ſi nous ne ſecourons pas les pauvres? Je réponds que ce n'eſt pas ſeulement dans leurs extrêmes néceſſités, lorſque la miſere les réduit au point de mourir s'ils ne reçoivent une prompte aſſiſtance : mais que c'eſt même, ſans attendre de telles extrémités, dans leurs néceſſités griéves, & quand ils ſe trouvent en de grands beſoins, J'en

apporte des raisons convaincantes.

L'obligation de secourir le pauvre naît de sa nécessité : donc l'obligation griéve naît de la nécessité griéve du pauvre. Que peut-on opposer à cette preuve, que j'ai ramassée en deux mots pour vous la jetter d'abord dans l'esprit ? Je la reprends, & je vous prie d'en considérer encore avec plus de réflexion l'évidence. Mon obligation touchant l'aumône vient de la nécessité & du besoin des pauvres. Donc à mesure que croît le besoin des pauvres, mon obligation doit pareillement croître. Donc si la nécessité des pauvres est griéve, il faut aussi que mon obligation le devienne. Donc dans les griéves nécessités des pauvres, c'est un péché grief, un péché mortel que de ne les pas assister autant qu'on le peut, & que leurs besoins le demandent. De-là, Chrétiens, nous devons recueillir, que le riche, pour secourir le pauvre, ne peut attendre en conscience qu'il soit réduit à la derniere nécessité. Autrement, il faudroit dire que le

riche seroit exempt de faire l'aumône au pauvre, jusqu'à ce qu'il le vît aux abois, & prêt à rendre l'ame, faute de pain. Il faudroit dire, que cet homme, cette femme du monde, qui sçavent qu'une pauvre mere chargée d'enfans & dépourvûë de tout secours est malade dans un lit, pourroient lui refuser la charité, jusqu'à ce que sa maladie devînt & parut mortelle, & la laisser ainsi languir de misere durant une rigoureuse saison. Il faudroit dire, que, pour donner à ce misérable un habit déja usé, on pourroit impunément & sans offense différer jusqu'à ce qu'il fût couché contre terre, transi, immobile, & sur le point d'expirer par la violence du froid. Ces occasions sont extraordinaires, elles sont rares; & l'obligation même griéve de faire l'aumône, est ordinaire & fréquente, comme l'a solidement & judicieusement observé le sçavant Suarez, dont voici le raisonnement : La cause que Jesus-Christ assigne en commun de la perte & de la damnation des ré-

prouvés, & qui sera même expressément marquée dans leur sentence, doit être fréquente & ordinaire : car il faut qu'elle convienne & qu'elle puisse être imputée à un grand nombre de gens, de l'un & de l'autre sexe, de tout âge, de tous lieux, de toutes conditions ; ce qui ne seroit pas possible, si elle étoit extraordinaire & rare. Or cette cause générale, ce sujet commun de la réprobation des hommes, comme l'Evangile nous l'apprend, & comme je l'ai déja dit, est la transgression du précepte de l'aumône. Il faut donc que cette transgression soit ordinaire : & parce qu'il arrive très-peu qu'on trouve un pauvre dans un péril prochain de mourir, & qu'on l'abandonne alors, sans lui donner un soulagement qui lui rendroit la vie, & qu'il ne tient qu'à nous de lui fournir ; il est évident que ce n'est pat là de quoi JESUS-CHRIST a voulu parler, en nous rapportant l'arrêt qui sera fulminé contre les réprouvés & le titre que Dieu produira contre eux pour les

rejetter. Reſte donc que ce titre de damnation ſoit un péché plus fréquent, ſçavoir, le défaut de charité dans les griéves néceſſités des pauvres.

Je dis plus, & j'ajoûte que, même dans les néceſſités moins griéves, & que nous nommons ſeulement communes, il y a une obligation griéve de faire de tems en tems & réguliérement quelques aumônes. Pourquoi ? premiérement, c'eſt que la dureté des riches, en ne ſoulageant jamais les pauvres, fait que leurs néceſſités, de communes qu'elles étoient, deviennent griéves. Secondement, c'eſt que l'habitude que contractent les riches, de ne donner jamais l'aumône aux pauvres, les expoſe au danger de ne la faire pas même dans les griéves néceſſités. Troiſiémement, c'eſt qu'un riche en cette diſpoſition pécheroit inconteſtablement contre la charité & la miſéricorde ; & je prétends qu'il pécheroit dans une matiere conſidérable. Car quoique le beſoin de chaque pauvre en particulier ſoit un

mal léger, l'amas & le compoſé de tant de maux différens, conſidéré, & dans ſon étenduë, & dans ſa durée, eſt un grand mal. N'y vouloir donc jamais apporter aucun remede, c'eſt ſe rendre coupable dans un point important. Ainſi diſons-nous qu'un homme ne peut, ſans crime & ſans encourir la haine de Dieu, former la réſolution de prendre à divers particuliers des ſommes légéres, ſi le total de ces légéres ſommes en fait une ſuffiſante pour un péché mortel.

Mais, ſi cela eſt, il y aura bien des riches damnés. Vous le concluez, mes chers Auditeurs; je le conclus avec vous; & c'eſt la concluſion de JESUS-CHRIST même. Ne nous dit-il pas qu'il eſt plus aiſé de faire paſſer un chameau par le trou d'une aiguille, que de faire entrer un riche par la porte du Ciel? Dans tout l'Evangile nous n'avons que l'hiſtoire ou la parabole d'un riche damné. Pourquoi l'eſt-il? pour ſon inſenſibilité envers le pauvre Lazare. Par l'original jugez des copies, & de ce

qui a perdu l'un, apprenez ce qui perd les autres.

Quatriéme propoſition. Sans parler des beſoins communs, il y a une très-grande multitude de pauvres réduits en de griéves néceſſités. Plût au ciel que la choſe ne fût pas auſſi vraye qu'elle l'eſt! Mais hélas! le bras de Dieu qui s'eſt étendu ſur les plus vaſtes contrées, qui partout abbat des millions d'hommes ſous la peſanteur de ſes coups, qui dans toutes les provinces donne la mort à pluſieurs, & preſqu'à tous les frayeurs de la mort; qui fait tout à la fois ſentir, & les maux préſens, & les maux à venir; ceux-là, par une impreſſion actuelle, & ceux-ci par de mortelles allarmes: ce bras tout-puiſſant, ce bras ſi terrible, n'a pas épargné cette ville capitale. Combien de larmes a-t'il fait verſer à tant de familles qu'il a frappées? & combien encore en tient-il d'autres triſtement ſuſpenduës entre de foibles eſpérances, & de vives craintes des calamités futures qui nous pendent ſur la tête?

Conſultez, mes Freres, conſultez ces perſonnes zélées à qui la charité fait prendre ſoin des pauvres, & qui les viſitent pour les aſſiſter, ou corporellement, ou ſpirituellement. Rapportez-vous-en à vous-mêmes, & croyez ce que voyent vos yeux, ſur tout en certains quartiers où vous trouvez preſque à chaque pas des gens dont le premier aſpect effraye, tant ils ſont défigurés. Que vous diſent leurs viſages pâles & défaits, leurs corps languiſſans que la fiévre a brûlés, & que la miſere achéve d'épuiſer & de deſſécher? Penſez combien d'artiſans qui vivoient de leur travail, mais qui n'y peuvent plus vaquer, ſoit par la caducité d'un âge avancé, ſoit par les infirmités d'un corps déja caſſé avant la vieilleſſe, n'ont plus d'autres reſſources que les pieuſes gratifications des fidelles. Penſez combien de maiſons nombreuſes ſubſiſtoient à la faveur d'un commerce qui tout à coup a manqué; mais que le pere ne peut relever, parce qu'il n'eſt pas en état de

faire pour cela quelques avances. Ecoutez les pitoyables accens que pouſſent autour de vous & vers vous plus de dix, & peut-être plus de vingt milles bouches affamées. *Miſeremini, ſaltem vos amici mei.* Au nom du Créateur qui nous a formés, ayez compaſſion de nous : & tandis qu'il vous conſerve par ſa miſéricorde, & les biens, & la ſanté, ne nous laiſſez pas miſérablement périr. Quoique pauvres & ſouffrans, nous ſommes vos Freres ; nous adorons le même maître que vous ; nous avons été rachetés par le même ſang que vous ; nous avons participé, & nous participons encore au même ſacrifice que vous ; nous attendons la même gloire que vous ; & par nos vœux, nous tâcherons à l'obtenir pour vous : *Miſeremini, ſaltem vos amici.* Encore une fois, ne nous oubliez pas. Nous vous le demandons : par où ? par nos gémiſſemens, par nos douleurs. Par où ? par la même loi qui nous unit ; par les mêmes Sacremens, par le même Ciel, par le même Dieu,

Job c. 19.

par

par le même JESUS-CHRIST : *Miseremini, saltem vos amici.*

Allons plus avant, mes chers Auditeurs; ouvrons les yeux de la foi, & reconnoissons JESUS-CHRIST même dans ces pauvres, puisque, selon l'éloquent & le docte Salvien, c'est lui qui souffre dans eux, & qui implore votre assistance : *Solus tantummodò Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet.* Salvian.

Oui, mes Freres, c'est JESUS-CHRIST qui, du milieu de cette troupe affligée, vous crie & vous dit : Chrétiens, qu'ai-je fait pour vous ? Ne ferez-vous rien pour moi ? Ai-je épargné pour vous, & honneur, & sang, & vie ? Epargnerez-vous pour moi un foible soulagement qui vous coûtera si peu, qui me tirera de cet état de langueur, ou qui m'aidera à mourir avec moins de peine ? Je ne regrette pas ce que je vous ai donné ; mais je vous en redemande au moins quelque partie. La lui refuserez-vous, mes chers Auditeurs ? la refuserez-vous à votre Libérateur, à votre Sauveur ? Honorez le Sei-

Prov. c. 3. gneur de votre ſubſtance : *Honora Dominum de tuâ ſubſtantiâ :* & ſi ce n'eſt pas aſſez vous dire, rendez-lui ce que vous lui devez, & ce que *Ibid.* vous devez aux pauvres ; *Et redde ei debitum.* Vous êtes obligés de les aſſiſter : je vous en ai convaincus. Mais de quoi ? & comment le pouvez-vous ? vous l'allez voir dans le ſecond Point.

SECONDE PARTIE. Entrons, Chrétiens, entrons d'abord en matiere ; & donnez-moi une attention toute nouvelle, parce que le point que j'ai à traiter eſt délicat, & qu'il renferme une morale également épineuſe, ſolide & belle. Je veux vous faire connoître votre pouvoir touchant l'aumône. Je veux examiner en détail qui ſont ceux qui la doivent faire, parce qu'ils le peuvent. Je veux encore aller plus avant, & vous apprendre de quoi ils la peuvent, & par conſéquent ils la doivent faire. Voici comment je raiſonne. Appliquez-vous.

Il y a dans le monde un fonds

pour la subsistance des pauvres. Cette proposition est inconteſtable. Car Dieu, leur Créateur, ne les a pas formés pour périr de faim. De plus, puisqu'il y a un précepte de l'aumône, comme je vous l'ai fait voir, & que Dieu ne commande jamais l'impossible, il faut qu'il y ait de quoi accomplir la loi qu'il a portée. Or ce fonds destiné de Dieu pour l'entretien des pauvres, où est-il? Dirons-nous qu'il est chez les pauvres mêmes? Ce seroit une contradiction manifeste : car dès-là ces pauvres ne seroient plus pauvres.

Donc ce fonds étant dans le monde, & n'étant pas chez les pauvres, il s'ensuit qu'il est chez les personnes aisées & chez les riches du siécle. Oui certes, il est chez vous, riches. Et, pour vous le marquer plus en particulier, ce fonds ordinaire des pauvres, c'est votre superflu. Je dis ce fonds ordinaire; & je ne le dis pas sans sujet : Car il peut y avoir des occasions extraordinaires, des extrémités, où

vous seriez obligés même d'aider les pauvres d'une partie de votre nécessaire. Mais je prends ici la chose selon le cours & l'ordre commun; & j'avance encore une fois que le fonds ordinaire des pauvres a été assigné de Dieu, & doit être pris sur votre superflu.

Mais l'embarras, mes Freres, la difficulté, c'est de le trouver, ce superflu. Car, comme a fort bien dit Saint Ambroise, il n'est rien de plus nécessaire, ni rien aussi de plus difficile, que de connoître le non nécessaire : *Nihil tàm necessarium, quàm cognoscere quid non sit necessarium.*

Ambros. ad Versic. Eccle.

Si je ne voulois qu'effleurer mon sujet, j'aurois bien-tôt défini le superflu, en me contentant de dire, que c'est tout ce qui n'est point nécessaire. Mais, quand on veut pénétrer plus avant, & démêler ce que c'est donc en effet, & dans l'usage de la vie, que ce non nécessaire, cette seule question en renferme bien d'autres, & demande beaucoup de discernement. La dif-

ficulté vient de ce que le néceſſaire prend tant de faces différentes, & ſe tourne en tant de ſens, qu'il ne ſemble pas qu'on en puiſſe donner une idée préciſe, ni une juſte définition. Car il n'a pas, & ne doit pas avoir par-tout les mêmes meſures. D'où il arrive que vous l'étendez autant qu'il vous eſt poſſible, & toujours à votre avantage. Chacun l'habille, le peint à ſa mode ; &, pour s'autoriſer, s'appuye ſur l'opinion mal entenduë de quelque Théologien, qu'on fait ſouvent parler contre ſa penſée, & à qui l'on attribuë des déciſions directement contraires à ſes ſentimens.

Avant que de prononcer là-deſſus, & pour en former un jugement ſain & droit, il faut avoir une régle. Et qui nous en ſervira ? Sera-ce la paſſion ? ou ne ſera-ce pas plutôt le Chriſtianiſme, & la raiſon ? Si nous écoutons la paſſion, il n'y a plus de ſuperflu. Demandez, par exemple, à un voluptueux s'il a du ſuperflu ; il vous répondra

qu'il n'en a point : & ſa réponſe eſt vraye, ſuppoſé le faux principe qu'il s'eſt fait de contenter tous ſes ſens, & de ne ſe refuſer aucun des plaiſirs de la vie. Car pour cela, il y a des dépenſes exceſſives à faire, & à quoi même les fonds les plus abondans ne peuvent ſuffire. Demandez à un ambitieux s'il a du ſuperflu : Comment en auroisje, vous dit-il ? Je n'ai pas même le néceſſaire. Et pourquoi ne l'a-t'il pas en effet ? parce que c'eſt un homme qui veut ſe diſtinguer de ceux de ſon rang ; qui, ſans ſe ſouvenir de ſa naiſſance, & voulant effacer la tache d'une roture qui lui paroît honteuſe, ſupplée, autant qu'il peut, par ſon luxe & par ſes frais immenſes, au défaut de l'origine. Demandez à un avare s'il a du ſuperflu : ſuivant ſes idées, il manque de tout ; il auroit les revenus de toute une province, qu'il ne ſeroit pas encore content. Et par quels prétextes juſtifie-t'il cette cupidité inſatiable, qui lui fait entaſſer tréſors ſur tréſors,

sans jamais se désaisir de rien ? C'est qu'on ne peut mettre ses affaires en sureté, ni vivre à son aise, sans avoir du bien devant soi : C'est qu'on ne sçait ce qui peut arriver dans la suite, & qu'on est en danger de se trouver court, si l'on n'a quelque chose de réserve : C'est qu'il est bon de placer son argent en divers lieux, & sur plusieurs personnes, afin que, si l'un vient à ne pas payer, on ait recours à l'autre : C'est que la sagesse veut qu'on se tienne en état de faire à propos certains achats, selon que les occasions se présentent. Telles sont les maximes de la passion ; telles sont les excuses des riches qu'elle gouverne. Mais si ces excuses, si ces maximes sont recevables, si c'est sur la passion que nous nous réglons, & que nous pouvons nous régler, il n'y aura donc plus d'aumône ? Car qui la fera ? Les pauvres ? mais s'ils sont pauvres, qu'ont-ils pour la faire ? Les riches ? mais la passion leur persuade qu'ils en sont dispensés. Cependant il y a un précepte de

l'aumône, & un précepte pour lequel des millions de personnes seront damnés. Ce précepte ne peut tomber sur les pauvres : par conséquent, il regarde les riches. Toutefois il ne peut être accompli, tandis que la passion sera consultée. D'où il faut conclure, que le précepte devant sans contredit l'emporter sur la passion, elle ne peut être un bon juge pour déterminer le superflu.

Mais voulons-nous, mes Freres, comme nous y sommes obligés, prendre pour guide la raison & le Christianisme ? nous aurons bientôt trouvé le superflu des riches. Et où ? dans leurs passions mêmes. Ce superflu pour vous, mon cher Auditeur, ce fonds des pauvres, c'est ce que vous employez à un jeu immodéré ; c'est ce que vous employez à des spectacles profanes ; c'est ce que vous employez à un faste mondain ; c'est ce que vous employez à des repas trop somptueux ; c'est ce que vous employez à des acquêts sans bornes,

à des réserves sans mesure. Hé! comment l'entendez-vous? Quoi! il y a chez vous un fonds pour des divertissemens continuels: & il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour le train, l'équipage, des ameublemens, des habillemens magnifiques: & il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour toutes les modes, quoiqu'elles puissent coûter: & il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour tous les projets que l'ambition, ou que l'avarice vous inspire: & il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour la débauche même, & la débauche la plus infâme; pour entretenir cette personne, pour parer cette idole: & il n'y en a point pour les pauvres? Réprimez la passion, retranchez-lui ce qu'elle demande injustement, donnez-le aux pauvres; & tous les besoins des pauvres seront soulagés: *Aufer superflua, & nulli deerunt necessaria.*

Bernard. de inter. Dom. 26.

Ce n'est pas assez: Je prétends

que souvent même les riches, en ménageant bien leur superflu, & en le partageant entre eux & les pauvres, y trouveroient de quoi suffire tout à la fois, & aux nécessités de ceux-ci, & à toutes les bien-séances du monde. Je vais mieux me faire entendre. Oui, grands du monde, opulens du siécle, je serai avoué des pauvres, en ne vous demandant rien pour eux de tout ce qui est convenable pour l'entretien honnête de vos familles, pour l'établissement avantageux de vos enfans, & même pour certaines récréations & certaines parties. Je crois même que les pauvres relâcheroient volontiers à plusieurs tout le superflu qu'ils gardent, & qu'ils mettent en réserve, pourvû qu'ils eûssent leur part au superflu que l'on dissipe. Car si l'on veut de bonne foi reconnoître la vérité, on verra qu'il y a bien des maisons, où par le désordre le plus déplorable, les dépenses inutiles & superfluës vont beaucoup plus loin que les dépenses nécessaires. A quoi, par exemple, ne porte point l'envie

de bâtir. Il y a toujours à changer, toujours à réformer, toujours à ajouter. Sans cette variété, on languiroit. Il faut toujours avoir quelque nouveau dessein à tracer, à expliquer; toujours quelque nouvel accommodement à faire voir, O! que les pauvres seroient à leur aise, s'ils avoient seulement une moitié de ce superflu! *Auser superflua, & nulli deerunt necessaria.*

Et il ne faut point dire, comme quelques-uns, que leurs grandes dépenses sont utiles aux pauvres, parce qu'on les met en état par-là de travailler & de se soutenir. Il ne faut point donner dans l'erreur de ceux qui prétendent que le luxe des riches est non-seulement supportable, mais profitable aux Etats. Tous leurs raisonnemens sont beaux dans la spéculation; ils sont spécieux, mais très-faux dans la pratique. Car si l'on examine la chose de près, on trouvera que les excès sont toujours pernicieux; & que si l'on vivoit selon les loix du Christianisme, on n'auroit pas besoin de ce remède

pour faire subsister les pauvres.

Premierement, il y auroit de la modestie dans toutes les conditions; & de-là les grands n'auroient plus tant d'ambition pour s'élever. Par conséquent, plus tant d'injustices, plus tant d'oppressions, plus tant d'intrigues & de détours; sources funestes de la ruine & de la désolation publiques.

Secondement, si l'argent par le luxe des grands & des riches entre parmi le peuple, ce n'est point à ceux que l'on a dépouillez qu'il retourne; mais à des gens qui tomberont dans les mêmes excès que les autres, quand ils seront remplis.

Troisiémement, le luxe des riches est contagieux; il descend des grands aux petits; il se répand dans toutes les professions: d'où vient la décadence & la chute de tant de familles.

Mais ne dois-je pas proportionner ma dépense à mon état? J'en conviens. Mais votre état, mon cher Auditeur, votre état, homme, femme du siécle, quel est-il? Est-ce de l'état de votre passion que vous

parlez ? est-ce de l'état de la raison, de la Religion ? est-ce d'un état fini, ou d'un état infini ? Si c'est d'un état fini & borné, d'un état raisonnable & Chrétien, nous sommes d'accord ensemble ; & j'avouë que vous pouvez quelquefois avoir égard à certaines coutumes, & leur accorder quelque chose, pourvû qu'elles n'en demandent point trop. Mais vous devez aussi vous souvenir que l'Evangile nous recommande par tout la modération ; que la raison même nous y porte ; que dans notre baptême nous avons renoncé aux pompes du siécle ; & que souvent notre vanité, notre sensibilité, le mauvais exemple nous font trouver des nécessités imaginaires, là où il n'y en a point, ou qui vont bien au-delà des justes limites qu'on doit se prescrire.

Je sçai que cette distinction est quelquefois difficile à faire, qu'il n'est pas toujours aisé de marquer le point fixe où l'on s'en doit tenir. Mais suivez le conseil que je vous donne. Aiez recours à un sage Di-

recteur. Exposez-lui de bonne foi l'état où vous êtes, & passez-en par tout ce qu'il décidera. Quelque large qu'il puisse être dans sa morale, je suis assuré qu'il ne vous donnera pas plutôt un fonds pour le monde & pour les bagatelles du monde, que pour JESUS-CHRIST & pour ses membres qui sont les pauvres. Je suis assuré qu'il ne vous donnera jamais un fonds pour nourrir vos convoitises criminelles, & pour les satisfaire ; mais qu'il vous dira avec l'Apôtre, de faire servir à votre pénitence & à votre sanctification ce que vous avez fait servir tant de fois à votre péché. Je suis assuré qu'il ne vous permettra jamais, dans les misères des pauvres, & sur tout dans des misères pareilles à celles que nous voions, de retenir tout ce que vous avez, sans en rien laisser sortir au-dehors.

Cependant ne faut-il pas penser à l'avenir ? Ah ! Messieurs, croiez-moi ; vous n'y penserez jamais mieux qu'en faisant l'aumône.

Quand les Israëlites, recueillant la manne, en prenoient plus qu'il ne leur en falloit, elle se tournoit en vers & se corrompoit : & c'est ainsi que Dieu souvent, pour punir la dureté des riches & leurs prévoiances outrées, permet qu'un procès qu'on leur suscite, ou quelque autre accident fâcheux leur arrache des mains ce qu'ils conservoient avec trop de soin. Ils en ont tout le regret, toute la peine, mais sans nul mérite.

En donnant aux pauvres, nous donnons à Dieu, & Dieu sçait bien rendre dès cette vie ce qu'il reçoit, & beaucoup plus même qu'il ne reçoit. Chose étrange ! Nous trouvons, dit saint Jean Chrysostome, de quoi prêter aux hommes, quand nous espérons d'en retirer quelque intérêt : & nous n'avons rien pour prêter à JESUS-CHRIST, quoiqu'il nous promette de nous le paier au centuple ! Quelle excuse pouvez-vous alléguer ? que Dieu différe à paier dans l'autre vie. Mais à cela je réponds deux choses. Premiere-

ment, que si l'aumône n'étoit pas un moien ordinaire pour faire profiter dès cette vie même, & pour augmenter vos biens, je me défierois de l'Ecriture. Pourquoi ? Parce que les biens temporels y sont le plus souvent & le plus expressément promis à l'aumône. Ce n'est pas que Dieu, quand vous donnez d'une main, vous mette au même-tems & sensiblement dans l'autre la récompense que vous méritez. Ce seroit-là un miracle, & Dieu ne fait pas communément des miracles. Mais qu'arrivera-t'il ? Vos terres seront cultivées par des gens fidéles & vigilans, qui les feront valoir. Vous serez paié d'une dette avant que ce marchand manque. Vous aurez dans une affaire toute la justice que vous demandez, & qui vous est dûë. Vous serez préservé d'une mauvaise rencontre où vous alliez vous engager, & qui vous auroit couté de grands frais. Vous vous déferez de cet amour du jeu, à quoi de grosses sommes se consumoient. En un mot, il faut que la

parole de Dieu s'exécute, & elle s'exécutera. L'aumône est une sainte usure : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis.* Secondement, Dieu remet à paier dans l'autre vie, je le veux; mais si je puis m'exprimer de la sorte avec saint Jean Chrysostome, c'est afin de laisser grossir l'intérêt. Il nous permet d'imiter à son égard ces avares, qui sont bien aises de n'être pas paiez durant un certain tems, pour absorber ensuite tout le bien d'un débiteur. Aions patience ; il nous rendra tout, & fonds & profit, qu'il fera monter d'autant plus haut, qu'il nous l'aura fait plus long-tems attendre : *Patientiam habe in me, & omnia reddam tibi.* Prov. c. 19. Matth. c. 18.

Je finis en deux mots. Ne vous flattez point, mes Freres. Examinez au poids du sanctuaire, & voiez si vos aumônes sont aussi fréquentes, aussi abondantes qu'elles doivent être. Souvenez-vous qu'il y va de votre salut. N'oubliez jamais cette terrible parole de l'Apôtre saint Jacques, que Dieu jugera sans

miſéricorde ceux qui n'auront pas fait miſéricorde. Mais auſſi, par une regle toute contraire, ſi vous êtes charitable envers les pauvres, eſpérez tout de Dieu, & en ce monde & en l'autre, où vous conduiſe, &c.

SERMON
POUR
LE LUNDI
DE LA QUATRIE'ME SEMAINE.

SUR LE ZE'LE.

Zelus domûs tuæ comedit me.

Le zéle de votre maiſon m'a conſumé.
En ſaint Jean, ch. 2.

CETTE maiſon de Dieu, dont la gloire touchoit ſi ſenſiblement le Sauveur du monde, ne penſez pas, Meſſieurs, que ce fût ſeulement ce temple viſible & matériel, d'où il chaſſe, le foüet à la main, une troupe de prophanateurs : mais c'étoient encore plus ces temples ſpiri-

tuels & invisibles, où le saint Esprit fait sa demeure, selon l'expression de l'Apôtre ; c'étoient les ames. Nous ne voions pas dans l'Evangile qu'il ait souvent marqué son zéle pour l'honneur du temple de Jerusalem : mais dans tout l'Evangile, que fait-il paroître davantage qu'un zéle ardent pour le salut des ames ? Quel autre soin l'a occupé durant tout le cours de sa vie mortelle ? Qu'a-t'il recommandé plus fortement à ses Apôtres ? & que vous recommande-t'il à vous-mêmes plus expressément ? Je dis à vous-mêmes, Chrétiens. Car il ne faut pas vous persuader que le zéle des ames ne soit point un devoir pour vous. Je prétens que vous avez tous sur cela des obligations très-étroites ; & pour traiter à fond un sujet si important, mais si peu connu, & qui peut-être vous semble si nouveau, je veux vous montrer en quoi vous pouvez l'avoir ce zéle, & quelle en est la matiere ; ce sera la premiere Partie : pourquoi vous devez l'avoir, & quels en sont les motifs ;

ce ſera la ſeconde : comment vous devez l'avoir, & quelles en ſont les regles ; ce ſera la troiſiéme. Divin Eſprit, Eſprit d'amour & de charité, vous qui brûlez de vos flammes céleſtes & toutes pures tant d'ouvriers évangéliques, répandez le même feu dans tous les cœurs. C'eſt ce que je vous demande par l'interceſſion de Marie ; *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'eſt une erreur, dit ſaint Jean Chryſoſtome, & une erreur qui n'eſt que trop commune, de ſe perſuader que le zéle des ames n'eſt pas une vertu propre des gens du monde, & que pour s'en diſpenſer il leur ſuffit de dire : *Quid ad me* ! ce n'eſt pas là mon affaire. Ce n'eſt pas votre affaire, reprend ſaint Jean Chryſoſtome ; & de qui donc eſt-ce l'affaire ? Du démon, qui ne cherche qu'à nous tenter & à nous perdre ? Des Hérétiques, ennemis de l'Egliſe ? Des libertins, fauteurs du crime & ſes approbateurs ? Ce n'eſt pas votre affaire, dites-vous ? mais prenez garde qu'en

parlant de la sorte, vous tenez le langage du plus méchant de tous les hommes. Caïn avoit trempé ses mains dans le sang de son frere; & quand Dieu lui demanda où étoit Abel : Hé, Seigneur, lui répondit-il, me l'avez-vous confié? & ne peut-il pas faire tout ce qu'il lui plaît, & aller où il lui plaît?

Genes. c. 4. *Nùm custos fratris mei sum ego?* Ce fut encore la réponse que firent à Judas les Scribes & les Pharisiens. Ce perfide disciple, touché d'un faux repentir, leur porta les trente deniers qu'il en avoit reçûs, & les leur rendit. J'ai péché, leur dit-il, & je reconnois mon crime. J'ai trahi l'innocent & vendu le sang du juste : *Peccavi tradens sanguinem justum.* Mais que nous importe, lui répliqua toute l'assemblée à qui il parloit? c'est à vous de voir ce que vous avez à faire. Cela ne nous regarde pas : *Quid ad nos? tu videris.*

Matth. c. 29.

Ibid.

Or pour vous apprendre, mes Freres, quelle doit être la matiere de votre zéle, & en quoi vous

pouvez l'exercer : & pour donner quelque ordre à ce que j'ai à dire là-deſſus, je diſtingue dans le monde trois états : un état de ſupériorité, un état d'égalité, & un état de dépendance. Pas un où vous n'aiez très-ſouvent, & preſque tous les jours, quelque occaſion de contribuer à l'avancement & au ſalut du prochain.

Etat de ſupériorité : c'eſt le vôtre, grands du monde, qui ſçavez ſi bien uſer de vos droits pour vous-mêmes, & ſi peu pour ceux que le ciel vous a ſoumis. C'eſt le vôtre, juges de la terre, que le ciel a tirés de la multitude, & que Dieu a revêtus de ſa puiſſance pour établir l'ordre parmi les peuples, & pour les contenir dans le devoir. C'eſt le vôtre, maîtres du ſiécle, qui, prépoſés pour la conduite d'une maiſon, tenez des domeſtiques ſous l'obéiſſance, & leur pouvez impoſer des loix. C'eſt le vôtre, peres & meres, à qui la nature donne un empire légitime ſur des enfans qui vous doivent la vie, & qui,

avec la vie, doivent recevoir encore de vous l'éducation. C'eſt le vôtre même, riches, qui, dans votre opulence, êtes en état de tout entreprendre & de tout exécuter. C'eſt le vôtre, ſçavans, que vos connoiſſances diſtinguent, & qu'une eſtime commune fait écouter par tout avec attention & avec reſpect. Je prétens, mes Freres, que dans ces différentes conditions, & en bien d'autres, vous avez tous les jours mille moiens d'exercer votre zéle : écoutez-moi, & vous en allez être convaincus.

Car que ne peut point pour l'avancement du prochain, & pour le ſalut des ames, un de ces grands, ſur qui le monde a les yeux attachés, quand, par une vie réguliere, il édifie le public, & qu'il autoriſe la piété par ſon exemple ? Quand, par ſes paroles, ſoutenant ſes actions, il s'explique dans les compagnies les plus prophanes en faveur de la vertu, qu'il l'exalte, qu'il la canoniſe, & que pour en perſuader la pratique il ſe ſert de l'aſcendant que lui

lui donne ſur les eſprits ſa grandeur même, & le pouvoir qui y eſt attaché ? Quand parmi ceux que le devoir ou l'intérêt raſſemble autour de lui, démêlant le bon & le mauvais grain, c'eſt-à-dire, l'homme de bien & le libertin, il éloigne celui-ci de ſa perſonne, & fait au contraire tomber ſur l'autre toutes ſes graces ? En faut-il davantage pour réformer tout un pays, pour régler toute une province, pour ſanctifier tout un royaume ?

Que ne peut point pour l'avancement du prochain, & pour le ſalut des ames, un Juge qui dans une ville, auſſi attentif à faire obſerver la loi de Dieu que la loi du Prince, s'oppoſe à des abus qui s'introduiſent, retranche des ſcandales qui ſe communiquent & qui répandent la contagion, ſeconde les droites intentions des perſonnes zélées, & appuie de ſon autorité les Miniſtres de JESUS-CHRIST, pour corriger le vice, & pour en arrêter les progrès ; pour faire taire l'impieté, & pour en réprimer la licence ; pour

bannir des théâtres les discours libres, & les sales représentations ; pour faire rendre aux jours du Seigneur, à son culte & à ses autels, le respect qui leur est dû ; pour maintenir de saintes coutumes, ou pour les instituer ?

Que ne peut point pour l'avancement du prochain, & pour le salut des ames, un maître qui non content que des domestiques le servent, veut encore qu'ils servent Dieu ; qui sans les abandonner à eux-mêmes, veille sur toute leur conduite, & se fait instruire de leur assiduité à la priere, au sacrifice de la Messe, à la participation des Sacremens ; qui lui-même, à la fin de chaque journée, les rassemble sous ses yeux pour leur faire rendre à Dieu les devoirs ordinaires de la Religion, & pour être témoin de leur retenue durant ce pieux exercice ; qui de tems en tems, & selon les rencontres, leur donne de courtes, mais de salutaires leçons, pour les porter & à la fuite du mal, & à la pratique du bien ; qui met tout en œu-

vre, promeſſes & menaces, éloges & réprimandes, récompenſes & châtimens, ou pour les retirer de leurs débauches, ou pour les confirmer dans la crainte de Dieu & dans la pieté ?

Que ne peuvent point pour l'avancement du prochain & pour le ſalut des ames, un pere & une mere, qui après avoir donné à des enfans une vie mortelle, leur apprennent à en acquérir une immortelle ; qui pour cela s'addonnent avec bien plus de ſoin à les élever pour Dieu, qu'à les élever pour le monde ; qui de bonne heure, & tandis que ces ames pures encore & innocentes, ſont plus diſpoſées à recevoir de ſaintes impreſſions, leur font, pour ainſi dire, ſucer avec le lait les maximes de l'Evangile, & les en nourriſſent ; qui ſans écouter les ſentimens trop naturels d'un amour aveugle & idolâtre, ſans ménager des défauts qui ſe font déja entrevoir, des paſſions qui commencent à éclôre, les attaquent avec fermeté, les combattent

avec constance, & ne cessent point qu'ils n'ayent coupé toutes les racines du vices, & substitué en sa place tous les principes d'honneur, de probité, de Christianisme ?

Que ne peut point pour l'avancement du prochain & pour le salut des ames, un riche qui fait par les autres ce qu'il n'est pas en état de faire par lui-même : je veux dire, qui n'étant pas d'un caractére à passer au-delà des mers pour y prêcher JESUS-CHRIST & pour y annoncer la loi du Seigneur, y fait au moins passer une partie de ses revenus pour fournir à l'entretien de tant d'hommes Apostoliques, & pour leur associer de nouveaux ouvriers ; qui sur ses terres & dans toute l'étenduë de son domaine établit des écoles, des instructions publiques, peut-être trop communes à la ville, mais trop rares dans les campagnes ; qui l'aumône à la main visite des prisons, des hôpitaux, tant de maisons particulieres, & y porte d'autant plus efficacement les cœurs à aimer & à honorer

Dieu, qu'il leur en fait plus ſenſiblement connoître la providence ?

Enfin, que ne peut point pour l'avancement du prochain & pour le ſalut des ames, un de ces ſages tant vantés dans le monde par leur eſprit, par leur pénétration, par leur ſçavoir ? Un mot qu'il dira, un avis qu'il donnera, fera effet ſur ceux qui l'écoutent. S'ils ſont dans l'ignorance, c'eſt une lumiere qui les éclairera ; s'ils ſont dans le doute, c'eſt une preuve qui les convaincra ; s'ils ſont dans l'égarement, c'eſt un guide qui les ramenera, une régle qui les conduira ; s'ils ſont lâches & négligens ; s'ils manquent de force & de courage, c'eſt un aiguillon qui les piquera, un motif qui les animera. Ayons ſeulement plus de zéle ; & ſans chercher des occaſions où l'emploier, elles s'offriront aſſez d'elles-mêmes.

Mais je n'ai pas la ſupériorité néceſſaire pour relever mes paroles & pour rendre mes ſoins efficaces : je réponds, que dans un état même

d'égalité vous pouvez contribuer les uns les autres à vous sauver, & vous donner pour cela des secours mutuels. Un frere qui voit son frere, qui voit une sœur s'engager dans des voies dangereuses & former des habitudes qui les perdront, est toujours en droit d'aller avec une sainte assurance leur expliquer ses sentimens, leur représenter le péril où ils s'exposent, & leur faire voir la fin malheureuse de leurs intrigues & de leurs passions criminelles. J'en dis de même d'un parent envers son parent, d'un ami envers son ami, de toutes les personnes que lie ensemble le commerce du monde.

Saint Augustin pressé par la grace, & toujours néanmoins esclave d'un peché habituel, en ressentoit plus que jamais la tyrannie, & ne pouvoit se résoudre à en sortir. Que fit un ami vertueux & fidéle ? Assidu auprès de lui, & n'oubliant rien pour le gagner, tantôt lui reprochant sa foiblesse, tantôt compatissant à sa peine, tantôt lui met-

tant devant les yeux la vanité des choſes mortelles, tantôt l'encourageant par la vûë des biens éternels, il ſçût enfin par de fréquens & d'utiles entretiens jetter peu à peu dans ſon cœur les premiers principes & comme les fondemens de cette fameuſe converſion, qui de pécheur, d'héretique même qu'il avoit été, le transforma tout à coup dans un défenſeur de la foi & un des plus parfaits obſervateurs de l'Evangile. Il ſeroit bien étrange que nous ne fuſſions unis par les ordres de la providence divine en une même ſocieté, que pour nous corrompre mutuellement, ſans pouvoir mutuellement nous ſanctifier. Hé quoi ! D'égal à égal on ſe pervertit tous les jours par de mauvais exemples : pourquoi ne pourra-t-on pas par de bons exemples s'édifier ? D'égal à égal on s'entraîne tous les jours de compagnie & par de pernicieux conſeils dans des lieux de débauche : pourquoi ne pourra-t-on pas par de ſages conſeils s'en retirer ? pourquoi de compagnie ne

pourra-t-on pas se porter à entendre la parole de Dieu, à assister aux assemblées de charité, aux cérémonies de pieté ? D'égal à égal on se trompe tous les jours par de fausses maximes qui se débitent impunément dans des conversations mondaines & toutes profanes : pourquoi ne pourra-t-on pas par de saints & de solides discours, s'instruire & se détromper ? D'égal à égal on trouve tous les jours mille moiens pour attirer une jeune personne dans le piége, pour tenter sa vertu, & pour détruire tous les principes d'honneur que la nature ou une éducation chrétienne lui a inspirés : pourquoi n'en trouvera-t-on pas pour l'affermir dans le devoir, pour l'éloigner du précipice où elle alloit se jetter, & pour la préserver des illusions du monde & de sa contagion ?

Je passe encore plus avant, & je prétends que dans un état même de dépendance, sans oublier le respect dû aux Maîtres que le ciel a placés sur vos têtes, vous pouvez

ſervir par un ſaint zéle, ou à les faire rentrer dans les voies du ſalut, ou à les y retenir. Combien de miniſtres, de favoris, de ſubalternes, ont l'oreille d'un Prince, ont accès auprès d'un Grand; & au lieu de flatter les paſſions de l'un & de l'autre, au lieu d'approuver, de ſeconder leurs injuſtes deſſeins, pourroient leur ouvrir les yeux, s'oppoſer par une humble réſiſtance à leurs entrepriſes, & contribuer de tout le crédit qu'ils ont acquis, à leur faire prendre des vûës plus droites & des ſentimens plus chrétiens? Combien de domeſtiques, confidens d'une jeune perſonne, au lieu de lui vendre leur conſcience en lui vendant des ſervices qui la perdent, & un ſecret qui ſert à entretenir ſes déſordres, pourroient de bonne heure en avertir un pere, une mere, & par-là les mettre en état d'en arrêter le cours. Du moins ſi nous ne pouvons pas agir auprès du prochain, agiſſons pour lui auprès de Dieu, parlons pour lui à Dieu. Ce point eſt très-impor-

tant, mes Freres, & il vous regarde tous.

Une pratique que je ne puis trop vous conseiller, à quoi je ne puis trop vous exhorter, c'est de prier souvent pour tant de pécheurs, & de demander à Dieu qu'il les touche par sa grace; pour tant d'héretiques, & de demander à Dieu qu'il les rassemble dans le sein de son Eglise; pour tant d'infidéles, & de demander à Dieu qu'il fasse luire sur eux sa vérité: de lui offrir pour cela le corps & le sang de son Fils par de ferventes communions; de lui offrir des pénitences secrettes & de bonnes œuvres. J'ose dire que vous ne pouvez faire à Dieu une priere plus agréable. Moïse levoit les mains au ciel tandis que Josué combattoit dans le champ de bataille, & par ses vœux il eût plus de part à la victoire que Josué même. C'est ainsi que vous pouvez tous participer au ministére de l'Evangile. C'est ainsi que vous entrerez en societé de mérites avec les ouvriers que Dieu emploie à la con-

verſion des ames. Ceux-ci annonceront la parole divine ; mais vous, mon cher Auditeur, au pied d'un autel, d'un oratoire, vous implorerez pour eux le ſecours du ciel, & le ciel verſera ſur leurs travaux ſes plus abondantes bénédictions : en ſorte que ſouvent des peuples entiers ſeront gagnés à JESUS-CHRIST, beaucoup moins par le zéle des Prédicateurs, que par le vôtre. Je vous ai appris en quoi vous pouvez l'avoir ce zéle évangélique, & quelle en peut être la matiere. Apprenez pourquoi vous devez l'avoir, & quel en doit être le motif : c'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Une double charité doit nous inſpirer un ſaint zéle pour le ſalut de nos freres, & nous faire travailler, autant qu'il dépend de nous, à la réformation de leurs mœurs, & à leur ſanctification. Premiérement, la charité de Dieu. Secondement, la charité du prochain. Je vais vous faire voir toute la force de ces deux raiſons.

Nous ſommes tous obligés d'ai-

mer Dieu. C'eſt le premier devoir de l'homme, & un devoir indiſpenſable. Mais quel eſt dans une ame l'effet le plus eſſentiel de l'amour de Dieu ? n'eſt-ce pas de lui donner une pleine conformité de ſentimens avec Dieu ? tellement qu'elle hait tout ce que Dieu hait, & qu'elle aime tout ce que Dieu aime. Or il eſt certain que Dieu n'a rien tant en horreur que le peché. Par conſéquent une ame brûlée de la charité divine s'emploie de toutes ſes forces à détruire ce capital ennemi de Dieu. Elle le pourſuit par tout, elle l'attaque par tout; & non contente de ſe préſerver elle-même de ſa tyrannie, elle fait encore tous ſes efforts, ou pour en préſerver, ou pour en dégager les autres.

Si donc vous aimez Dieu, mon cher Auditeur, & ſi vous voulez lui marquer votre amour par de ſolides effets, oppoſez-vous, autant que vous le pourrez, aux triſtes progrès que le peché fait tous les jours dans le monde. Soiez ſenſible aux injures que reçoit un Maître ſi di-

gne de nos hommages, & dont les interêts vous doivent être ſi chers. N'épargnez rien pour empêcher qu'il ne ſoit mépriſé, outragé, inſulté. Car je vous demande s'il doit être plus abandonné que les Princes de la terre ? Qu'ils ſoient attaqués, tout ce qu'il y a dans toute l'étenduë de leur empire de fidéles ſujets, prend les armes pour leur défenſe. Tout homme alors, dit Tertullien, devient ſoldat : *Contrà læſæ Majeſtatis reos, omnis homo miles.* Or ſommes-nous moins eſſentiellement dévoüés à notre Dieu & à ſon ſervice ? le devons-nous être moins, qu'à ces maîtres mortels, toujours reſpectables pour nous, mais après tout hommes comme nous ? Quoi ! je l'aime, & je ne prends pas ſa cauſe, lorſque je la vois trahir, & que je pourrois la défendre ! Je l'aime, & on blaſphême en ma préſence ſon Nom adorable, ſans que je diſe une parole pour en ſoutenir l'honneur ! Je l'aime, & l'on viole ſa loi ! on la viole à mes yeux, ſans que j'emploie ce que j'ai de force, de pouvoir,

de crédit, pour la maintenir dans son lustre, & pour la mettre à couvert de tant de profanations ! Ce n'étoit pas ainsi que David l'aimoit. Ah ! Seigneur, s'écrioit ce saint Roi, je desséchois d'ennui en voiant les pécheurs rébeles à vos ordres. Témoin de leur audace & de leurs attentats sacriléges, je m'élevois contre eux, au même tems qu'ils s'élevoient contre vous. Je ne croiois pas même que ce fût assez pour moi de n'avoir point de part à leurs criminelles entrepriſes ; mais je m'efforçois de les retirer de leurs voies corrompuës. Je ne croiois pas même encore que ce fût assez de les retirer du peché ; mais je les portois à la pratique de toutes les vertus : sçachant, mon Dieu, qu'autant que leurs pechés vous avoient dèshonoré, autant leurs vertus serviroient á votre gloire. Et voilà, Chrétiens, un autre sentiment que nous inspire l'amour de Dieu, & où il fait paroître toute sa perfection, &, pour parler ainsi, toute sa délicatesse. Comprenez ce que je veux dire.

En effet, un homme qui aime Dieu, quoiqu'il l'aime de tout lui-même, trouve néanmoins encore qu'il ne l'aime que très-foiblement, parce que toutes les puiſſances de ſon ame ſont très-foibles & très-bornées. De-là naît un ſecret déplaiſir d'aimer ſi imparfaitement ce ſouverain Eſtre, digne du plus parfait amour, & d'un amour même infini. Mais que fait-il pour ſuppléer en quelque ſorte à ſa foibleſſe? il voudroit s'aſſocier tous les cœurs, il voudroit les réünir tous dans un même amour, & les donner tous à Dieu. Que ne puis-je, Seigneur, parcourir le monde entier! que ne puis-je me faire entendre à tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre, & par mes paroles, par mes exemples les engager tous à vous aimer comme moi & avec moi! C'eſt ce qu'ont fait vos Apôtres. Ils ont pour cela paſſé les mers. Ils vous ont fait connoître à des nations barbares. Ils vous ont conquis des roiaumes. Mais, Seigneur, ce n'eſt pas-là ma vocation, ce n'eſt pas

mon état ; votre providence n'a pas eû sur moi de si grandes vûës, & j'étois indigne d'un si glorieux ministére. Du moins, mon Dieu, dans ma profession, & en tant d'occasions particulieres que m'en fournit le commerce du monde, je puis avec le secours de votre grace vous gagner des cœurs que vous recherchez, & qui ne sont point encore assez à vous. Je puis les animer, les réveiller, les embrâser d'un feu nouveau, vous les attacher d'un nœud plus étroit & plus durable : je le puis, & c'est à quoi je veux donner tous mes soins. Heureux, Seigneur, de vous aimer ainsi dans les autres, & par les autres, si je vous aime trop peu par moi-même ! Heureux d'accomplir ainsi tout à la fois le double précepte de la charité, l'un envers vous, & l'autre envers le prochain !

Car une seconde raison, Chrétiens, qui doit exciter notre zéle, c'est la charité du prochain. Elle ne doit pas être tellement renfermée dans le cœur, dit saint Augustin,

qu'elle ne se produise au dehors par des marques sensibles : ou plutôt, si dans le cœur elle est telle qu'elle doit être, elle n'y demeure pas longtems obscure & oisive ; mais elle se communique & se fait sentir par de prompts & solides effets : je veux dire qu'elle fait réellement & extérieurement au prochain tout le bien qu'elle lui souhaite intérieurement. Or tous les biens qu'elle peut, & lui souhaiter, & lui faire, se réduisent à deux espéces : biens temporels, par rapport à la vie présente ; biens spirituels, par rapport à la vie future. Autant que l'ame est plus noble que le corps ; autant que l'éternité, qui ne passe point, est préférable à tout ce qui passe dans le tems, & que la grace enfin est au-dessus de la nature ; autant aussi les biens spirituels sont-ils supérieurs aux biens temporels. Donc, si la charité nous oblige à soulager nos freres dans leurs nécessités temporelles, elle nous impose encore une obligation plus étroite de les assister dans leurs nécessités spirituelles. Si

c'eſt un devoir de les aider à ſoutenir une vie mortelle, c'eſt encore un devoir plus eſſentiel de les aider à acquerir une vie éternelle; & ſi Dieu nous demandera compte de l'une qu'ils auront perduë par notre faute, quel compte nous doit-il demander de l'autre?

Tout ceci, Meſſieurs, eſt fondé ſur un principe que je vous prie de bien pénétrer : c'eſt que nous devons aimer le prochain comme Dieu l'aime, & dans le même ordre que Dieu l'aime. Or comment Dieu l'aime-t-il? & dans quel ordre l'aime-t-il? Jugeons-en par les plus grands & les plus éclatans témoignages qu'il nous a donnés de ſon amour. Il s'eſt fait homme, pourquoi? pour ſauver l'ame, & non point préciſément pour ſauver le corps. Il a verſé ſon ſang, pourquoi? pour nous délivrer de l'eſclavage de l'enfer, & non point pour nous préſerver des miſeres humaines. Il s'eſt laiſſé crucifier, pourquoi? pour nous mériter le bonheur du ciel, & non point le bonheur du monde. Et voilà

le puissant motif que proposoit l'Apôtre aux Corinthiens, pour les toucher en faveur de leurs freres. Hé quoi ! leur disoit saint Paul, votre frere périra, & vous le laisserez périr, lui pour qui JESUS-CHRIST est mort ? *Et peribit frater, pro quo Christus mortuus est* ? 1. Cor. c. 8.

C'est pourquoi les Théologiens, parmi les œuvres de la miséricorde chrétienne, donnent le premier rang à l'aumône spirituelle, qu'ils estiment d'autant plus, & qu'ils doivent en effet d'autant plus estimer, qu'elle procure au prochain le bien le plus excellent & le plus précieux, le souverain bien, qui est le salut. C'est pourquoi les Peres nous parlent du zéle des ames avec tant d'éloges ; qu'ils promettent au ministére évangélique toutes les récompenses divines ; qu'ils l'appellent lui-même un ministére tout divin, parce que c'est-là que nous concourons avec Dieu, & en quelque sorte comme Dieu, à la rédemption des hommes ; & qu'en y concourant, nous exerçons la plus pure & la plus sublime charité.

De-là, Chrétiens, apprenez à la distinguer cette vraie, cette parfaite charité, des vaines amitiés du monde. Deux amis sont liés ensemble, & de part & d'autre ils se donnent mille preuves d'une bienveillance mutuelle; c'est-à-dire, qu'ils sont continuellement appliqués à se prévenir l'un l'autre dans les occasions qui se présentent; qu'ils sont toujours disposés à se prêter secours l'un à l'autre dans une entreprise, dans une affaire, dans un procès; qu'ils sont l'un & l'autre des mêmes societés, des mêmes compagnies, des mêmes divertissemens. Mais ont-ils soin l'un & l'autre de s'édifier, de se porter l'un l'autre à l'observation des devoirs du Christianisme, de se retirer l'un l'autre de leurs engagemens criminels & de leurs habitudes vicieuses? Celui-là a-t-il assez de fermeté pour représenter à celui-ci l'injustice de son procédé en telle & en telle rencontre, & pour lui en faire comprendre les affreuses conséquences par rapport à l'éternité? Celui-ci a-t-il

aſſez de courage pour propoſer à celui-là une bonne œuvre à pratiquer, une prédication à entendre, une aumône, une confeſſion, une communion à faire ; pour lui parler de la fuite du monde, de l'horreur du peché, de la ſévérité des jugemens de Dieu, de la grandeur de ſes récompenſes, & de la ſageſſe, du bonheur de ceux qui travaillent à les mériter ? Ils s'aiment, dit-on : & moi je dis que cette amitié prétenduë n'eſt qu'un amuſement frivole ; & plaiſe au ciel que ce ne ſoit pas même pour l'un & pour l'autre, ce qui n'eſt, hélas ! que trop ordinaire, une matiere de ſcandale, & un ſujet de damnation. Un pere & une mere aiment leurs enfans : c'eſt-à-dire qu'ils travaillent à leur amaſſer de grands biens, qu'ils penſent à les établir avantageuſement, à les avancer, à les placer un jour dans des poſtes honorables ; que de bonne heure, & dès leurs premieres années ils les forment pour le monde, & n'oublient rien pour les mettre en état d'y entrer avec agré-

ment. Mais cependant au lieu de les tourner à la pieté, ils les laiſſent vivre au gré de leurs inclinations, & ils adorent juſques à leurs vices mêmes. Ils leur inſpirent de fauſſes maximes qui les perdront. Ils nourriſſent par une molle indulgence des paſſions naiſſantes, qui croîtront bien-tôt avec l'âge, & dont il ne ſera plus tems dans un âge avancé d'arrêter les aveugles ſaillies. Trop complaiſans & trop foibles, ils craindroient de les contriſter en les avertiſſant, en les reprenant, en les corrigeant. Ils les aiment, dit-on, & ils les aiment avec tendreſſe : mais moi je dis, que cet amour ſi tendre, que ce fol amour eſt la haine la plus mortelle; que dans leur ſein, où ils ſemblent les élever, ſi j'oſe uſer de ces expreſſions, ils les égorgent comme des victimes qu'ils ſacrifient à l'enfer; & qu'après leur avoir donné la vie naturelle du corps, ils deviennent les meurtriers de leurs ames. Je le dis, & j'ajoute qu'ils en ſeront reſponſables de ces mêmes ames;

que Dieu leur en a commis la conduite, & que ce point n'eſt pas ſeulement un conſeil, mais un commandement très-rigoureux. Entrons dans les ſentimens d'un vrai zéle, d'un zéle chrétien, & nous agirons bien autrement. Nous avons vû en quoi il le faut avoir, & quelle en eſt la matiere; pourquoi il le faut avoir, & quels en ſont les motifs: voions enfin comment il le faut avoir, & quelles en doivent être les régles. C'eſt la troiſiéme Partie.

III. PARTIE.

Si nous voulons régler notre zéle, ce n'eſt point ſur la terre ni parmi les hommes que nous devons chercher un modéle, mais dans le ciel & en Dieu même. Traitons nos freres, comme Dieu nous traite, ſur tout comme il traite les pécheurs; & ſur cela, remarquez avec moi trois choſes. Car premiérement, quand Dieu corrige les pécheurs, il ne perd rien, en les corrigeant, de toute ſa tranquillité : *Cum tranquillitate judicas.* *Sap. c. 12.* La raiſon eſt, que n'étant ſuſcep-

rible d'aucune passion, il se possède toujours lui-même, il conserve toujours un calme, une paix inséparable de son être. Secondement, c'est avec revérence, selon le terme de l'Ecriture, que Dieu corrige les pécheurs, & qu'il dispose
Ibid. de nous: *Cum magnâ reverentiâ disponis nos.* En quelque état que nous soyons, nous portons son image gravée au fond de notre ame: il la reconnoît; & si l'on peut ainsi parler, il la respecte. Troisiémement, c'est par son infinie miséricorde que Dieu corrige les pécheurs; & la rigueur dont il use envers eux est un effet de son amour, d'un amour
Psal. 98. également ferme & tendre: *Deus tu propitius fuisti eis, & ulciscens in omnes adinventiones eorum.* D'où je conclus que le vrai zéle doit toujours agir; en premier lieu, par raison & jamais par passion; en second lieu, avec humilité, & jamais par orgueil; en troisiéme lieu, avec bonté, & jamais avec animosité & avec aigreur. La raison en bannit le trouble, & le rend sage & modéré.

L'humilité

L'humilité en bannit les hauteurs, & le rend honnête & modeſte. La bonté en bannit l'amertume, & le rend doux & compatiſſant. Trois régles néceſſaires pour retirer de notre zéle le fruit que nous en devons prétendre, & ſans quoi il ne peut être utile, ni au prochain, ni à nous-mêmes.

L'eſprit de Dieu n'eſt point dans le trouble, & le premier défaut du zéle eſt une impétuoſité trop vive & trop précipitée, qui l'emporte ſans examen & ſans réflexion. Ce n'eſt pas alors la raiſon qui nous conduit, mais la paſſion; car la paſſion n'eſt que trop adroite à s'inſinuer par tout, & elle n'agit jamais plus impunément que dans le zéle, parce qu'elle eſt alors cachée ſous un voile ſpécieux de piété, & que le motif qui l'anime, ou qui ſemble l'animer, l'autoriſe en apparence & la juſtifie. On eſt prompt & d'un naturel ardent & plein de feu. On ſe porte à tout, on entreprend tout, & tout le bien qu'on entreprend, on veut l'exécuter ſur l'heure. On

ne ſe contente pas que ceux dont on a la conduite, marchent à la perfection qu'on leur montre; mais on demande qu'ils y courent, qu'ils y volent, que dans un jour ils y parviennent. On les accable de leçons, d'avertiſſemens, de réprimandes. Zéle infructueux : pourquoi ? C'eſt que pour le rendre efficace, il y a bien des meſures à prendre, & qu'on ne prend pas, parce qu'on ne s'en donne, ni le ſoin, ni le loiſir. Il faut gagner une perſonne, s'inſinuer dans ſon eſprit, s'attirer ſa confiance. Pour cela, il faut étudier ſes inclinations, ſçavoir ſon foible, connoître ſon caractére. Si c'eſt une humeur fiére, il ne faut pas la choquer. Si c'eſt une ame timide, il ne faut pas la décourager. Si l'occaſion n'eſt pas propre pour lui parler, il en faut chercher une autre. C'eſt ainſi que par la patience on ſoumet les cœurs les plus indociles & les plus rébeles. Ce fut ainſi que la vertueuſe Monique convertit ſaint Auguſtin ſon fils. Mais je reviens; & dites-moi, ſi l'on eſt capable de tous

ces ménagemens, quand on ſuit les boutades d'un zéle inconſidéré, & qu'on ſe livre à ſes aveugles ſaillies ?

Ce n'eſt pas aſſez : zéle non ſeulement infructueux alors, mais ſouvent très-nuiſible. On commet bien des fautes, & l'on en fait commettre aux autres. On ſe laiſſe aller aux impatiences, aux inquiétudes, aux plaintes & aux murmures. On fatigue ceux qu'on veut corriger & réformer ; & au lieu de les réformer, au lieu de les corriger, on les rebute : & qu'arrive-t-il ? Laſſés, fatigués, pouſſés à bout, ils dépoſent tous les ſentimens d'eſtime, de conſidération, de reſpect qui les retenoient ; ils parlent à leur tour, ils s'élévent, ils éclattent, & ſecouënt enfin un joug trop peſant, & qu'on leur rend inſupportable. Examinez bien, Meſſieurs, pourquoi certaines ſociétés ſont ſi déréglées ; & ſouvent vous trouverez que pour avoir voulu trop vîte, & avec trop d'ardeur, y établir la régle, on les a fait tomber dans un entier déréglement. Examinez bien pourquoi

certaines familles ſont ſi diviſées, ſans paix, ſans dépendance, ſans ordre; & ſouvent vous trouverez qu'un tel renverſement vient d'un mari, d'une femme, dont les vûës ſont droites, dont les intentions ſont pures; mais qui n'ayant égard qu'à la pureté de leurs intentions & à la droiture de leurs vûes, ne font point aſſez d'attention à la foibleſſe & à la qualité des eſprits qu'ils ont à gouverner, & ſont trop peu maîtres d'eux-mêmes pour l'être des autres. Ce n'eſt pas que je blâme une fermeté raiſonnable: au contraire, il faut l'avoir; mais pour être raiſonnable, elle doit avoir ſes bornes, & ne les paſſer jamais. On preſſe, on ſollicite, on reprend; on s'exprime quelquefois en des termes forts, on intimide, on menace: mais toujours avec prudence, pour connoître juſques où l'on doit aller, où l'on doit s'arrêter, ce qu'on doit dire, ce qu'on doit omettre, ce qui fait impreſſion & ſur quoi il faut inſiſter, ce qui bleſſe & ſur quoi il ne faut pas s'obſtiner. Avec cette ſa-

geſſe chrétienne le zéle eſt tel que l'Apôtre le demande, un zéle ſelon la ſcience, c'eſt-à-dire, un zéle que la raiſon éclaire, & que l'humilité rend encore honnête & modeſte.

Saint Paul écrivant aux premiers Fidéles pour les inſtruire & pour leur tracer les voies où ils devoient marcher, leur parloit ſouvent de lui-même, mais pour s'humilier & pour ſe confondre. Il ſe traitoit de pécheur; il confeſſoit qu'il avoit été un perſécuteur de l'Egliſe; *Supra modum perſequebar Eccleſiam Dei*: *Galat. c. 1.* qu'il étoit le dernier des Apôtres; *Minimus Apoſtolorum*: qu'il ne méritoit pas le nom d'Apôtre, & d'en faire les fonctions; *Qui non ſum dignus vocari Apoſtolus*: qu'il ſentoit en lui une loi de peché contraire à la loi de Dieu; *Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ*: & que connoiſſant enfin ſon infirmité, il craignoit, en travaillant au ſalut de ſes freres, d'être réprouvé lui-même; *Ne forte cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar.* Sans cette connoiſſance

1. Cor. c. 15.

Ibid.

Rom. c. 7.

1. Cor. c. 8.

& ce ſentiment de ſa propre miſére, ſon Apoſtolat l'eût enflé, & l'orgueïl eût rendu ſon zéle hautain & impérieux : car ſi l'on ne rentre profondément en ſoi-même, il eſt bien à craindre qu'en corrigeant le prochain, en l'avertiſſant, en l'inſtruiſant, en le dirigeant, on ne ſe laiſſe intérieurement aller aux mêmes complaiſances que le Phariſien, & qu'on ne ſe diſe au fond du cœur : *Non ſum ſicut cæteri hominum*; je ne ſuis pas comme un tel & une telle. C'eſt un homme ſans religion ; mais moi je vis en Chrétien. C'eſt un homme débauché ; mais moi je tiens une conduite réguliere. C'eſt une femme ſans pieté ; mais moi je fais mon devoir, & je ſers Dieu. C'eſt une femme mondaine ; mais moi j'ai renoncé au monde, à toutes les bagatelles & à toutes les intrigues du monde. Ce ſont des gens aveugles & ſans lumiere ; mais je ſuis en état de leur ouvrir les yeux, de les éclairer, & de leur ſervir de guide. S'ils s'oublient, c'eſt à moi à les faire ſouvenir de ce qu'ils

Luc. 18.

sont, ou de ce qu'ils doivent être. S'ils s'écartent de la régle, c'est à moi à les y remettre ; & c'est à eux, de leur part, à m'écouter, à respecter mes conseils, & à plier sous mon autorité. De-là viennent certains airs de domination qui déplaisent, & qu'on a de la peine à souffrir. Car on n'aime point à se voir maîtriser : le cœur se roidit d'abord, & la nature se révolte.

Ah ! dit S. Augustin, gémissons sur nous-mêmes en gémissant sur nos freres. Pleurons avec eux de compagnie, & leurs égaremens, & les nôtres : *Congemiscamus.* Qu'ils comprennent que ce n'est point pour prendre sur eux l'ascendant, que nous leur parlons ; que si la naissance, le rang, l'état nous le donnent, ce n'est point précisément pour le faire valoir que nous en usons ; que nous sçavons estimer en eux ce qu'il y a d'estimable, & condamner les premiers en nous ce qu'il y a de condamnable ; que nous sommes disposés à les entendre avec la même attention que nous leur demandons ; *Augustinus.*

& qu'ils nous trouveront toujours dociles à profiter de leurs penſées, comme nous ſouhaitons qu'ils profitent de nos enſeignemens. C'eſt par ces manieres humbles qu'on s'acquiert un empire d'autant plus abſolu, qu'on prétend moins l'avoir. C'eſt par-là qu'on perſuade avec d'autant plus de force, que cette modeſtie eſt communément accompagnée d'une bonté qui rend enfin le zéle doux & compatiſſant.

Saint Bernard dit, que nous devons avoir un cœur d'enfant à l'égard de Dieu, à notre égard un cœur de Juge, & à l'égard du prochain un cœur de pere. C'eſt-à-dire, que nous devons avoir pour Dieu l'amour & la ſoumiſſion d'un enfant; que nous devons avoir pour nous-mêmes la rigueur & la ſévérité d'un Juge; & que nous devons avoir pour le prochain l'affection & la tendreſſe d'un pere. Or voilà ce qui acheve de nous concilier les perſonnes auprès de qui nous nous emploions. Quand ils voient que vous êtes ſenſible à leurs intérêts;

que vous avez ſeulement en vûë leurs avantages, & que c'eſt une pure charité qui vous fait agir ; que vous vous expliquez à eux avec amitié & avec une entiere ouverture de cœur ; que ſi vous le faites quelquefois en des termes un peu vifs, ce n'eſt qu'à regret & qu'autant qu'il eſt néceſſaire ; du reſte que vous les épargnez, que vous les ménagez le plus qu'il eſt poſſible, ne voulant point les affliger, mais les détromper de leurs erreurs, & les ſauver du péril où ils ſe trouvent expoſés : il n'y a point d'ame ſi endurcie qui ne ſe laiſſe toucher. On vous regarde comme un ami, & non point comme un cenſeur. On interpréte favorablement toutes vos paroles, on vous ſçait gré de votre vigilance & de vos ſoins ; & ce qui de la part de tout autre eût été mal pris & avec chagrin, eſt reçû de votre part beaucoup moins comme une correction que comme un ſervice. Nous devons donc guérir les plaies ſpirituelles des ames, comme on guérit les plaies du corps. Que fait

un homme habile qui entreprend la guériſon d'une plaie ? Il y porte d'abord le fer & le feu. Mais bien-tôt ; & preſque au même tems qu'il vient de l'ouvrir, il travaille à la fermer ; il y met des tentes pour en tirer la corruption, il y applique divers lénitifs pour en adoucir la douleur, il il la ſerre avec des bandes & des ligatures ; en ſorte que le malade, bien loin de ſe plaindre, embraſſe celui même qui l'a bleſſé, & baiſe la main qui lui a fait une ſi ſenſible opération.

Mais il faut bien pour cela s'étudier ſoi-même, il faut bien faire des réflexions, il faut prendre bien des précautions : & vous n'êtes pas accoutumés à vous gêner de la ſorte. Ah ! ſouvenez-vous, mon cher Auditeur, qu'il s'agit de gagner votre frere, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, & de le gagner pour toute une éternité : *Lucratus eris fratrem tuum.* Souvenez-vous que Dieu nous a chargés les uns des autres, & qu'il veut ſauver les hommes par les hommes : *Mandavit unicuique de*

Matth. c. 18.

Eccli. c. 17.

proximo ſuo. Souvenez-vous que Dieu ſouvent nous punit par où nous avons péché, & que ſi vous manquez de zéle pour le prochain, il permettra qu'on en manque pour vous. Enfin, ſouvenez-vous que Dieu vous rendra au contraire ſalut pour ſalut, & qu'en ouvrant aux autres la porte du ciel, vous mériterez que Dieu vous l'ouvre à vous-même, & qu'il vous faſſe un jour entrer dans ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA QUATRIE'ME SEMAINE.

SUR LA CONFORMITE' à la volonté de Dieu.

Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrinâ, utrùm ex Deo sit.

Quiconque voudra faire la volonté de mon Pere, il connoîtra si la doctrine que j'enseigne, est de Dieu. En S. Jean, chap. 7.

C'Est aux humbles que Dieu se communique; & l'humilité n'a point de caractére plus essentiel, que la soumission aux volontés de Dieu.

Si je pouvois, mes Freres, vous l'inſpirer cette ſoumiſſion chrétienne, vous y trouveriez dès cette vie même votre ſainteté & votre félicité.

J'entreprens donc une choſe aujourd'hui qui vous doit paroître aſſez nouvelle, puiſque mon deſſein eſt de vous rendre tout à la fois ſur la terre, & ſaints, & heureux. Si je vous diſois que je veux vous faire des ſaints en ce monde, & des bienheureux en l'autre, il n'y auroit rien dans ma propoſition qui dût vous ſurprendre; l'un ſuit néceſſairement de l'autre. Mais vouloir joindre au même tems, & le bonheur, & la ſainteté de la vie préſente, c'eſt, à ce qu'il ſemble, renverſer tous les principes de l'Evangile. Car pour être heureux dans la vie, ne faut-il pas ſatisfaire ſes inclinations? & pour être ſaint, ne faut-il pas les combattre & y renoncer? Comment donc ſerai-je heureux & ſaint tout enſemble, puis qu'en ſuivant mes inclinations, je ne puis être un ſaint; & qu'en ne les ſuivant pas,

je ne puis être heureux ? On peut néanmoins, mes Freres, concilier l'un & l'autre ; & voilà le secret important que je viens vous découvrir. En effet, pour parvenir là, il faut seulement trouver un moien de contenter Dieu, & d'être contens nous-mêmes ; car si nous contentons Dieu, nous serons saints ; & si nous sommes nous-mêmes contens, nous serons heureux. Or en conformant votre volonté à celle de Dieu, il sera content : pourquoi ? parce que vous lui rendrez ce qui lui est dû : vous le verrez dans la premiere Partie. Vous serez contens vous-mêmes : pourquoi ? parce que vous aurez la paix que vous souhaitez : je vous le montrerai dans la seconde Partie. Demandons les lumieres du saint Esprit par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Dieu est notre souverain, notre pere & notre modéle. Comme souverain, il exige notre obéïssance ; comme pere, il mérite notre amour ; comme modéle, il demande que

nous travaillions, autant qu'il nous eſt poſſible, à en former dans nous l'image la plus parfaite. Trois choſes donc ſont néceſſaires de notre part pour contenter Dieu, & pour nous ſanctifier. Je veux dire, que pour cela que nous devons lui obéïr, l'aimer, l'imiter; lui obéïr, comme ſes créatures; l'aimer, comme ſes enfans; l'imiter, comme ſes diſciples. Or nous nous acquitterons pleinement de ces trois devoirs, en conformant nos volontés à la ſienne; & c'eſt ce que je vais développer.

Pénétrons d'abord ce grand principe: Eſtre créature, c'eſt avoir une dépendance de Dieu eſſentielle, univerſelle, perpétuelle, & par-là même une obligation eſſentielle, univerſelle, perpétuelle, de ſoumettre en tout & toujours notre volonté à la ſienne; en ſorte que nous le laiſſions exercer ſur nous tout ſon empire, ſans jamais nous oppoſer en quoique ce ſoit à ſes deſſeins.

C'eſt ainſi que toutes les autres créatures lui obéïſſent. Comme el-

les dépendent essentiellement de Dieu, elles font premiérement tout ce qu'il leur ordonne ; car le soleil éclaire, le feu échauffe, l'eau coule, selon l'ordre que Dieu leur en donne par les qualités qu'il leur a imprimées. Mais ce n'est pas assez : ces mêmes créatures souffrent encore que Dieu fasse d'elles tout ce qu'il veut, quoique contre leur inclination & contre leur nature. Car le soleil s'arrêta pendant la victoire de Josué ; le feu rafraîchit dans la fournaise de Babylone ; les eaux devinrent fermes comme des murailles, pour faire un passage aux Israëlites ; & les lions, bien loin de dévorer Daniel, lui servirent même, pour ainsi dire, de garde & de défense. D'où saint Jean Chrysostome conclut (ô conclusion édifiante !) que pour remplir fidélement le devoir de la créature envers le Créateur, nous devons consentir avec une résignation sans réserve, à ce qu'il fasse de tout ce qui nous appartient, & de nous-mêmes, tout ce qu'il lui plaira. Que demandez-

vous, mon Dieu ? Mon bien ? mes amis ? mes emplois ? ma santé ? *Tua sunt omnia.* Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, est à vous ; & malgré les sentimens & les révoltes de la passion, je veux que vous usiez de tout, comme vous le jugerez à propos, sans aucun égard à mes intérêts temporels, ni aux aveugles désirs de mon cœur. Vous pouvez tout prendre, Seigneur : en prenant tout, vous ne m'ôterez rien ; car on n'ôte rien à celui qui veut & qui doit tout donner. Ainsi tandis que les mondains rébéles à votre loi, & voulant se gouverner à leur gré, emploieront ce qu'ils ont reçû de vous, au luxe, à la vanité, au plaisir ; si vous voulez me réduire dans l'état le plus misérable & le plus pauvre, vous n'y trouverez, mon Dieu, nulle résistance. Il n'y a rien à quoi je ne sois prêt de souscrire, quand ma misére, mes pertes, mes disgraces entreront dans l'exécution de vos secrettes, mais adorables volontés. 1. Par. c. 29.

Ne quittons pas, Chrétiens, l'im-

portante considération de cette dépendance nécessaire & inséparable de notre être ; & disons que c'est désavouer & détruire, autant qu'il est en nous, notre condition de créatures, que de prétendre, jusques dans les moindres choses, au droit d'une volonté propre. Car tout ce qui se trouve dans un être essentiellement dépendant, comme nous, doit dépendre ; & s'il dépend d'un autre, nous n'en sommes les maîtres & les propriétaires qu'avec subordination à notre maître primitif & souverain. Or nous ne sommes rien que par la volonté de Dieu ; nous ne devons donc rien faire, nous ne devons nous conduire que par elle ; & notre dépendance doit s'étendre, par le bon usage de notre liberté, sur toutes nos opérations. Non, ne nous flattons pas de pouvoir jamais disposer de nous-mêmes. Notre liberté est subordonnée & soumise par un devoir indispensable, à trois volontés de Dieu ; à sa volonté qui nous est déclarée par ses commandemens ; à sa

volonté qui nous eſt déclarée par les afflictions, à la volonté qui nous eſt déclarée par ſes inſpirations : & ſouvenons-nous de ce beau mot de ſaint Anſelme, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe avoir une propre volonté : *Propria voluntas ſoli Deo competit.* Car pour être propre, elle doit être tout-à-fait à lui ; pour être tout-à-fait à lui, elle doit être indépendante ; & pour être indépendante, elle ne doit avoir aucun ſupérieur ? ce qui ne convient manifeſtement qu'à Dieu : *Propria voluntas ſoli Deo competit.*

Anſelm. l. de Simil. c. 2.

Apprenez de-là, mes Freres, à honorer l'indépendance ſouverainement dominante de Dieu, dans la dépendance où vous vivez à l'égard des Rois, des Prélats, des Magiſtrats, des parens & des autres. Et ſi cette ſujettion vous paroît quelquefois dure, répondez-vous à vous-mêmes, qu'il n'appartient qu'à Dieu de n'avoir rien au-deſſus de lui. Si ceux dont vous dépendez, uſent, comme ils doivent, de leur pouvoir, béniſſez-en le ciel.

Ils s'acquittent en cela d'une de leurs plus grandes obligations ; soit envers Dieu, qui les a établis en autorité ; soit envers vous, puis qu'ils n'ont pas reçû le pouvoir dont ils sont revêtus, pour votre ruine, mais pour votre bien : *In ædificationem, & non in destructionem.* S'ils en abusent, & s'ils vous font injustement souffrir : souffrez en effet, souffrez avec patience, & distinguez, d'une part, l'abus de leur pouvoir, qui est un peché que Dieu ne veut pas, & qu'il condamne ; d'autre part, la peine qui vous en revient, & qui est un mal temporel que Dieu veut pour votre avancement, & que vous devez accepter en vûë de cette suprême volonté, laquelle doit régner sur vous en cette vie, pour vous faire regner dans l'autre avec elle.

2. Cor. 6. 13.

Approfondissons encore d'une autre maniere la même vérité, en observant que nous avons trois choses principales, que les Philosophes expriment par ces trois paroles, être, entendre, vouloir. Or comme en

ces trois choſes nous ſommes créatures, nous ſommes dépendans de Dieu dans toutes les trois, & leur perfection doit ſe regler ſelon celle de leur principe. Ainſi l'eſſence divine eſt la régle & la meſure de notre être ; nous ſommes plus ou moins parfaits, ſelon que nous participons plus ou moins aux perfections de ce premier Eſtre, l'auteur de tous les êtres. Ainſi l'entendement divin eſt la meſure & la régle de notre entendement ; nous ne jugeons jamais bien des choſes, que quand nous en jugeons comme Dieu, & que l'idée que nous nous en formons, s'accorde avec celle qu'il en a conçûë. D'où il faut pareillement conclure, que Dieu, par ſa volonté, doit être la régle & la meſure de toutes nos volontés ; & que l'unique moien de les rectifier, c'eſt de les appliquer & de les conformer à cette premiere volonté. Car comment eſt-ce que notre volonté ſera droite, ſi elle n'eſt conforme à la loi ? & comment ſera-t-elle conforme à la loi, ſi elle ne

s'accommode avec la volonté divine, d'où viennent toutes les loix, comme les copies sont tirées de leur original ?

Ah ! Chrétiens, nous sentons souvent en nous-mêmes des volontés contraires à celles de Dieu. Il nous commande de pardonner ; & notre cœur nous porte à la vengeance. Il veut que nous nous conservions dans une pureté parfaite, soit de l'ame, soit du corps ; & nous sommes sans cesse tourmentés de sales représentations & de désirs sensuels qui naissent dans nous, malgré nous. Il nous défend de nous attacher au monde ; & nous avons néanmoins pour le monde un mauvais penchant. Enfin il nous ordonne de supporter les maux de la vie ; & cependant nous nous trouvons trop vifs & trop sensibles dans les moindres occasions.

Pour nous conduire chrétiennement parmi ces contrariétés fâcheuses, & ces oppositions de notre volonté à celle de Dieu, saint Augustin nous donne trois régles ex-

cellentes, que je vous prie de bien remarquer. Une régle de consolation, une régle de précaution, & une régle de correction.

Régle de consolation : car ne nous affligeons pas, dit ce Pere, & ne croions pas que tout soit perdu, quand nous sentons tant de difficultés & de si grandes répugnances à suivre les ordres de Dieu : c'est une misére propre de notre nature ; mais cette misére, cette foiblesse n'est pas criminelle : *Conceditur hoc humanæ fragilitati.* JESUS-CHRIST n'en étoit pas moins saint, poursuit le même Docteur, quand saisi de crainte à la vuë de sa passion, il s'écrioit : Mon Pere, épargnez-moi ce calice. Ce fut sans doute l'effet d'une grande & d'une sage miséricorde, d'avoir fait paroître en lui ces innocentes foiblesses, afin de nous consoler dans les nôtres. Il sembloit nous dire par-là : (tout ceci est de saint Augustin) Ame timide qui crois déplaire à mon Pere, lorsque certains sentimens t'agitent &

Aug. in Psal. 31. & 32.

Aug. in Ps. 32. semblent t'exciter contre lui : *Ecce vide te in me, quia potes aliquid proprium velle, ut aliud Deus velit.* Rassure-toi en me voiant, & en te voiant toi-même en moi ; car comme tu me dois représenter dans ma fidélité, j'ai bien voulu te représenter dans ton infirmité. J'ai eû des désirs opposés à ceux de mon Pere ; mais pour cela je ne lui en étois pas moins agréable. Sçache donc qu'il t'aime, lors même que ton cœur voudroit d'abord lui résister, parce que cette révolte n'est que de l'appétit inférieur, à quoi il n'a nul égard, dès que l'appétit supérieur demeure dans l'obéïssance & dans la régle.

Régle de précaution : voici comment saint Augustin entend la chose, & comment il s'en explique. Il est bien difficile que notre volonté ne veuille des choses que Dieu ne veut pas : *Aliquid proprium velle difficile est, ut non tibi contingat.* Mais dès que vous venez à l'appercevoir, suivez l'avis que je vous donne. Pensez à la grandeur de Dieu, &

Ibid.

& à votre baſſeſſe. Dites-vous à vous-même : qu'eſt-ce que Dieu, & qui ſuis-je ? *Cogita qui ſit ſupra te.* Ibid. Il eſt infiniment au deſſus de moi, & moi infiniment au deſſous de lui : *Cogita illum ſupra te, & te infra illum.* Ibid. C'eſt mon Souverain, & je ſuis ſon ſujet : *illum Dominum, te ſervum.* C'eſt le tout-puiſſant, & je ſuis la foibleſſe même : *illum omnipotentem,* Ibid. *te infirmum.* Ibid. Vous trouverez dans ces réflexions un reméde toujours préſent, & un préſervatif aſſuré.

De-là ſuit la régle de correction : car voici, conclut ſaint Auguſtin, le ſentiment que vous avez alors à prendre : c'eſt celui de JESUS-CHRIST. Non, mon Dieu, ne faites point ce que je veux, mais ce que vous voulez ; ce n'eſt point à moi à corriger votre volonté, c'eſt à vous à corriger la mienne. *Et corrigens te, dic : non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* Ibid. Sur quoi ſaint Bernard reprend de la ſorte : la volonté divine, cette premiere régle, cette régle univerſelle, eſt immuable ; n'eſpérons pas de la pouvoir chan-

Bern. l. c de Consider.

ger, *Inconvertibilis directio.* Elle est inévitable ; n'espérons pas de lui pouvoir échaper, *Indeclinabilis.* Elle est toute-puissante ; n'espérons pas de lui pouvoir résister, *Fortitudo est.* Reste donc par nécessité de plier sous elle. Autrement elle nous brisera. Mais si nous plions ainsi, quel amour de notre part envers Dieu, que nous ne regardons plus seulement alors comme notre Souverain, mais comme notre Pere !

Car n'est-ce pas porter la charité, je dis la charité de Dieu, jusqu'à sa derniere perfection, que de n'avoir qu'un esprit & qu'un cœur avec lui ; de n'approuver que ce qu'il approuve, de ne vouloir que ce qu'il veut, & d'approuver tout ce qu'il approuve, de vouloir tout ce qu'il veut ? JESUS-CHRIST sçavoit bien sans doute aimer son Pere ; & pour lui marquer son amour, il n'a pû rien faire de plus excellent, que de vivre & de mourir avec une volonté efficace de ne vouloir que ce que son Pere vouloit.

Il y a des dévotions superficielles, où l'on parle assez, mais où l'on fait peu. On traite Dieu alors, si je puis user de cette comparaison, comme la mer nous traite nous-mêmes. Elle nous apporte des coquilles sur le rivage, & d'autres pareilles bagatelles, avec pompe & avec bruit, tandis qu'elle retient ce qu'elle a de plus précieux. Ainsi l'on dérobe à Dieu l'essentiel de la vertu, qui consiste dans l'intérieur & dans la volonté. On ne sçait, ni mortifier ses inclinations, ni surmonter ses aversions ; on se cherche soi-même depuis le matin jusqu'au soir : & du reste on compte pour beaucoup quelques apparences d'un zéle sévere envers les autres, qu'on fait sonner bien haut, & quelques menuës intrigues de pieté dont on se fait honneur dans le monde, mais que Dieu de sa part ne compte presque pour rien.

Il y en a d'autres dont la dévotion paroît plus sincere & plus agissante. Ils font l'aumône, & ils la font par un esprit de charité. Ils aiment la

priere, & ils y apportent tout le recueillement dont ils sont capables. Ils refusent à leurs corps ses commodités, & à leurs sens les plaisirs mêmes licites. Ils pratiquent les bonnes œuvres, sur tout la mortification chrétienne. Mais du reste, il faut que toutes ces pratiques soient de leur choix : sans cela, ils les abandonnent dès qu'elles leur ont été prescrites par tout autre que par eux-mêmes. Ce sont des volontaires, qui veulent servir à leur gré, & non pas au gré du maître. Ils consentent à relever de Dieu ; mais comme certaines villes libres relevent d'un Prince, auquel elles se sont données. Elles font elles-mêmes leurs loix ; elles promettent de contribuer tant pour les nécessités de l'Etat, & rien davantage. Elles ne peuvent même souffrir qu'on leur en impose l'obligation ; & ce qu'elles donnent, il faut qu'elles le donnent gratuitement.

Mais la parfaite charité, & par conséquent la parfaite vertu, consiste à accomplir en toutes choses les pu-

res volontés de Dieu. Je les appelle pures volontés de Dieu, parce que la nôtre n'y a nulle part. Que de vertus cette seule vertu renferme! C'est-là que notre foi éclate, lorsque nous reconnoissons que tout dans le monde, hors le péché, vient de Dieu, & que rien n'arrive que par lui. C'est-là que nous lui témoignons notre confiance, en nous reposant de tout sur sa sagesse, sur sa providence, & sur sa bonté. C'est-là que nous pratiquons la patience, l'humilité, la pénitence, en nous soumettant à ses coups comme pécheurs, & en acceptant de bonne grace tous les châtimens de sa justice. Enfin, c'est-là même qu'en obéissant à Dieu, comme à notre Souverain, en l'aimant comme notre Pere, nous l'imitons encore comme notre modéle.

Car nous prenons ainsi toutes ses pensées, toutes ses vûës, toutes ses intentions; nous estimons ce qu'il estime, nous mépriſons ce qu'il mépriſe, nous désirons ce qu'il désire; nous sommes à son égard comme

une cire molle, qui reçoit tous les traits du cachet qu'on lui imprime.

C'est la comparaison dont Dieu s'est lui-même servi. Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur : *Cant. c. 8.* *Pone me ut signaculum super cor tuum.* Mettez-moi comme un cachet sur votre bras : *Ibid.* *Pone me ut signaculum super brachium tuum.* Pourquoi ne se contente-t'il pas de dire : Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur ? & pourquoi ajoute-t'il : Mettez-moi comme un cachet sur votre bras ? C'est pour nous faire entendre, que de cette ressemblance intérieure & de cette conformité d'affection, naît une ressemblance extérieure & une conformité d'action. En effet, comme Dieu, dans tout ce qu'il veut & dans tout ce qu'il fait, n'a point d'autre fin derniere que lui-même, & qu'il ne peut rien vouloir, ni rien faire que pour lui ; ainsi un homme soumis cherche Dieu par tout, agit par tout pour Dieu, ne prononce pas une parole, ne fait pas une démarche, dont Dieu ne soit, &

le principe & le terme.

Sur quoi saint Augustin observe, & c'est un point de morale très-important, que nous commettons trois grandes fautes. La premiere, à l'égard des biens que nous avons reçûs de Dieu. La seconde, à l'égard des maux dont Dieu quelquefois nous afflige ; & la troisiéme, à l'égard des péchés où nous tombons. Dans les biens, dit ce Pere, nous nous louons par vanité ; dans les maux, nous accusons Dieu par impatience ; & dans nos péchés, nous nous excusons par orgueil. Mais voulez-vous, ajoute ce saint Docteur, rectifier vos sentimens ? formez-les sur ceux de Dieu, & prenez-en trois tout contraires aux premiers que vous avez eus. Au lieu de vous louer par vanité, louez Dieu désormais par reconnoissance des biens qu'il vous a donnés. Au lieu d'accuser Dieu par impatience, acceptez de sa main avec soumission les maux qui vous arrivent. Au lieu de diminuer, d'excuser vos fautes par orgueil, de vous en faire à vous-

mêmes, & d'en faire aux autres des portraits flattés, reconnoissez-les avec humilité, condamnez-les avec justice; & vous aurez alors un cœur droit, parce que vous aurez un cœur selon le cœur de Dieu : *Laudabas te in bonis Dei, accusabas Deum in malis tuis. Conversо corde & directo, laudabis Deum in bonis suis, accusabis te in malis tuis : isti sunt recti corde.*

Aug. tract. 18, in Joan.

De-là, mes Freres, je tire cette conséquence, que le plus excellent exercice du Christianisme, & le plus propre à nous sanctifier, c'est la conformité aux volontés de Dieu. Tout ce que Dieu veut est saint, puisque la volonté de Dieu est la source de toute la sainteté. Donc tout ce que Dieu veut spécialement de nous, c'est ce qu'il y a de plus saint pour nous. Ne mettons point notre vertu en des œuvres extraordinaires. Qu'elles soient bonnes & louables en elles-mêmes; que dans la spéculation elles soient plus héroïques, plus relevées, ce n'est pas dans la spéculation que nous les devons re-

garder, mais dans la pratique. Or dans la pratique rien de meilleur pour nous, que de vivre comme Dieu veut que nous vivions, & sur tout d'endurer ce que Dieu veut que nous endurions. C'est une leçon que je vous ai déja faite en partie, & qu'on ne peut vous faire trop de fois. Alors Dieu sera content ; & j'ajoute que vous serez contents vous-mêmes, comme je vais vous le montrer dans le second Point.

SECONDE PARTIE.

Il ne faut dans le monde qu'un soleil pour l'éclairer. Il ne faut dans un Royaume qu'un Souverain pour le gouverner. Il ne faut dans une famille qu'un maître pour la régler. Il ne faut dans un corps qu'une ame pour l'animer. Et de-là je conclus par comparaison, que pour notre propre repos ; il ne faut dans l'homme qu'une volonté dominante, qui est la volonté de Dieu. C'est ce qui a fait dire au saint homme Job cette belle parole : Accordez-vous avec Dieu, & vous serez d'accord avec

vous-même, vous vivrez en paix :
Job. c. 22. *Acquiesce ei, & habeto pacem.*

Aussi, mes Freres, pour peu que nous nous demandions de bonne foi à nous-mêmes d'où viennent nos troubles, nos inquiétudes, nos chagrins, nous n'en trouverons point d'autre source que nos résistances à faire ce que nous ne voulons pas, & ce qu'on veut néanmoins de nous ; ou à ne pas faire ce que nous voulons, & ce que ne veulent pas des Maîtres, des supérieurs, qui contrarient nos sentimens, & qui s'opposent à nos désirs. C'est de ce combat, de ce choc, où l'on nous contredit, & où l'on a l'avantage sur nous, que naissent les plus mortels déplaisirs & les déboires les plus amers. Une femme, par exemple, vaine & orgueilleuse, aimant le luxe & les ajustemens mondains, trouve un mari ménager, qui retranche les dépenses superflues, & qui se contente d'une figure honnête & modeste : quel sujet pour elle de murmures, de plaintes, de ressentimens & de mauvaises humeurs,

quelquefois même de diviſions ſcandaleuſes & d'éclat ? Mais ſi c'étoit une femme docile & complaiſante, qui prévenuë d'eſtime pour un époux diſcret & ſage, entrat dans ſes raiſons & ſe confiat à ſa conduite, quelle union entre l'un & l'autre ? & de-là même quel calme dans une famille, quelle douceur ?

Ainſi, Chrétiens, le plus prompt, le plus court moyen de goûter ſur la terre un bonheur auſſi parfait qu'il y peut être, c'eſt de céder au plus fort & de nous humilier ſous la main toute-puiſſante de Dieu ; de ne nous point roidir contre le torrent, de ne pas entreprendre de réformer ce que le ciel a réglé indépendamment de nous, & ce qu'il ſçaura bien exécuter malgré nous ; mais de nous accommoder au cours des choſes & de nous y laiſſer aller ; par la raiſon que Dieu, dont les volontez ſont infiniment juſtes & même avantageuſes à ceux qui les ſuivent, l'a prévû de la ſorte, qu'il l'a déterminé de la ſorte. Qu'on s'é-

pargne par là de retours & de réflexions qui aigrissent le mal, bien loin de le guérir ! On agrée tout ce que Dieu ordonne, & en l'agréant on l'adoucit.

Ce n'est pas que le cœur ne se souleve à quelques momens, où l'on n'est pas maître d'une certaine sensibilité naturelle ; mais aussi-tôt la raison survient, la Religion parle, & appaise cette guerre intestine, que la nature avoit excitée. On se dit à soi-même, tantôt comme le grand Prêtre Héli : Il est le Seigneur ; qu'il fasse tout ce qu'il jugera à propos : 1. Reg. c. 3. *Dominus est ; quod bonum est in oculis suis faciat.* Tantôt comme Job ; Le Seigneur a fait ce qui lui a plû ; 1. c. 1. que son nom soit béni : *Sicut Domino placuit, ita factum est. Sit nomen Domini benedictum.* On le dit, & en le disant on trouve dans cette pensée un appui ferme pour se soutenir ; on y trouve une consolation intérieure que l'Apôtre même ne pouvoit exprimer ; on y trouve une paix qu'il faut sentir pour la bien connoître. Je n'en suis point surpris,

puiſqu'il n'y a plus alors de diviſion, plus de volontez contraires, & que l'homme d'intelligence avec Dieu ſe laiſſe conduire où Dieu le méne, & aime ſon état, quel qu'il puiſſe être, parce que c'eſt l'état où Dieu le demande & où Dieu le met.

Il faut entendre ſur cela Salvien. Pour moi, dit-il, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'hommes au monde ſi heureux, que ces Chrétiens ſoumis, qui ont appris de bonne heure à ſe conformer aux ordres de Dieu, & qui par une longue pratique ſe ſont fait une habitude de ce ſaint exercice. Sont-ils humiliez? ils le veulent être, parce que Dieu le veut: *Humiles ſunt? hoc volunt.* Sont-ils expoſez à de fâcheux accidens? ſouffrent-ils des pertes? tombent-ils dans la pauvreté? ils veulent être pauvres, parce que Dieu le veut. *Pauperes ſunt? paupertate delectantur.* Il ne faut pas croire néanmoins qu'ils ſoient endurcis. Ils reſſentent le mal; mais ils ne ſont pas pour cela malheu-

Salv. l. 1. de Prov.

Ibid.

reux. Car qui sera jamais plus content, que celui qui veut être tout ce qu'il est, & qui par conséquent est tout ce qu'il veut être? *Nulli lætiores sunt, quàm qui hoc sunt quod volunt*? Il est vrai, continuë ce Pere, que si l'on veut s'arrêter aux vaines opinions du monde, on en jugera tout autrement. Mais que le monde pense tout ce qu'il voudra; ce n'est pas le sentiment d'autrui qui fait notre malheur, c'est notre propre sentiment: *Nemo aliorum sensu miser est, sed suo.* Et quand nous sommes interieurement & réellement heureux par le témoignage de notre conscience, les faux jugemens du monde ne sont pas capables de troubler le solide bonheur dont nous jouissons. *Eò ideò non possunt esse falso judicio miseri, qui sunt verè suâ conscientiâ beati.* Au reste ce n'est pas seulement de nous-mêmes que nous vient ce calme, cette paix inaltérable, mais de Dieu. Il prend plaisir à contenter une ame qui le contente. Il verse sur elle toute l'onction de sa grace;

& qu'y a-t'il de plus insinuant, de plus touchant, de plus consolant que cette onction divine ? C'est donc alors comme une espéce de commerce entre Dieu & nous. Nous donnons à Dieu la gloire qui lui est duë par notre soumission, & Dieu nous récompense par le repos qu'il donne à nos cœurs.

Mais au contraire qui jamais s'est révolté contre Dieu, & a vêcu tranquille dans sa révolte ? *Quis restitit ei, & pacem habuit* ? Hélas ! on se tourmente beaucoup, on se mine de pensées tristes & sombres, on passe ses jours dans l'amertume & dans les plaintes, on n'est occupé toute la vie qu'à lutter contre la providence ; mais en vain : tous nos efforts ne peuvent parer aux coups du ciel ; toutes nos mesures sont trop courtes contre la sagesse éternelle ; tous nos soins échouent ; & de-là peines sur peines. On est toujours dans un état violent, parce qu'on aspire toujours à un autre. On bâtit, & Dieu détruit ; on éleve, & Dieu renverse ; on veut malgré lui. *Job. c. 9.*

ſe faire une félicité prétenduë, & malgré nous il fait de cette prétenduë félicité notre ſupplice. Vous le ſçavez aſſez, Meſſieurs, vous le voiez aſſez dans le monde, & il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter davantage ſur un point dont je vous crois beaucoup mieux inſtruits que moi, parce que vous êtes beaucoup plus expoſez tous les jours à en faire de fréquentes & de funeſtes épreuves.

Reprenons tout ce diſcours, & concluons en demandant à Dieu pour ſes intérêts & pour les nôtres, ce que lui demanda ſaint Paul. *Do-*
Act. c. 9. *mine, quid me vis facere?* Seigneur, que voulez-vous que je faſſe? Tâchons à entrer dans les diſpoſitions de cet Apotre, & peſons toutes ſes paroles.

Domine: Seigneur. Oüi, mes Freres, il eſt notre maître, & nous ſommes à lui en plus d'une maniere. Par un droit de domaine, comme ſon bien. Par le droit de création, comme ſes ouvrages. Par le droit de rédemption, comme ſes eſclaves. Or n'eſt-il pas juſte qu'il

faſſe de ſon bien ce qu'il veut, qu'il diſpoſe de ſes ouvrages comme il lui plaît, & qu'il ſoit obéi de ſes eſclaves ? Un peu de réflexion ſur l'obéiſſance que vous exigez de vos domeſtiques. S'ils vouloient ſçavoir pourquoi vous leur ordonnez telle ou telle choſe, comment ſeroient-ils reçûs ? Faites, leur diriez-vous, ce qu'on vous commande. Tout le reſte ne vous regarde point ; mais votre devoir eſt d'obéir, & rien de plus. Hé quoi ! mon cher Auditeur, votre Dieu eſt-il moins votre maître que vous ne l'êtes de ces ſubalternes, ſur qui vous prétendez avoir une domination ſi abſoluë ? Etes-vous leur créateur ? êtes-vous leur Sauveur ? êtes-vous leur Dieu ? Avez-vous des biens éternels pour les récompenſer ? avez-vous des châtimens éternels pour les punir ? Cependant, ſoumettez-vous à Dieu, comme vous attendez qu'ils vous ſoient ſoumis, & c'eſt aſſez. Quand il s'eſt une fois expliqué, quand il a parlé, vous avez bonne grace de raiſonner, de mur-

murer, de trouver à redire! C'est bien à vous, ver de terre, à disputer contre le Seigneur du monde!

Domine, quid vis? Seigneur, que voulez-vous? S. Paul n'exceptoit rien: quoique ce soit, mon Dieu, je suis prêt à tout: *quid vis?* Nous disons quelquefois comme lui: Seigneur, que voulez-vous? mais nous ne le disons pas, à beaucoup près, dans la même étenduë que lui. Nous avons toujours dans nos cœurs certaines réserves, nous avons certaines retraites, où nous nous retranchons. Dès que Dieu veut pénétrer jusques-là, dès qu'il veut toucher à cette passion pour le jeu, à ce luxe mondain, à cet intérêt, à cet amour de nous-mêmes, à ce fond d'orgueil qui nous enfle, c'est-là l'endroit vif. Il ne faut que la plus légere atteinte pour mettre toute notre patience à bout, & pour nous faire jetter de hauts cris. Mais prenez garde toutefois, que Dieu veut une soumission entiere; & que, comme il a formé tout notre cœur, il demande que tout notre cœur soit à lui.

Domine, quid me vis facere? L'Apôtre ne dit pas seulement ; que voulez-vous? *quid vis?* mais il ajoute en particulier, & par rapport à sa personne : *quid me vis!* que voulez-vous de moi ? Car Dieu a ses vûës sur chacun de nous, & il nous met chacun à des épreuves propres & personnelles. C'est donc une illusion de dire ce que nous n'entendons néanmoins que trop souvent : Je supporterois telle autre disgrace, telle autre perte, telle autre douleur ; mais pour celle-ci, elle n'est pas soutenable. Abus, Chrétiens. Ce n'est pas telle autre disgrace que Dieu veut que vous acceptiez ; ce n'est, ni telle autre perte, ni telle autre douleur, mais celle qu'il vous envoie. Dès que vous l'auriez choisie vous-même, elle ne seroit plus précisément de l'ordre du ciel ; & par-là, elle perdroit infiniment de son merite. C'est au coin de Dieu, & non au vôtre, que doit être marquée cette monnoie, qui sera le prix de l'éternité.

Domine, quid me vis facere? Enfin

saint Paul ne souhaite de connoître la volonté de Dieu, que pour l'accomplir. Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Du moment que vous m'aurez éclairé, vous me verrez agir. Ce qu'il promet, il le garde en effet. Avec quelle patience il soutient les plus rudes attaques ! Avec quelle constance il se voit chargé de fers, & couvert d'opprobres ! Avec quel courage il marche par tout où Dieu l'appelle ! Toujours content, pourvû que Dieu le soit ; & toujours aussi comblé des consolations divines, parce que Dieu, content de lui, commence dès cette vie à le récompenser. Vivons dans la même dépendance à l'égard de Dieu, dans le même abandon aux ordres de Dieu, & nous aurons part au même bonheur en ce monde & en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils & le Saint Esprit.

SERMON

POUR

LE JEUDY

DE LA QUATRIE'ME SEMAINE.

SUR LES SOUFFRANCES.

Noli flere.

Ne pleurez pas. En S. Luc, chap. 7.

COMMENT une mere peut-elle ne pas pleurer un fils unique, ſur qui elle fondoit toutes ſes eſpérances, mais que la mort vient de lui ravir, & que l'on porte au tombeau ? Et comment nous-mêmes pouvons-nous retenir nos larmes, parmi tant d'afflictions & tant de traverſes, à quoi nous

ſommes tous les jours expoſés dans la vie? N'eſt-ce pas pour les perſonnes qui ſouffrent une eſpéce de ſoulagement que de répandre des pleurs? & y en a-t'il un plus innocent, & qui doive leur être moins défendu? Je ne condamne pas préciſément, mes Freres, des larmes que nous arrache quelquefois malgré nous la violence de la douleur: mais ce que je condamne, c'eſt le ſentiment de cette douleur-là même, lorſqu'il eſt trop vif, & que nous ſuivons trop l'impreſſion. Apprenons à regarder nos ſouffrances d'un œil plus chrétien; apprenons à en connoître le prix: & nous ne ferons plus entendre ces plaintes ſi injurieuſes à Dieu, qui nous aime lors même qu'il nous châtie, & qui répand ſur nous tous les tréſors de ſa miſéricorde, lorſqu'il ſemble nous accabler des fléaux de ſa colere. Pour vous découvrir les ſecrets de cette ſage providence, qui nous afflige, j'emprunte les paroles de ſaint Bernard, & j'y trouve le partage de ce diſcours. Toute la peine que nous

reſſentons dans nos ſouffrances, dit ce Pere, ne peut répondre à trois grands avantages que nous en retirons, ou que nous en pouvons retirer : l'un par rapport au paſſé, l'autre par rapport au préſent, & le troiſiéme par rapport à l'avenir: *Non ſunt condignæ paſſiones hujus temporis.* Par rapport au paſſé, Dieu nous y remet nos péchés, ou plutôt le châtiment dû à nos péchés ; c'eſt le premier avantage, & la premiere Partie : *Neque ad culpam præteritam, quæ remittitur.* Par rapport au préſent, Dieu y met ſes conſolations & ſes douceurs ſpirituelles ; c'eſt le ſecond avantage, & la ſeconde Partie : *Neque ad conſolationem præſentem, quæ ponitur.* Par rapport à l'avenir, Dieu y promet ſa gloire & un bonheur éternel ; c'eſt le troiſiéme avantage, & la troiſiéme Partie : *Neque ad futuram gloriam, quæ promittitur.* Ne cherchons point d'autre diviſion ; mais pour bien traiter un ſujet ſi important, implorons le ſecours du ciel, & adreſſons-nous à Marie : *Ave.*

Bernard.

Idem.

Idem.

Idem.

PREMIERE PARTIE.

Il faut, dit Tertullien, que le péché soit puni. C'est un désordre, & tout désordre mérite un châtiment. Mais par qui le péché doit-il être puni? S. Augustin nous répond que c'est, ou par la main du pécheur qui se châtie lui-même, ou par la main de Dieu qui se vange sur le pécheur en le châtiant; *Aut ab homine pœnitente, aut à Deo vindicante.* Or nous sommes tous pécheurs, mes Freres, nous sommes tous criminels; par conséquent nous sommes tous redevables à la justice divine: & n'espérons jamais que cette souveraine justice se relâche tellement de ses droits, qu'elle laisse un seul péché, & le moindre péché sans punition. Il ne reste donc plus qu'à voir quel châtiment nous devons choisir préférablement aux autres; & vous conviendrez aisément avec moi, que c'est celui qui se trouve tout à la fois, & le plus léger & le plus salutaire. Telles sont les souffrances de la vie, lorsque nous les acceptons chrétiennement, & que nous les offrons à Dieu en sacrifice. Dieu

August.

nous

nous les compte alors à un très-haut prix, & c'est ainsi que nous acquittons à très-peu de frais toutes nos dettes, & que nous rachetons nos péchés.

Pour mieux entendre ma pensée, il faut remarquer que Dieu compte différemment nos peines, selon les différens tems & les différentes conjonctures où nous souffrons. Dans l'enfer, toutes les peines des damnés ne sont qu'à très-bas prix, ou plutôt Dieu ne les compte pour rien; & quand un réprouvé souffriroit mille fois davantage, ce ne seroit jamais pour lui de vraies satisfactions, parce qu'il est perdu sans ressource: *In inferno nulla est redemptio.* Dans le purgatoire, Dieu compte les peines des ames qu'il y purifie à un juste prix; il proportionne, autant qu'il est possible, le châtiment à l'offense, & il met entre l'un & l'autre une espéce d'égalité. Mais dans cette vie, Dieu prend nos peines au prix le plus haut. C'est le tems de la miséricorde. Pour peu qu'il nous en coute, nous gagnons infiniment; *Prof. Eccles.*

& j'en donne cette raiſon : c'eſt que nos peines dans la vie ſont volontaires, ſoit que de nous-mêmes nous les ayions librement recherchées, ſoit que nous les ayions ſeulement reçuës avec ſoumiſſion. Or Dieu a particulierement égard à tout ce qui part du cœur ; & rien ne le touche plus, dit ſaint Gregoire, ni n'eſt devant lui d'un plus grand mérite, qu'une bonne volonté : *Nihil apud Deum ditius voluntate bonâ.* *Greg.*

Auſſi, par cette volonté libre & ſoumiſe, nos ſouffrances ont un rapport & comme une liaiſon particuliere avec celles de JESUS-CHRIST, auſquelles nous les uniſſons ; & qui ne ſçait pas que ce ſont les ſouffrances de JESUS-CHRIST, qui donnent à notre pénitence toute ſon efficace ? Nous nous condamnons alors nous-mêmes. Nous prenons contre nous-mêmes les intérêts de la juſtice de Dieu ; & rien ne l'engage plus fortement à uſer envers nous d'indulgence. Nous agiſſons, pour ainſi dire, de concert avec lui, nous nous joignons à lui, nous en-

trons dans ses vûës, nous secondons ses intentions, en nous servant, pour acquitter nos dettes, du prix qu'il nous met dans les mains. Ainsi nous souffrons selon ses ordres, selon son gré ; & n'est-ce pas du gré de Dieu, & de la volonté de Dieu, que toutes nos œuvres dans la vie tirent leur mérite, & un mérite très-relevé?

Il me semble donc, permettez-moi, Messieurs, de me servir de cette figure ; il me semble, dis-je, que Dieu s'intéressant alors pour nous en quelque sorte contre lui-même, nous fait les mêmes remises que fit ce fermier de l'Evangile, au préjudice de son maître. Saint Luc rapporte que cet homme assembla tous ceux qui se trouvoient redevables à la ferme qu'il tenoit. Combien devez-vous, demanda-t'il à l'un : *Quantùm debes* ? *Luc c. 16.* Cent barils d'huile, répondit celui-ci : *Centum cados olei.* Tenez, lui répliqua sur l'heure ce fermier adroit & habile, voilà votre obligation que je vous remets ; faites-en une seulement de cinquante : *Scribe quinquaginta.* *Ibid.* *Ibid.* Combien devez-vous, deman-

Ibid. da-t'il pareillement à l'autre ? *Quantùm debes* ? Cent mésures de froment, lui dit celui-là : *Centum coros tritici.* Prenez votre billet, & faites-en un Ibid. seulement de quatre-vingt : *Scribe octoginta.*

Je m'imagine que Dieu nous parle de la même maniere. *Quantùm debes* ? Pécheur, que devez-vous à ma juſtice ? ou plutôt, que ne lui devez-vous point pour cette jeuneſſe voluptueuſe & débordée ? que dis-je ? pour ces quarante années, ces cinquante années, ces ſoixante années peut-être paſſées dans le crime ? *Quantùm debes* ? Femme, que devez-vous à ma juſtice ? ou plutôt, que ne lui devez-vous point, pour ce tems que vous avez ſi inutilement emploié, pour cette oiſiveté molle où vous avez vêcu, pour cette beauté dont vous avez été idolâtre, pour ces ornemens ſuperflus & ces ajuſtemens mondains, pour tant d'ames que vous avez par-là corrompuës, & tant de cœurs que vous m'avez dérobez ? *Quantùm debes* ? Ah ! vos dettes ſont preſque infinies & innom-

brables ; & ſi je comptois avec vous à la rigueur, je vous condamnerois au feu éternel, où je vous retiendrois durant des ſiécles entiers dans ces flammes que ma juſtice & ma miſéricorde tout enſemble ont allumées, pour purifier après la mort ceux mêmes à qui j'ai fait grace pendant la vie. Mais je veux bien vous épargner une ſatisfaction ſi rigoureuſe, quoique vous y ſoiez obligé : *Accipe cautionem tuam.* Je veux bien me relâcher pour vous de mes droits : *Accipe litteras tuas.* Convenez ſeulement avec moi de ſouffrir durant quelques jours, durant quelques mois, cette douleur paſſagere : *Scribe quinquaginta.* Supportez ſeulement cet ennemi qui vous perſécute & qui vous ſuſcite de fâcheuſes affaires, ce mari qui vous regarde avec indifférence & qui vous traite avec hauteur, cette femme qui manque de complaiſance à votre égard, & qui vous fait eſſuier de mauvaiſes humeurs ; ce pere, cette mere, ce maître, ces enfans, ces parens, ces domeſtiques, qui *Ibid.* *Ibid.*

vous chagrinent. Enfin quoique ce ſoit, & de qui que ce ſoit qu'il vienne, prenez-le en eſprit de pénitence, & c'eſt aſſez. Avec cela vous êtes quitte de tout, & je ne vous demande rien davantage : *Scribe octoginta.*

N'eſt-il pas de notre ſageſſe, mes Freres, n'eſt-il pas de notre intérêt d'accepter des conditions ſi avantageuſes ? les pouvons-nous refuſer quand nous faiſons une ſérieuſe réflexion ſur tant de péchés que nous avons commis, & ſur le châtiment qui leur étoit dû ? quand nous nous diſons à nous-mêmes : J'ai mérité l'enfer, je l'ai mérité mille fois, & plus mérité qu'un million de réprouvés qui y ſont actuellement, & qui n'en ſortiront jamais. Je l'ai mérité par tant d'adultéres & d'impudicités ; je l'ai mérité par tant d'excès & de débauches ; je l'ai mérité par tant d'impiétés & de ſcandales ; je l'ai mérité par tant d'uſures, d'injuſtices, de mauvais tours ; je l'ai mérité par tant de vengeances, d'emportemens, de médiſances. Il y a dix ans, vingt ans que

je devrois être damné : & j'ose me plaindre, quand, pour me préserver de ce souverain malheur, pour m'accorder une pleine abolition, une rémission entiere & sans retour, Dieu se contente de ces peines ordinaires que ma foiblesse me fait regarder comme des croix si pésantes, mais qui me doivent paroître si douces, eu égard à ce qui m'étoit réservé, & à ce que je ne puis autrement éviter ! Voilà, Chrétiens, la comparaison qu'il faut faire sans cesse. Ce n'est point assez de dire, comme ce criminel qui fut crucifié avec JESUS-CHRIST : *Nam digna factis recipimus ;* nos souffrances ne sont point au-dessus de nos crimes, & nous ne sommes pas traités avec trop de rigueur. Mais disons : nos crimes sont bien au-dessus de nos souffrances ; & Dieu, à beaucoup près, ne nous traite pas avec toute la sévérité qu'il pouvoit & qu'il devoit, ce semble, nous traiter. Malades, vous souffrez : mais quand le feu de la fiévre vous brûle, quand le dégoût, l'ennui inséparable *Luc.* c. 23.

de la maladie vous accable, dites-vous alors : Eſt-ce-là ce feu où je devois être éternellement tourmenté ? eſt-ce-là ce ver rongeur, ce ver de conſcience dont je devois être éternellement dévoré ? Pauvres, vous ſouffrez, & la nature ne m'a pas donné un cœur d'airain pour être inſenſible à vos maux ; je les vois tous les jours, & tous les jours ils me touchent d'une nouvelle compaſſion : mais quand la miſére vous réduit aux plus fâcheuſes extrémités, quand le beſoin vous preſſe, & que vous manquez des ſoulagemens néceſſaires, dites-vous alors : Eſt-ce-là l'état, cet affreux état d'une réprobation conſommée ; cet état d'un abandon univerſel, d'un abandon éternel, & de la part de Dieu & de la part de toutes les créatures armées contre moi pour exécuter l'arrêt de Dieu ? Non, Seigneur, ce ne l'eſt point, ce n'en eſt pas ſeulement l'ombre, & l'un ne peut en aucune ſorte reſſembler à l'autre, bien loin de l'égaler.

De là donc, mon Dieu, qu'eſt-ce que je conclus ? qu'eſt-ce que je

dois conclure ? C'eſt de me laiſſer conduire à votre providence ; je ne puis être en de meilleures mains. Voilà, Seigneur, l'important avis que vous me donnez dans votre Evangile, & que je veux ſuivre. *Eſto conſentiens adverſario tuo dum es in viâ.* Tandis que nous ſommes encore dans la voie, c'eſt-à-dire ſur la terre, accordons-nous promptement avec notre partie. Cette partie, c'eſt Dieu même, ſi ſouvent, ſi ſenſiblement offenſé, & qui nous demande une juſte réparation de tant d'outrages qu'il a recus. Il n'y a point à differér : mais il faut de bonne heure le ſatisfaire, *citò*. Nous le pouvons aiſément : mais ſi nous manquons l'occaſion & le temps favorable, qu'arrivera-t'il ? C'eſt que la partie qui nous pourſuit, ou pour mieux dire, c'eſt que ce Dieu maintenant ſi miſéricordieux & ſi bon, nous livrera à ſa juſtice ; *Ne forte tradat te adverſarius judici* : que cette juſtice ſi ſévére nous abandonnera à ſes miniſtres ; *Et judex tradat te miniſtro* : & que ces cruels *Matth. 5. 25.* *Ibid.* *Ibid.*

ministres des vengeances divines nous entraîneront avec eux dans
Ibid. l'abîme ; *Et in carcerem mittaris.* Nous n'en reviendrons pas quand nous y serons une fois tombez ; du moins s'il nous reste encore quelque retour à espérer, & que nous ne soyons pas absolument réprouvez du ciel, il y a une autre prison où nous serons enfermez, & d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé
Ibid. jusqu'à un dernier : *Amen dico vobis, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.*

Il n'y a donc point à balancer sur le parti que nous avons à prendre de souffrir en ce monde plutôt qu'en l'autre, puisque les souffrances de cette vie sont si légeres, soit parce que Dieu y remet, soit parce qu'il y met. Ce qu'il y remet, ce sont nos péchez : Ce qu'il y met, ce sont les consolations, comme vous l'allez voir dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE. Quand je dis, Messieurs, que Dieu mêle ses douceurs spirituelles dans nos souffrances ; & que s'il

nous afflige, c'est pour nous consoler même dès cette vie, je me souviens d'une belle figure de la Genèse, & je l'applique à mon sujet. Vous sçavez l'histoire de Joseph, ce saint & ce fameux ministre de l'Egypte ; vous sçavez comment il fut dépouillé par ses freres, jetté dans une citerne, & retiré de là pour être vendu à des Egyptiens. Vous sçavez comment après sa captivité il trouva grace auprès de Pharaon, & à quel point de grandeur ce Prince l'éleva en l'approchant de sa personne, & en lui donnant un empire presque absolu sur ses Etats. Enfin vous sçavez comment ses freres mêmes, après l'avoir si lâchement trahi, furent contraints dans une famine de l'aller trouver en Egypte pour implorer son secours, & de quelle maniere il les receut, sans leur découvrir néanmoins encore qui il étoit ; comment il les traita à sa table, comment il écouta leur demande, & leur fournit autant de bled qu'ils en souhaittoient. Jusques-là tout leur avoit réussi ;

mais que fit-il en les renvoyant ? Il ordonna qu'on mît secrettement sa coupe d'or dans le sac de Benjamin le plus jeune des ces étrangers. Ils partent, ils se hâtent de retourner à Jacob leur pere, ils se disposent à lui faire l'agréable recit d'un succès beaucoup plus heureux qu'ils ne l'avoient attendu, & dont ils avoient lieu d'être si contens. Mais tandis qu'ils s'applaudissent de la sorte à eux-mêmes, & qu'ils marchent avec joie, arrive tout à coup de la part de Joseph l'Intendant de sa maison, qui les saisit, les arrête, leur reproche le vol qu'ils ont fait, & leur demande la coupe de son maître. Quelle surprise ! on visite, on cherche, on trouve la coupe dans le sac de Benjamin ; & sur l'heure il est conduit à Joseph comme un criminel. Or, dites-moi, Messieurs, qui de ses freres Joseph aimoit-il plus tendrement ? Croiez-vous que ce fut Benjamin, qu'il veut retenir prisonnier, lorsqu'il permet aux autres de continuer leur route, & qu'il leur laisse la liberté ? Ah ! répond saint

Anſelme, l'innocent artifice de Joſeph eſt un effet de ſon amour. *Dilexit fratrem quia fraude quæſivit.* Car pourquoi uſe t'il en apparence d'une telle rigueur à l'égard de Benjamin ? pourquoi le veut-il rendre coupable ? pourquoi, ce ſemble, le veut-il perdre ? c'eſt pour avoir un prétexte de le rappeller auprès de lui & de l'y garder ; c'eſt pour ſe faire reconnoître à ce jeune frere qu'il n'avoit pû voir d'abord ſans être émû & ſans en verſer des larmes ; c'eſt pour l'enrichir de ſes dons, & pour le combler de ſes graces. *Simulavit reddere reum rapinæ, ut officium exhiberet gratiæ.* *Anſelm.* *Idem*

Telle eſt, Chrétiens, la conduite de Dieu envers nous : il nous bleſſe, mais c'eſt pour prendre ſoin lui-même de notre guériſon, & pour verſer ſur la plaie toute ſon onction divine. Cette diſgrace, cette peine qu'il nous envoie, c'eſt le calice qu'il nous préſente à boire, c'eſt la coupe. Dès qu'on l'apperçoit, chacun tremble ; tout eſt en trouble dans une maiſon, parce que ce

pere eſt malade, parce que cet enfant, ſeul héritier d'un grand nom & d'une grande fortune, eſt réduit à la derniere extrémité & n'a plus que quelques heures à vivre, parce que ce revenu manque & que cette terre a été déſolée par l'orage, parce que ce procès eſt perdu & qu'il traîne après ſoi une ruine entiere. Ah ! mon cher auditeur, ne vous effraiez pas, & connoiſſez mieux la main qui vous frappe. Ce n'eſt pas une main ennemie, c'eſt une main bienfaiſante : ſi vous recevez le coup avec ſoumiſſion, elle y appliquera bien-tôt le reméde ; & la douleur ne peut être ſi vive, qu'il n'y ait dans le reméde de quoi en émouſſer toute la pointe & en amortir tout le ſentiment. Je veux dire que Dieu ſçait tellement compenſer le mal par le bien, que ce qu'il nous ôte d'un côté il nous le rend au centuple de l'autre. Il nous prive par une affliction temporelle des faux plaiſirs du monde ; mais au même temps par une lumiere intérieure, par une paix qu'il répand

dans notre ame, il nous donne un avant-goût du bonheur céleſte & de la félicité éternelle : en ſorte qu'il nous fait éprouver ſenſiblement la vérité de cette parole de Moyſe, *Inundationem maris quaſi lac ſugent.* Deuter. c. 33. Ils ſuceront les eaux de la mer comme le lait. Quoi donc ! les eaux de la mer ne ſont-elles pas amères & très-amères ? & qu'y a-t'il au contraire de plus doux que le lait ? Oüi, ces eaux par elles-mêmes ſont amères, ces ſouffrances ſont horreur à la nature, elles mortifient les ſens, elles abattent l'eſprit, elles ſerrent le cœur : vous les voiez croître, s'enfler, groſſir comme un torrent qui va ſe déborder & fondre ſur vous ; *Inundationem maris.* Vous voilà, ce ſemble, perdu ſans reſſource, & il n'y a plus pour vous de repos à eſpérer ſur la terre. Mais un peu de patience, mon cher frere, Dieu corrigera toute l'amertume de ces eaux, il adoucira ces ſouffrances, il relevera cet eſprit abbatu, il dilatera votre cœur preſſé & ſerré, il fera paſſer ces délices de l'a-

me jusques sur le corps ; au milieu des plus violentes douleurs, vous aurez le visage serein & tranquile. En un mot, pour achever la comparaison, ce torrent débordé vous l'avalerez à longs traits, & vous y trouverez le même goût qn'un enfant lorsqu'il boit le lait : *Inundationem maris quasi lac sugent.* C'est un miracle de la grace ; mais ce miracle, Dieu le peut faire, Dieu le veut faire, Dieu le fait. Comprenez bien ces trois choses.

Dieu le peut faire : En pouvons-nous douter ? n'est-il pas maître de sa grace ? & par l'éfficace de sa grace ne peut - il pas tourner nos cœurs à son gré, & leur inspirer tel sentiment qu'il lui plait ? Si donc les paroles d'un ami, les réflexions qu'il nous fait faire, l'intérêt qu'il prend à nos peines, ses soins, son empressement, son assiduité auprès de nous suffisent quelquefois pour nous soutenir en de fâcheuses conjonctures, & peuvent apporter à nos maux quelque soulagement : que ne peut point cette parole secrette que

Dieu fait entendre à une ame affligée? Que ne pourront point certaines vûës qu'il lui donne, certains jours qui l'éclairent, certains mouvemens qui la raviſſent, qui la tranſportent? N'entreprenons pas d'expliquer ici comment Dieu le peut. Il a des moiens cachez pour nous, mais infaillibles & ſûrs; & les opérations de ſon eſprit ſont auſſi ineffables qu'elles ſont véritables.

Non-ſeulement Dieu le peut, mais Dieu le veut. Il veut que cette femme pour qui le monde avoit tant d'attraits & qui en avoit trop elle-même pour le monde, y trouve des déboires & des chagrins qui l'en éloignent; il veut que cet homme ſoit humilié, traverſé, oublié de ceux mêmes ſur qui il comptoit davantage, & en qui il avoit plus de confiance. Et pourquoi le veut-il? eſt-ce pour les abandonner dans la tribulation! Au contraire, c'eſt qu'il veut être leur appui, leur azile, & leur faire goûter entre ſes bras un bonheur d'autant plus ſolide, qu'il eſt plus pur & qu'il dépend moins des revers &

des accidens de la vie. Car alors, dit le Seigneur, je ſerai avec eux : *Cum ipſo ſum in tribulatione.* Ils auront part à ma croix, & je leur ferai part de mes conſolations : *Conſolabor eos & latificabo à dolore ſuo.* Il eſt de la bonté de Dieu, qui connoît notre foibleſſe, il eſt de ſa providence, de ne nous pas laiſſer ſans ſecours, lorſqu'il peut nous ſecourir, & de nous aider lui-même à porter le fardeau qu'il nous impoſe.

Pſal 90.

Jerem. c. 31.

Enfin, Dieu le fait : ſi vous ne l'avez pas encore appris par vous-même, & ſi vous ne voulez pas m'en croire, demandez-le à David. Demandez-lui ce qu'il ſentoit dans l'adverſité : J'étois Roi ; & tout Roi que j'étois, j'ai vû mes ſujets révoltés contre moi. J'étois pere ; & tout pere que j'étois, j'ai vû mon fils même à la tête d'une troupe rébelle conjurer ma ruine, m'inſulter dans ma capitale, dans mon Palais, & m'obliger à prendre la fuite devant lui. Combien de combats ai-je eu à livrer ? combien d'ennemis ai-je eu à repouſſer ? Mais, mon Dieu, vous

ne m'avez jamais manqué ; & ces voies ſi difficiles, par où vous me conduiſiez, vous me les avez tellement élargies, tellement applanies, que j'y marchois avec joie : *In tribulatione dilataſti mihi.* Pſal. 4

Demandez-le aux Apôtres : demandez leur ce qu'ils ſentoient au milieu des plus violentes perſécutions. Pleins d'une ſainte allegreſſe, & s'eſtimant heureux de ſouffrir pour Jesus-Christ, parmi les outrages & les ignominies ils alloient répondre à des juges prévenus & animés contre eux, à des juges qui les devoient condamner aux fers, aux foüets, aux banniſſemens : *Ibant gaudentes à conſpectu conſilii, quoniam digni habiti ſunt pro nomine Jeſu contumeliam pati.* Act. c. 5. Demandez-le à ſaint Paul : demandez-lui ce qu'il ſentoit dans la diſette & dans un abandon général de toutes choſes. Atténué de veilles & de jeûnes, caſſé de travaux & de fatigues, expoſé à mille périls ſur la terre, périls ſur la mer : ma gloire, diſoit-il, mon bonheur, ce ſont mes infirmités, ce ſont mes ſouf-

frances : *Gloriabor in infirmitatibus*
2. Cor. c. 12. *meis.* De quelque nature qu'elles soient, j'y trouve mon repos, j'y trouve des consolations abondantes
1. Cor. c. 7. & surabondantes : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.*

Tout cela étoit bon pour les Saints, me répondrez-vous ; & Dieu ne me traite pas de la même sorte ; il ne se communique pas ainsi à moi. J'en conviens, mon cher Auditeur. Mais examinons-en la raison. Est-ce que Dieu est moins puissant pour vous ? Est-ce qu'il a fermé le sein de sa miséricorde, & que la source de ses grace a tari ? Non, mes Freres, il peut encore ce qu'il a toujours pû & ce qu'il pourra toujours ; il veut encore ce qu'il a toujours voulu & ce qu'il voudra toujours. Mais il le veut comme il l'a toujours voulu, & comme toujours il le voudra : c'est-à dire, qu'il veut consoler des Chrétiens humbles & soumis, & non point des mondains indociles & obstinés. A la premiere atteinte d'un mal souvent très-léger, que faisons-nous ? Nous nous élevons contre Dieu

même, nous accusons sa providence, nous nous plaignons, nous murmurons. Ne nous étonnons pas alors qu'il se retire de nous, & qu'il nous fasse éprouver ce qu'il a dit à S. Paul, avant que cet Apôtre eût reconnu le bras qui l'avoit renversé & suivi la voix qui l'appelloit: *Durum est tibi contra stimulum calcitrare.* On croit, en murmurant, en se plaignant, diminuer sa douleur & la soulager : mais on l'augmente & on l'aigrit : *Durum est.* On devient, pour ainsi parler, à soi-même son propre bourreau ; & à force de penser à son chagrin, on se l'imprime si profondément dans l'esprit, qu'on en porte par tout l'idée, & dans cette idée son tourment : *Durum est.* C'est une espéce de fiévre qui nous consume, qui nous dévore. Elle a ses relâches, le feu s'amortit ; la raison, à certains momens, semble prendre le dessus ; on s'affermit, on prend son parti, & l'on se flatte d'être désormais inébranlable. Mais après quelques relâches, il vient des redoublemens, des retours

Act. c. 9.

qui déconcertent tout. On tombe dans une mélancolie plus ſombre que jamais. On ſe replonge dans une triſteſſe nouvelle & plus accablante. Ces changemens continuels, ces viciſſitudes épuiſent toutes les forces de l'ame, & la jettent quelquefois dans la déſolation & dans le déſeſpoir : *Durum eſt.* Etat bien déplorable ! où l'on n'a, ni les conſolations humaines, ni les conſolations divines. Car il n'arrive que trop que le monde ſe tourne contre vous, au lieu de compatir à votre peine ; que des parens, des amis ſoient les premiers à vous méconnoître ; que vos airs triſtes & languiſſans, que vos diſcours toujours plaintifs les fatiguent & les rebutent ; ou du moins que tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils vous diſent, tout ce que le monde vous préſente pour votre ſoutien, vous devienne inſipide & ennuieux. Cependant, deſtitué de tout de la part des hommes, vous ne recevez de la part de Dieu que des malédictions. Il vous châtie en juge & non point en pere. Vous ne

pensez point à lui, ou si vous y pensez, ce n'est que pour blasphêmer son nom adorable & pour l'outrager ; il vous traite comme s'il ne pensoit point à vous ; ou s'il y pense, ce n'est que pour redoubler ses fléaux, & pour vous accabler. Mais voulez-vous l'intéresser en votre faveur ? allez à lui ; allez-y d'abord, allez-y avec confiance, allez-y comme une victime, qui, d'elle-même, marche à l'autel où elle doit être immolée. Frappez, Seigneur, vous êtes le maître, & la victime est à vos pieds ; ordonnez de son sort comme il vous plaira ; & s'il faut pour votre gloire la sacrifier, ne l'épargnez pas. Quand Dieu vous verra ainsi disposé, ainsi prosterné devant lui, il vous tendra la main pour vous relever, il essuiera vos larmes, il vous bénira dans vos souffrances. Elles vous seront avantageuses, non seulement par rapport au passé & par ce que Dieu y remet, non-seulement par rapport au présent & par ce que Dieu y met, mais encore par rapport à l'avenir & par ce que Dieu y promet. C'est la troisiéme partie.

III. PARTIE.

Je n'entreprends pas ici, Chrétiens, de vous faire la peinture de ce bonheur éternel que Dieu promet aux souffrances. Vous sçavez assez, & je vous l'ai appris, que ce souverain bien est au-dessus de tout ce que nous en pouvons dire, & même au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser. Mais ce que vous ne sçavez pas, ou du moins à quoi vous ne faites pas toute la réflexion nécessaire, c'est que pour y parvenir il n'est point de chemin plus court & plus assuré que les afflictions de la vie. Il y a plus; c'est que nulle autre voie ne vous y peut conduire. D'où il s'ensuit, que Dieu, en nous affligeant, nous donne la marque la plus essentielle de son amour & le gage le plus certain d'une bienheureuse prédestination. Ainsi nous l'enseigne ce saint Auteur, qui nous a tracé de si solides leçons dans ce livre excellent de l'Imitation de JESUS-CHRIST. J'ai examiné, dit-il, toute la vie spirituelle; je me suis appliqué à découvrir

découvrir toutes les routes par où l'on peut arriver au Roiaume de Dieu : & après une longue & sérieuse étude, voici la conclusion que j'ai tirée, c'est qu'on n'y peut entrer que par les tribulations. *Omnis perfectionis ista sit concluſio, quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Saint Jerome l'a conclu comme lui & avant lui. Disons mieux ? tous les Saints ne l'ont point autrement pensé ; ils n'en ont point tous autrement parlé. Pourquoi ? parce qu'ils avoient compris toute la force de cette grande parole de l'Ecriture ; qu'il a fallu que JESUS-CHRIST lui-même souffrît, & que sa gloire fût le prix de sa croix : *Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in gloriam ſuam.* *Imit. Chr.* *Luc. c. 24.*

Pour traiter à fond un point d'une telle importance, je pose comme un principe inconteſtable & comme une vérité universellement reconnuë, que nous ne pouvons obtenir le Ciel que par l'innocence de nos mœurs, & par la sainteté de nos œuvres. J'entends par l'innocence des mœurs

l'éloignement du péché. J'entends par la sainteté des œuvres la pratique des vertus. Or rien n'est plus propre à nous préserver, ou à nous retirer du péché, que les souffrances; rien n'est plus propre à nous faire pratiquer toutes les vertus : c'est de quoi il est aisé de vous convaincre.

En effet, Messieurs, quand on peut aller jusqu'à la source du mal & y apporter le remède, on a bien-tôt guéri la maladie ; & le moien le plus efficace pour arrêter le péché, & pour le déraciner du cœur, c'est d'en ôter la matiere & de retrancher ce qui servoit à l'entretenir. Que Dieu frappe ce voluptueux ; & que par une infirmité habituelle il le mette hors d'état de gouter les faux plaisirs du monde, bien-tôt le monde lui deviendra insipide ; & condamné à la retraite, il n'aura plus les mêmes occasions de se replonger dans ses premieres débauches. Que Dieu humilie cet ambitieux, qu'il lui fasse perdre son crédit & la faveur des Grands ; déchu de toutes ses espérances, il n'aura plus rien qui

le pique, ni qui le rengage dans ses intrigues criminelles. Que Dieu ternisse l'éclat de cette beauté si idolâtre d'elle-même, & qui recevoit l'encens de tant d'adorateurs ; on n'aura plus pour elle dans les compagnies les mêmes condescendances, & elle ne sera plus exposée à ces attaques si subtiles & si dangereuses. Il est vrai néanmoins, & je l'ai dit, que l'affliction nous porte quelquefois au péché, en nous portant aux murmures & aux impatiences ; mais ce sont communément des saillies dont on revient peu à peu, ce sont des orages qui passent. Jettez de l'eau sur un feu bien allumé, vous verrez d'abord la flamme s'élancer avec plus de furie. Mais jettez-en toujours & ne cessez point, vous éteindrez le feu, & la flamme se dissipera. Ainsi après certains sentimens vifs qu'excite la douleur, après certaines fougues impétueuses, las de se plaindre & de luter contre son sort, il arrive souvent qu'on se reconnoît enfin, qu'on plie sous le joug, & qu'on fait un sacrifice volontaire de ce qu'une dure né-

ceſſité nous a enlevé.

Dieu donc, conclut ſaint Auguſtin, pour nous faire ſortir du péché, & pour nous ſauver d'une mort éternelle, nous traite comme nous traitons un homme que nous voulons réveiller d'un ſommeil léthargique, & garantir d'une mort temporelle. On prend ce malade, on le remuë, on le fatigue, on le tourmente ; il a beau prier qu'on le laiſſe en repos ; il a beau répondre à ceux qui lui repréſentent le danger où il eſt, qu'on le laiſſe mourir tranquillement : *Volo perire.* On ne l'écoute point, parce qu'on l'aime ; & plus on l'aime, moins on lui accorde ce qu'il demande. Qu'eſt-ce qu'un pécheur, reprend ſaint Auguſtin ? C'eſt un malade profondément endormi dans le crime ; il ſe plaît dans ſon péché, tandis qu'il y trouve de fauſſes douceurs ; & quand on lui parle de ſe convertir, quand Dieu quelquefois ſe fait entendre à lui & qu'il l'éveille, que répond-il ? *Volo perire.* Je me trouve bien, je repoſe à mon aiſe ; ſi c'eſt-là me perdre, je con-

Aug.

ſens à ma perte. Mais ma miſéricorde n'y peut conſentir, dit le Seigneur ; & vous ne périrez point, ame que j'ai achetée ſi cher, & que j'ai ſpécialement choiſie. Si votre ſalut ne vous touche plus, il me touche moi ; & c'eſt un ouvrage que je veux conſommer. Pour cela Dieu l'afflige ; il l'abbreuve, ſelon le mot du Prophéte, d'amertume & de fiel ; il permet qu'une diſgrace ruine tout à coup ſa fortune, qu'un compétiteur emporte une préférence long-temps diſputée & dont il étoit jaloux, qu'une confuſion l'oblige à ſe cacher & à diſparoître, qu'une mort lui raviſſe ce qu'il avoit de plus cher, que l'indigence le preſſe, & que la pauvreté le réduiſe à des beſoins extrêmes. De-là l'eſprit ſe détrompe de ce qu'il avoit tant eſtimé, le cœur ſe déprend de ce qu'il avoit tant aimé : plus de faſte & de luxe, parce qu'on n'a plus de quoi y fournir ; plus de dépenſes ſuperfluës, parce qu'on manque du néceſſaire ; plus de jeux, de ſpectacles, de parties, de viſites, d'aſſemblées, parce qu'on ne

peut plus y tenir le même rang, ni s'y montrer avec le même éclat ; plus de desseins, de projets, d'entreprises, parce qu'on voit toutes ses mesures renversées, & toutes ses prétentions échouées ; plus de liaisons, de commerces, d'attachemens tendres, parce qu'on y a éprouvé trop de chagrins, soit par un fâcheux accident qui tout à coup a mis une jeune personne dans le tombeau, & par la douleur qu'on en a ressentie ; soit par l'inconstance d'un cœur volage qu'un caprice a fait changer, & qui s'est engagé ailleurs malgré mille sermens d'une fidélité inviolable ; soit par la honte d'une faute qui a éclaté, & dont on n'a pû encore effacer la tache. Concluons : donc plus de péché ; car la racine étant une fois coupée, l'arbre se dessèche & ne porte plus de fruits ; le venin qui infectoit la plaie, étant une fois tiré, la plaie se ferme & la santé revient. Un pécheur ouvre enfin les yeux ; il tourne ses regards vers Dieu, sa derniere & son unique ressource ; & comme l'affliction

nous retire du péché, qui eſt le plus grand obſtacle du ſalut, elle nous met en diſpoſition de pratiquer toutes les vertus qui en ſont les plus ſurs moiens.

Je dis de pratiquer toutes les vertus : la foi, en reconnoiſſant que tout vient de Dieu, l'adverſité auſſi-bien que la proſpérité, & que rien dans le monde n'arrive que par lui & ſuivant les loix de ſa providence : l'eſpérance, en ſe repoſant ſur la parole de Dieu & ſur cette promeſſe tant de fois réiterée de nous rendre heureux dans l'éternité, après nous avoir affligé dans le temps : la charité, ſoit la charité du prochain, en pardonnant de bonne foi les injures qu'on penſe avoir reçuës, ou qu'on a reçuës en effet; ſoit la charité de Dieu, en aimant nos ſouffrances pour Dieu, en regardant comme un avantage d'avoir quelque choſe à lui ſacrifier, & de pouvoir en quelque choſe lui reſſembler : la ſoumiſſion, en ſe conformant à la volonté de Dieu & en ſe laiſſant conduire comme il lui plaît : l'humilité,

en adorant sa souveraine puissance ; qui éleve, qui abaisse à son gré, & en se prosternant avec un bas sentiment de soi-même devant cette suprême grandeur : la pauvreté chrétienne, en renonçant de cœur aux biens temporels dont il nous a réellement dépouillez, & en les voiant sans regret possedez par d'autres maîtres : la mortification, en supportant avec patience la disette, la maladie, la douleur, les revers, les décadences, les persécutions, les injustices, les outrages, les humiliations : la pénitence, en acceptant les peines présentes comme de justes châtimens des fautes passées, & en les offrant à Dieu comme des satisfactions dûës à sa justice. Quel fonds de mérites, quel trésor on amasse !

C'est alors & dans le même sentiment de David, qu'on s'écrie comme lui : *Bonum mihi quia humiliasti me.* Ah ! mon Dieu, c'est un bien, pour moi, & un très-grand bien, que vous m'aiez puni, que vous m'aiez éprouvé dans cette vie. *Bonum mihi :* C'est un bien, que vous me ren-

Psal. 118.

diez en quelque ſorte ſemblable à vous, à vous pauvre, à vous mépriſé, inſulté, calomnié, à vous déchiré de coups & couvert de plaies, à vous crucifié; afin de me combler un jour de vos richeſſes, afin de me recevoir un jour dans votre gloire, afin de me faire part un jour de votre félicité: *Bonum mihi.* C'eſt un bien, que vous exerciez maintenant ſur moi toutes vos vengeances, afin d'exercer éternellement ſur moi-même toutes vos miſéricordes. *Bonum mihi.* Quoi que je ſouffre ſur la terre, je n'y ſouffrirai jamais tant que vous y avez ſouffert. Quoique je ſouffre ſur la terre, je n'y ſouffrirai jamais tant que vaut le ſaint héritage où vous m'appellez: *Bonum mihi.* Hélas, Seigneur, en quelle illuſion j'étois, & quelle erreur me trompoit, lorſque vous avez commencé à troubler la fauſſe paix où j'avois juſques-là vêcu? Je croiois ma perte entiere & aſſurée; c'étoit un gain, c'étoit mon ſalut: j'appellois déſaſtre, infortune, malheur, ce que je devois appeller une grace,

une faveur, & une faveur singuliere : je vous regardois comme un ennemi, & vous étiez un Sauveur; vous vouliez presque malgré moi m'arracher du sein de l'iniquité ; vous vouliez me remettre dans vos voies, m'y soutenir, m'y avancer ; vous l'avez voulu, Seigneur, & vous l'avez fait. Me voilà enfin revenu de mes égaremens ; me voilà dans le chemin étroit par où vous conduisez vos Elus, dans ce chemin si difficile en apparence, mais si doux en effet dès qu'on envisage le terme où il nous méne ; vous m'y laisserez vivre, Seigneur, & vous m'y laisserez mourir.

Plaise au ciel, mes Freres, que ce discours vous ait appris à estimer de la sorte vos souffrances, & à connoître, à faire valoir un talent si précieux. Elles sont si communes dans le monde ; mais dans le monde il est si rare d'en profiter autant qu'on le peut & comme on le doit ! Puissiez-vous désormais les sanctifier, & mériter ainsi la récompense éternelle qui leur est destinée, & que je vous souhaite, &c.

SERMON
POUR
LE VENDREDI
DE LA QUATRIE'ME SEMAINE.

SUR LA CONVERSION du pécheur.

Lazare, veni foras.

Lazare, ſortez. En S. Jean, ch. 11.

QUOIQUE Lazare fût un homme vertueux, charitable, & ſpécialement aimé de JESUS-CHRIST, *Lazarus, amicus noſter;* Joan. c. 11. c'eſt néanmoins le ſentiment commun des Peres & des Interprétes, que s'il n'y a pas entre lui & le pécheur une reſſemblance de perſonne, il y a une reſſemblance d'état; & qu'il nous repréſente dans ſa langueur, dans ſa maladie, dans ſa mort, dans

sa sépulture & dans la corruption de son corps, les différentes dispositions d'un pécheur qui d'un jour à l'autre se pervertit, & descend par dégrés dans le profond abîme de l'iniquité.

Lazare étoit seulement d'abord
Ibid. dans un état de langueur : *Erat quidem languens.* La maladie survint en-
Ibid. suite : *Et infirmabatur.* Enfin il mou-
Ibid. rut : *Et mortuus est.* C'est ainsi qu'un Chrétien commence à s'éloigner de Dieu par ses lâchetés, par ses dégoûts, par une tiédeur habituelle : *Quidam languens.* Ces premieres foiblesses le portent à d'autres encore plus dangereuses : *Et infirmabatur.* Il se trouve dans l'occasion du péché, & il y succombe : *Et mortuus est.* Et comme Lazare, enfermé dans le tombeau, sentoit déja mauvais dès le quatriéme jour ; au bout de quelques mois, le pécheur en vient à une telle corruption de mœurs, qu'il infecte tout
Ibid. par ses exemples : *Jam fœtet.*

Mais, Messieurs, si Lazare mort est la figure d'un pécheur, Lazare rappellé à la vie est l'image d'un péni-

tent; & l'on peut dire que la réſurrection de l'un eſt la plus juſte idée de la converſion de l'autre. Je veux donc aujourd'hui recueillir tous les traits de notre Evangile; & ſans qu'il m'en échappe un ſeul, ils me ſerviront à vous tracer le tableau d'une converſion parfaite. Il y aura dans ce diſcours, de quoi vous inſtruire, de quoi vous édifier, de quoi vous toucher, après que nous aurons ſalué Marie, en lui diſant: *Ave.*

Quand on délibere ſur une grande entrepriſe, on fait attention particulierement à trois choſes; aux raiſons qui peuvent nous y engager, aux difficultés qui ſont capables de nous en détourner, & aux moiens par où nous pouvons eſpérer d'y réuſſir. Ainſi, quand, au conſeil d'un Prince, l'on propoſe s'il faut entreprendre une guerre, on conſidére d'une part la néceſſité, la juſtice, l'utilité, la gloire & les autres avantages qui s'y rencontrent: voilà les raiſons de l'entrepriſe. Mais d'autre part auſſi l'on examine les frais, les travaux, les dan-

gers, l'incertitude des armes, les forces de l'ennemi, tout ce qui peut rendre le succès douteux : voilà les difficultés de l'entreprise. Enfin l'on voit comment on pourra s'y prendre pour conduire heureusement l'affaire, soit par argent, soit par artifices, soit par promesses, soit par menaces, soit en attaquant à force ouverte, soit en ménageant des intelligences secrettes : voilà les moiens de l'entreprise.

La conversion du pécheur est, de toutes les entreprises, la plus nécessaire & la plus grande. Pour y réussir, il faut triompher de toutes les forces du monde, je veux dire, de l'enfer, de la terre, & du ciel même. Il faut triompher de toutes les puissances de l'enfer, qui s'oppose aux mouvemens de la grace, & qui veut retenir sous son empire une ame dont il a pris possession. Il faut triompher du cœur de l'homme, que toutes les armées des conquérans ne peuvent forcer à se rendre, & dont nul effort humain ne peut contraindre les sentimens. Il faut triompher en quelque sorte de Dieu même, lui faire aimer ce qu'il

haïssoit, lui arracher les armes des mains, le gagner & en devenir maître pour le tems & pour l'éternité. Voions donc les difficultés, les motifs, les moyens d'une entreprise si difficile & si importante. Voions-en les difficultés, pour les surmonter; c'est le premier Point: les motifs, pour nous encourager; c'est le second Point: les moiens, pour les emploier; c'est le troisiéme Point. Pour cela, ne sortons pas un moment de notre Evangile, dont toutes les parties conviennent admirablement à mon sujet, ainsi que la suite vous le fera connoître: je vous demande toutes vos réflexions.

PREMIERE PARTIE.

Remarquez d'abord, Chrétiens, que trois illusions nous retiennent dans le péché; l'illusion des faux amis, l'illusion d'une fausse assurance, l'illusion d'une fausse crainte & d'une défiance mal fondée: expliquons-nous, & consultons l'Evangile, pour y découvrir ces trois obstacles.

JESUS-CHRIST aiant appris

la mort de Lazare, & voulant le ressusciter, dit à ses disciples : *Eamus iterùm in Judæam* ; allons encore une fois en Judée. Il n'y a pas long-tems que j'y étois ; & la fureur de mes ennemis, qui me cherchoient pour me perdre, m'en a fait retirer ; mais il y faut retourner à présent : *Eamus iterùm.* Telle est mes Freres, la conduite que Dieu tient à l'égard d'un pécheur qu'il veut convertir. C'est une ame où il regnoit par la grace ; mais le péché l'en a banni. Cependant il y veut encore rentrer malgré l'outrage qu'il a reçû. *Eamus iterùm* : J'oublie le passé, je veux le gagner tout de nouveau, ce cœur rebele, j'y veux établir ma demeure : *Ad eum veniemus, & mansionem apud eum faciemus.*

Joan. c. 11.

Joan. c. 14.

De même donc que JESUS-CHRIST alla trouver Lazare, pour lui rendre la vie, la grace vient trouver le pécheur pour le justifier. Mais quel est le premier obstacle qu'elle rencontre ? Il me semble bien exprimé dans la réponse que firent les Apôtres au Sauveur du monde : Quoi ! Seigneur,

les Juifs ont été sur le point de vous lapider ; & vous vous hazardez encore à paroître parmi eux ? *Nunc quærebant te Judæi lapidare ; & iterùm vadis illuc* ? Comme s'ils lui eûssent dit : L'intérêt que nous prenons à votre conservation, & que nous y devons prendre, nous qui sommes & vos disciples & vos amis, nous oblige à vous représenter, que votre vie n'est pas en sureté parmi un peuple qui vous a voulu donner la mort; que vous ne devez pas ainsi vous exposer au pouvoir de vos ennemis; que ces deux filles dévotes qui vous appellent pour guérir leur frere, ont pris peut-être trop tôt l'allarme ; & qu'elles ne seront pas en état de vous défendre, si l'on forme quelque dessein contre vous. *Joan. c. 11.*

Que cet obstacle qu'oppoſerent les Apôtres au voiage du Fils de Dieu est ordinaire ! N'est-ce pas ainsi que certains amis nous arrêtent, ou qu'ils tâchent à nous arrêter, quand la grace nous touche intérieurement, qu'elle nous sollicite, & que nous sommes disposés à suivre ses inspirations ? Car

enfin, il est permis à un ami de tout dire ; l'inclination mutuelle qu'on a l'un pour l'autre donne du poids à ses paroles, & fait qu'on le croit aisément. On a de la peine à le contrarier, à le contrister ; & comme l'on est déja joint de cœur, on le veut être de sentiment & de pratiques. Tous les maux de la terre sont venus de la complaisance criminelle qu'eut le premier homme pour la premiere femme ; & c'est encore ce qui fait échouer tous les jours tant de bonnes résolutions, & ce qui retient tant de pécheurs dans leurs voies corrompuës.

Touché d'un saint désir de satisfaire à la justice de Dieu, vous voulez vous mortifier, & vous vous condamnez vous-même au jeûne : mais que faites-vous, vous dit un lâche flatteur ? Ces sortes de pénitences vous conviennent-elles? Vous altérez votre santé ; & ne vaudroit-il pas mieux vous conserver pour votre famille ? Laissez ces réformes aux Religieux, & ces abstinences aux Solitaires.

De tels discours coulent en apparence, comme l'huile, ou comme un baume précieux. Mais ce sont des traits mortels, qui percent & qui tuent : *Molli sunt sermones ejus super oleum, & ipsi sunt jacula.* Ah ! Chrétiens, pour peu que vous soiez sensibles aux intérêts de votre salut, défiez-vous de ces ministres de l'enfer déguisés & travestis ; & n'oubliez jamais l'avis que vous donne S. Leon, que ces embûches secrettes d'un confident, avec qui vous avez une liaison particuliere, sont mille fois plus à craindre pour vous, que les plus violentes attaques de notre ennemi commun : *Plus plerumque periculi est in insidiatore occulto, quàm in hoste manifesto.* Psal. 52. Leo.

Cet obstacle des mauvais conseils est encore plus dangereux & plus puissant parmi les personnes du sexe. Car dès que cette femme commencera à ne se plus tant montrer dans les compagnies, à ne s'habiller plus avec tant de luxe, à ne plus tant jouer, à ne vivre plus avec tant de liberté, ou plutôt, avec tant de libertinage ;

dès qu'on verra qu'elle renonce à certaines parties, qu'elle est plus assiduë aux cérémonies de piété, qu'elle fréquente les Sacremens ; une compagne viendra lui faire des reproches, où d'amitié, ou d'une adroite raillerie : Quoi ! ne vous plus voir ! Est-ce donc la dévotion qui vous rend si farouche ? Est-il déja tems pour vous de penser à la retraite ? *Joan. c. 11.* *Nunc vadis illuc* ? Vous, de si bonne heure vous rendre ? *Nunc.* Dans les beaux jours de votre vie, dans le tems des divertissemens & des plaisirs ? *Nunc.* Quitter si tôt & sans sujet tant de personnes qui vous honorent, qui vous estiment, qui vous aiment ? *Nunc vadis illuc* ? Mais pour aller, ou à des gens qui ne cherchent qu'à vous faire de la peine, & à vous gêner : *Quærebant te lapidare.* A des directeurs sévéres, à des femmes scrupuleuses & dévotes, qui ne vous parleront que de solitude, que de prieres, que de confessions, que d'assemblées de charité, que d'exercices ennuieux & fatiguans. *Nunc vadis illuc* ?

Ainsi parle le monde. Mais heu-

reux qui le laisse parler ; qui ferme les oreilles pour ne le point entendre, comme le Sauveur du monde n'écouta point les remontrances des Apôtres ; qui, sans égard à des respects humains & sans se détourner, entre, la tête levée, dans la carriere que Dieu lui ouvre, y marche d'un pas ferme & toujours égal, exécute de bonne foi ce qu'il a promis, & le soutient avec constance. *Eamus.* Avançons, ne différons plus ; dès que Dieu s'explique, je mépriſe vos paroles, amis séducteurs. Sa voix est mon guide : avec ce guide fidéle, je reviendrai de ces égaremens, je reprendrai le chemin d'où j'étois sorti ; il ne tiendra qu'à vous de m'accompagner, & d'imiter mon exemple. Mais si vous vous obstinez à votre perte, & si vous ne voulez pas vous sauver avec moi, vous vous perdrez sans moi, & je me sauverai sans vous. *Eamus iterùm in Judæam.*

Cet obstacle levé, Chrétiens, nous avons à nous préserver d'une autre illusion : c'est celle d'une fausse assurance. En quoi consiste-t'elle ? notre

Evangile nous l'apprend. Les Apôtres n'avoient pû rompre le voiage de JESUS-CHRIST, en lui mettant devant les yeux le péril où il s'exposoit ; mais maintenant ils veulent le retenir, en diminuant le danger où se trouve Lazare. L'occasion qu'ils prennent est une parole de JESUS-CHRIST même, dont ils ne pénétrent pas bien
Joan. c. 11. le sens : *Lazarus amicus noster dormit; sed vado ut à somno resuscitem eum :* Lazare notre ami dort, & je m'en vais le réveiller de son sommeil. S'il dort, répliquent les Apôtres, sa maladie n'est pas mortelle, il en guérira ; qu'est-il donc nécessaire de lui porter un si prompt secours, lorsque rien ne
Ibid. presse ? *Si dormit, salvus erit.* Mais ils ne sçavoient pas, remarque l'Evangéliste, de quel sommeil parloit le Fils de Dieu, & que c'étoit du som-
Ibid. meil de la mort : *Illi autem putaverunt quia de dormitione somni diceret.* Il fallut qu'il les détrompât, & qu'il leur dît en termes formels : Lazare
Ibid. est mort ; *Lazarus mortuus est.*

Qu'y a-t'il, mon cher Auditeur, de plus ingénieux & de plus adroit que

la passion, pour aveugler un pécheur, & pour l'empêcher de voir le malheur de son état? Le monde est plein de ces malades, qui jouissent en apparence, lorsqu'ils sont même désespérés, d'une parfaite santé : il est, pour ainsi parler, jonché de ces morts, qui semblent seulement dormir, & qui croient eux-mêmes reposer en paix, lorsqu'il ne leur reste pas un souffle de vie. La raison est, que nous nous comportons bien différemment à l'égard des infirmités de l'ame & des infirmités du corps. Parce que nous craignons les suites fâcheuses de celles-ci, nous nous appliquons à les connoître; & quoiqu'il en coûte, nous n'épargnons rien pour y apporter les remédes les plus efficaces & les plus sûrs. Mais au contraire, parce qu'on aime ses infirmités spirituelles, & qu'on s'y plaît, on se les cache à soi-même & on les cache aux autres; on demeure dans une douce erreur; on s'entretient dans une confiance trompeuse. Il paroît qu'on est vivant, *dormit*; mais en effet, & devant Dieu, l'on est mort: *Mortuus est.*

Tel en toute rencontre déchire la réputation de son prochain, lui suscite mille affaires désagréables, cherche à l'écraser, à l'exterminer, à l'anéantir ; on diroit qu'il a les intentions les plus droites, qu'il est animé du zéle le plus pur, qu'il a l'ame la plus innocente & la plus candide ; il se le persuade ; il s'en flatte ; *Dormit :* mais c'est une jalousie secrete qui le pique, c'est une haine envenimée qui l'aigrit, c'est un ressentiment plein de fiel & d'amertume qui le fait agir : *Mortuus est.* Tel prend à toutes mains, profite de tout ; & sans examiner, s'engage dans toutes les affaires qui se présentent, quelque délicates qu'elles soient pour la conscience. On croiroit, & il croit lui-même que c'est par un soin raisonnable de sa famille, par un ménage prudent & chrétien : *Dormit.* Mais c'est par une avarice insatiable, & par une ardente convoitise qui le brûle, & qui le porte à des injustices, dont il rendra compte à Dieu, s'il ne le rend pas aux hommes : *Mortuus est.* Tel fait des dépenses excessives en équipages,

équipages, en meubles; ouvre sa maison comme une académie publique, & comme le rendez-vous de tout ce qu'il y a de gens voluptueux; tient une table, un jeu qui le ruine, & qui ruine avec lui des créanciers, en ne lui laissant pas le pouvoir de les satisfaire. Il se figure volontiers que c'est par une libéralité digne de sa naissance, & convenable à son rang: *Dormit*; mais c'est par une vaine ostentation, par un orgueil mondain, par une mollesse sensuelle, qui renverse tous les principes de l'Evangile: *Mortuus est.*

Tel nourrit un attachement; donne occasion, par certaines conversations familieres & tendres, à mille idées qui flétrissent l'esprit, à mille désirs qui corrompent le cœur; est par sa présence & par ses assiduités trop fréquentes une pierre de scandale pour cette personne, comme elle l'est pareillement pour lui. Il traite cette liaison de société honnête, d'amitié sage & retenuë; peut-être même la regarde-t'il comme un commerce de piété: *Dormit*; mais c'est une passion véritable, qui peu à peu le conduit aux dernieres extrémités, & qui déja

lui a inspiré les sentimens les plus criminels : *Mortuus est.*

Tel, à Pâques & à quelques fêtes solemnelles, approche des Sacremens, vient au tribunal de la Pénitence, paroît à la table de JESUS-CHRIST. Il se sçait bon gré de ces marques de religion qu'il donne ; il se retire des Autels dans la pensée qu'il s'est acquitté de son devoir, & que Dieu est content de lui : *Dormit.* Mais qu'est-ce que ces exercices du Christianisme ? Par un défaut essentiel & habituel de préparation, d'intention, de contrition, de résolution, ce sont des sacriléges & des prophanations : *Mortuus est.*

Enfin, tel espére tout de la bonté de Dieu, se répond qu'il aura le tems de se reconnoître, propose de se réformer dans la suite, & de mieux regler sa vie. Sur cela, il demeure paisible & sans inquiétude : *Dormit.* Mais c'est une victime malheureuse que le ciel est prêt de frapper. Si dès aujourd'hui il ne renonce à ses engagemens, à ses habitudes, c'est un réprouvé : *Mortuus est.*

De-là, point de conversion, soit

parce qu'on ne connoît pas les mauvaises dispositions où l'on est, soit parce qu'on se promet d'en sortir assez-tôt pour assurer son salut : *Salvus erit.* C'est à vous, ministres du Seigneur, quand vous trouvez de ces aveugles volontaires, à les éclairer, à leur parler ouvertement & sans nul égard : *Dixit eis Jesus manifestè : Lazarus mortuus est.* Découvrez-leur les choses telles qu'elles sont : dites-leur la vérité, & ne craignez point qu'ils s'en offensent ; faites-leur appercevoir le terme fatal où aboutit la voie qu'ils ont prise. Les flatter, les ménager, ce seroit les damner & vous damner avec eux. *Ibid.*

Mais comment soutenir toutes les rigueurs d'une vie pénitente ? comment s'assujettir à tant de pratiques qui gênent, qui mortifient ? Voilà, mes Freres, le troisiéme obstacle que nous avons à surmonter, & que j'appelle l'illusion d'une fausse crainte.

Dès que le Fils de Dieu eut nettement déclaré à ses disciples que Lazare étoit mort, & que sans différer il falloit partir pour aller à lui : *Eamus adeum* ; ils demeurerent tous dans le si- *Ibid.*

lence. Thomas seul prit la parole ; & s'adressant à toute la troupe : Allons-y donc aussi nous-mêmes, leur dit-il, & mourons avec lui : *Eamus & nos, & moriamur cum eo.* Que leur vouloit-il marquer par-là : Mourons avec lui ? *Moriamur cum eo.* Etoit-ce à dire : Mourons avec J. C. ? Etoit-ce à dire : Mourons avec Lazare & comme Lazare ? S. Augustin pense que ce fut une résolution généreuse de cet Apôtre, qui ne vouloit pas survivre à son maître : mais les Peres Grecs prétendent au contraire, que ce fut sa timidité qui le fit parler de la sorte ; qu'il imita ces lâches que la peur saisit, & qui exagerent le péril, afin qu'on ne les y mene pas : *Moriamur cum eo.* Si nous sommes las de vivre, & si nous voulons mourir aussi bien que Lazare, allons en Bethanie : nous n'en reviendrons assurément pas. C'est l'interprétation de Theodore de Mopsueste, de S. Jean Chrysostome, de Theophilacte : & deux choses donnent à juger que ce sentiment de S. Thomas ne fut pas à beaucoup près aussi louable qu'il paroît l'être : La premiere est, que le Sauveur du monde

Ibid.

nè le loüa point en effet. La seconde est, que ce disciple, en faisant connoître aux autres qu'il y avoit pour eux un danger évident de mort, sembloit contredire J. C. qui leur avoit fait assez entendre qu'ils n'avoient rien à craindre, ni pour lui, ni pour eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, mes Freres, rien ne rebutte davantage les pécheurs, rien ne les rend plus indociles aux mouvemens de la grace & plus lents à se convertir, que ces vaines imaginations d'un esprit craintif & ennemi de la peine. Ils envisagent leur retour à Dieu, comme un supplice, comme une mort : *Eamus & nos, & moriamur.*

Quand Dieu veut les ramener, qu'il veut les arracher en quelque sorte du sein de l'iniquité, il séme d'épines toutes leurs voies, il trouble tous leurs plaisirs, il leur fait trouver tant de dégoûts dans le péché, il mêle tant d'amertume dans cette coupe de Babylone où ils bûvoient, qu'ils la rejettent enfin, qu'ils cherchent en lui le vrai repos, qu'ils changent de route, & qu'ils rentrent dans les sentiers de

la justice & dans le chemin de la vertu. Mais l'ennemi de leur salut tient une conduite toute opposée. Il leur représente leur conversion comme un ouvrage presque impossible; il leur fait paroître les moucherons comme des éléphans, les plus douces collines comme des rochers inaccessibles, les plus agréables vallées comme des abîmes sans fonds. Laissons ces figures. Dans une peinture affreuse, il leur fait voir cette nouvelle vie qu'ils veulent embrasser, comme un état triste & ennuieux. Il tâche à leur persuader que c'est un martyre continuel, un esclavage, une contrainte, où l'on se refuse tout, où l'on renonce à tout. Il fait parler la nature, il fait agir la passion, il fait sentir le poids de l'habitude. Quelle guerre à soutenir! quels combats à livrer! L'effort étonne, le courage manque, les armes tombent des mains; on n'entreprend rien, parce qu'on désespere de pouvoir rien exécuter.

Mais, pécheurs chancellans & incertains, écoutez ce que Dieu m'ordonne de vous dire: Dites aux pusillanimes: Prenez confiance, & ne

craignez pas : *Dicite pusillanimis: Confortamini, & nolite timere.* Défiez-vous de vos forces ; vous le devez, & la sagesse chrétienne le demande. Mais appuiez-vous sur le bras du Seigneur, & sur sa vertu toute-puissante : *Confortamini in Domino, & in potentiâ virtutis ejus.* La guerre est agréable pour de jeunes libertins qui commencent à s'engager ; & la licence des armes, qui, loin du péril & de l'occasion, semble d'abord leur permettre tout & les abandonner à eux-mêmes, les ravit, les enchante, leur fait préférer à toutes les autres une profession qui les laisse vivre au gré de leur désirs. Mais quand, exposé aux injures de l'air, il faut, ou porter la chaleur du jour, ou endurer la rigueur du froid ; quand, dans un assaut, dans un combat, il faut voir de près le danger, passer au milieu du feu, courir au trépas, vaincre ou mourir, on ne trouve plus tant de charmes dans cet état qu'on avoit embrassé avec joie. Il devient dur, fatiguant, accablant. Au contraire, une vie chrétienne rebutte à la premiere vûë : c'est comme une des ces montagnes dont tous les chemins

Isa. c. 35.

Ephes. c. 6.

sont escarpés & rabotteux ; mais sur le sommet regne un calme inaltérable. Le ciel y est pur, & la terre y est couverte de fleurs. *Confortamini.* Agissez, soutenez quelque tems ; & dans peu la grace vous adoucira tout à un point, qu'il ne vous restera plus d'autre peine, plus d'autre regret, que d'avoir trop attendu, & de n'avoir pas plutôt commencé. Vous avez vû les obstacles qui s'opposent à la conversion du pécheur ; voions les motifs qui l'y doivent porter. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE. Deux raisons engagerent le Sauveur du monde à ressusciter Lazare ; l'état pitoiable de cet ami mort, & le soin de sa propre gloire. Deux motifs doivent pareillement porter un pécheur à se convertir ; sa propre misére dans l'état du péché, & le zéle de la gloire de Dieu.

J. C. fut touché du pitoiable état où il vit Lazare, enseveli, sans sentiment, sans vie, sans figure. Ce triste spectacle l'émut, il en poussa des soupirs, il en versa des larmes : *Lacrymatus est.* Et si vous pouviez, mon cher Auditeur, dans une figure sensible,

Joan. c. 11.

découvrir votre misére & les profondes blessures de votre ame, lorsqu'elle a reçû les atteintes mortelles du péché, vous n'êtes pas assez ennemi de vous même pour n'en pas gémir de douleur, & pour n'avoir pas promptement recours au seul reméde qui vous reste, & qui peut guérir vos plaies, je veux dire, à la pénitence.

Nous sçavons tous la belle & la sainte leçon, que faisoit une grande Reine à un grand Roi sorti de son sein, lorsqu'élevant ce jeune Monarque, & s'appliquant sur toutes choses à le fortifier de bonne heure contre le vice, & à lui en donner toute l horreur nécessaire, elle lui répétoit souvent ces admirables paroles : Apprenez, mon fils, que malgré toute la tendresse de mon amour, aussi vif pour vous qu'il le doit être dans le cœur d'une mere, j'aimerois mieux, après tout, vous voir expirer entre mes bras, que tomber dans un péché mortel ; & que, si j'avois à choisir, je consentirois que la mort vous dérobât à mes yeux, & qu'elle vous ravît pour jamais à votre Roiaume, plutôt que le péché vous séparât un moment de

votre Dieu. Ce sentiment élevé au-dessus de toutes les considérations humaines qui le pouvoient combattre, & qui sembloient même devoir l'étouffer dans une Reine & une mere, partoit sans doute d'une piété vraiement chrétienne, & d'une juste connoissance de la déplorable condition d'un pécheur. Cette vûë, toujours présente à l'esprit d'une Princesse, mille fois encore plus recommandable par sa vertu que par son rang, effaçoit toutes les autres idées de grandeur, d'autorité, de puissance. Et n'en jugeoit-elle pas bien? car le péché est-il moins à craindre que le tombeau? Lazare, retranché du nombre des vivans, estoit-il plus digne de compassion qu'un homme retranché du nombre des élus? Et quel principe doit être plus établi parmi nous, que cette maxime fondamentale, qu'il vaut mieux perdre la vie que la grace?

La raison en est évidente: c'est que nous devons mesurer une perte par la qualité des biens dont elle nous prive, & des maux à quoi elle nous expose. Or par le péché, nous perdons des biens surnaturels & éternels; au lieu

que la mort nous enleve seulement des biens naturels & passagers. Le péché nous expose à des maux qui doivent également tourmenter & le corps & l'ame; à un supplice extrême dans sa rigueur & infini dans sa durée: au lieu que la mort n'agit que sur cette chair corruptible dont nous sommes revêtus, & dont elle fait pour quelque tems la pâture des vers.

Taisez-vous donc, Philosophes paiens, & ne dites plus que la mort est le plus grand de tous les maux; elle n'est pas proprement un mal par elle-même, mais elle l'est par le péché quand il s'y trouve joint. Lazare mort, Lazare enfermé, pieds & mains liées, dans les ombres d'un sépulcre obscur & infect; ce Lazare comparé au pécheur étoit heureux, parce que ces ténébres devoient se changer pour lui dans une lumiere éternelle; ces liens & cette captivité, dans la sainte liberté des enfans de Dieu; cette infection, ce sépulcre, cette mort temporelle, dans une glorieuse immortalité. Mais que le pécheur vive sur la terre dans l'opulence, dans l'éclat, dans le plaisir; qu'il accroisse ses hé-

ritages, qu'il éleve de superbes édifices, qu'il habite de magnifiques palais, qu'il soit comblé de gloire, Roi sur le trône, conquérant à la tête des armées; qu'il fasse tout trembler, tout plier sous lui; je dis qu'au milieu de cette pompe, de cette félicité mondaine, il est malheureux, & souverainement malheureux; parce que ce bonheur apparent dont il jouit, doit passer; que cette opulence doit être suivie d'une ruine entiere & d'une désolation sans ressource; cet éclat, d'un opprobre, d'une confusion dont on ne se releve jamais; ces plaisirs, d'un ver rongeur qui ne meurt point, & d'un feu dévorant qu'on n'éteint point.

De-là, il s'ensuit que nous devons fuir le péché autant que la mort, & plus que la mort. Que dis-je? autant que la mort, plus que la mort? C'est une vérité de foi; mais la croions-nous? Il est difficile de bien croire, & de pratiquer tout le contraire de ce que l'on croit. Or qui de nous craint le péché, fuit le péché & l'habitude dans le péché comme la mort? Hé! mon cher Auditeur, vous perdez pres-

que toute votre raison aux seules approches de la mort. Pour vous sauver de ses mains, vous seriez prêt à sacrifier tout ; le moindre danger vous fait pâlir & trembler. Que ne fait-on pas pour prévenir une maladie, ou pour la guérir ! Il y a même des personnes si délicates, qu'elles ne sçauroient voir l'image de la mort, & c'est assez qu'elles en entendent prononcer le nom, c'est assez qu'elles s'en retracent le souvenir, pour être saisies & effrayées. *O mors, quàm amara est victoria tua !* Il est donc certain qu'on en a les dernieres horreurs, & qu'on ne pense jamais avoir assez pris de précautions pour s'en garantir.

Mais pour le péché, on le regarde d'un œil beaucoup plus tranquille ; on ne s'en forme point des idées si affreuses, on s'en approche sans trouble, on le désire même on le cherche, on court au devant, on le reçoit avec plaisir lorsqu'il se présente, on s'apprivoise avec lui & il ne s'en trouve que trop qui, à force de le voir, contractent enfin avec ce monstre, malgré toute sa difformité, une alliance si étroite, qu'on ne peut, sans des ef-

forts extrêmes, les en séparer. Tellement qu'ils vérifient dans leurs mœurs ce que disoient ces impies que
Is. c. 2. fait parler le prophéte : *Percussimus fœdus cum morte, & cum inferno fecimus pactum.* Pourquoi nous exhorter si fortement & si souvent à quitter le parti du péché? Nous avons fait ligue avec lui ; tout l'enfer est entré dans notre traité, & nous ne nous en sommes point encore repentis; nous nous trouvons bien de cet engagement.

Que la mort, usant de ses droits, mette au tombeau, ou un parent, ou un ami, nous en sommes inconsolables, & nous en pleurons, comme Marthe & Marie, ou comme ces Juifs venus de Jerusalem pleurerent la mort de Lazare ; on verse quelquefois des ruisseaux de larmes, on se consume en regrets, on se couvre de deuil. Mais quelque désordre que le péché produise dans l'ame de cet ami, de ce parent ; quelque ravage qu'il y fasse, les gens de bien n'en font que très-légerement touchés, & le commun des Chrétiens n'y fait nulle attention. On n'en change, ni de visage, ni de contenance, ni d'habit ;

on passe doucement là-dessus, & l'on s'occupe de toute autre chose. Où est la foi ? où est-elle ? Croit-on que l'ame est préférable au corps, la grace à la santé, & les biens éternels aux biens passagers de la vie ?

Mais si notre misére n'est pas encore un motif assez puissant pour nous exciter à sortir du péché, soions sensibles à la gloire de Dieu. Car comme la résurrection de Lazare fut la grande gloire de J. C. sur la terre, la conversion du pécheur est le grand miracle de J. C. glorieux dans le ciel.

Trois choses font éclater la gloire de J. C. dans la résurrection de Lazare. L'une, par rapport au principe de cette résurrection miraculeuse ; l'autre par raport à sa fin ; & la troisiéme, par rapport à l'effet qu'elle produisit dans les spectateurs. Premierement, la résurrection des morts est dans l'ordre de la nature le plus grand de tous les miracles qui partent de la main de Dieu ; & parmi toutes les autres, la mort de Lazare fut d'autant plus admirable, qu'il y avoit déja quatre jours qu'il étoit enfermé dans le tombeau : *Quatridua-*

Joan. c. 11 *nus est.* Secondement, J. C. fit ce miracle pour convaincre les Juifs de sa divinité, & pour leur donner une preuve autentique de sa mission :

Ibid. *Propter populum qui circumstat, dixi, ut credant quia tu me misisti.* Je m'adresse publiquement à vous en la présence de ce peuple, ô mon Pere! j'atteste devant eux solemnellement votre nom; & je veux qu'ils soient témoins de ce que je vais faire, en rappellant ce mort à la vie; afin qu'ils demeurent fortement persuadés que je suis le Messie, & que vous m'avez envoié. En effet, ce témoignage devoit être convaincant pour les Juifs, qui sçavoient que Dieu est la souveraine vérité, & qu'il ne peut par conséquent autoriser le mensonge. Ainsi, comme les Médecins n'ont recours à certains remédes plus forts & plus violens, que dans les dernieres extrémités du mal : de même J. C. voiant d'une part que les Juifs s'obstinoient chaque jour davantage; de l'autre, que la foi de ses disciples alloit être ébranlée par sa Passion, il réserva pour les derniers jours de sa vie un miracle si

éclatant, afin de vaincre, s'il étoit possible, l'opiniâtreté des uns, & de soutenir la foiblesse des autres. Troisiémement, ce miracle si peu attendu toucha tellement toute l'assemblée, remua tellement les esprits, que plusieurs crurent en J. C. *Multi crediderunt in eum.* Le bruit en fut commun dans Jerusalem, & tout le peuple vint au-devant du Sauveur du monde avec des branches d'olivier, criant à haute voix, & confessant qu'il étoit le Messie & le libérateur d'Israël : *Propterea venit ei obviam turba, quia audierat eum fecisse hoc signum.* Ses ennemis en furent troublés. Tout le monde court après lui, se dirent-ils les uns aux autres : *Totus mundus post eum abiit.* Et ne fut-ce pas pour cela même qu'ils résolurent d'assassiner Lazare, & qu'ils conspirerent contre le Fils de Dieu ? *Ibid.* *Ibid.*

Or, Chrétiens, comme la résurrection de Lazare a été le plus grand miracle de J. C. vivant sur la terre, j'ajoute que la résurrection d'un pécheur, sur tout d'un pécheur d'habitude, est le plus grand miracle de J. C. regnant dans le ciel. Pourquoi ?

J'en donne les raisons ; & je les tire pareillement, & du principe, & de la fin, & des effets de cette conversion.

Le principe, c'est la puissance de Dieu, laquelle ne paroît jamais avec plus d'éclat, que lorsqu'il exerce sa miséricorde. Ecoutez comment. Il y a bien de la différence entre le pouvoir d'un juge & celui d'un Souverain. Le Juge peut punir, mais il ne peut pardonner parce qu'étant soumis à la loi, il doit juger selon la loi. Or la loi punit, & ne pardonne pas. Au contraire, le Souverain, le Prince est au-dessus de la loi, & par conséquent il n'est pas obligé de punir ; mais il peut pardonner & faire grace. C'est pourquoi, quand le Prince punit, il agit suivant la loi ; mais il n'use pas en cela de tout son pouvoir. Au lieu que lorsqu'il fait grace & qu'il pardonne, il agit en maître & indépendamment de la loi. Ainsi quand Dieu punit un pécheur, on peut dire qu'il agit en Juge, & qu'il se soumet en quelque sorte à la loi de sa justice ; mais qu'il ne montre pas toute l'étenduë de sa puissan-

te ; au lieu que lorſqu'il uſe de miſéricorde envers un coupable, il s'éleve au deſſus de la loi, & il agit proprement en Dieu. De-là ces expreſſions de l'Ecriture : Vous nous faites à tous miſéricorde quand nous la demandons, parce que vous êtes tout-puiſſant : *Miſereris omnium, quia omnia potes.* La miſéricorde du Seigneur eſt égale à ſa puiſſance : *Secundùm magnitudinem ipſius, ſi & miſericordia ejus.* Parce que vous êtes le Seigneur de tous, vous nous pardonnez à tous : *Ob hoc quòd omnium Dominus es, omnibus te parcere facis.* Auſſi, ce n'eſt pas préciſément la grandeur qui rend la puiſſance illuſtre, mais l'emploi qu'on en fait. Un pouvoir même ſouverain ſeroit odieux, avec toute ſa ſouveraineté, s'il n'étoit emploié qu'à porter des arrêts de mort, & à les faire exécuter. Mais à quel emploi plus glorieux peut être occupée la ſouveraine puiſſance de Dieu, qu'à faire du bien à ceux-là mêmes qui s'en ſont rendus indignes ; & au lieu de ſe venger de tous ſes ennemis, comme il le peut, à les abſoudre en trou-

Sap. c. 16.

Sap. c. 11.

Eccli. c. 7.

pe, & à les sauver en foule ? C'étoit la pensée d'un Sage de l'antiquité :

Senec *Hæc divina potentia est, gregatim & publicè servare.*

La fin de la conversion du pécheur & ses effets (car je joints l'un & l'autre ensemble) c'est de faire mourir le péché en conservant celui qui l'a commis. C'est de nous tirer de l'esclavage du démon, comme J. C. tira Lazare des liens de la mort :

Joan. c. 11. *Solvite illum.* C'est de nous donner dans le tems une vie surnaturelle, & dans l'éternité une vie bienheureuse ; de même que J. C. rendit à Lazare une vie temporelle, & lui communiqua sans doute de plus grandes graces que jamais, afin que durant cette seconde vie il amassât encore plus de mérites pour le ciel que dans la premiere. Or y a-t'il rien de plus grand que de détruire le plus grand de tous les maux, qui est le péché ; & de faire le plus grand de tous les biens, je veux dire, de donner la grace en ce monde & la gloire en l'autre ?

Je conclus, en m'adressant à vous, pécheurs. Ne sortirez-vous donc ja-

mais de votre tombeau ? n'entendrez-vous jamais la voix de Dieu qui vous crie : *Lazare, veni foras ?* *Ibid.*
J'ai une telle confiance dans la miséricorde & la grace de mon Sauveur, que je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs dans cet auditoire, de qui je puis dire ce que disoit J. C. avant que de ressusciter Lazare : *Venit hora, & nunc est, quandò mortui audient vocem Filii Dei, & qui audierint, vivent.* L'heure aproche ; elle est déja venuë, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, & où ceux qui l'entendront vivront. Ah ! mon cher Frere, écoutez ce que votre Dieu dit à vos oreilles par ma bouche, & ce qu'il dit par lui-même à votre cœur, & vous vivrez. Je sçai quelle est la misére de votre état ; il y a plus de quatre jours, & même plus de quatre années que vous êtes dans le tombeau : *Quatriduanus est.* Je sçai que vous êtes à demi corrompu, & même tout-à-fait corrompu, & que votre vie scandaleuse en a gâté bien d'autres : mais, mon cher Auditeur, ne désespérons de rien. *Infirmitas hæc non est* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

ad mortem, sed pro gloriâ Dei. Cette plaie si profonde, si dangereuse, n'est pas néanmoins incurable; vous n'en mourrez pas encore, si vous le voulez; je dis que vous n'en mourrez pas d'une mort éternelle, mais que votre guérison servira à la gloire de Dieu. En voici les moiens, a quoi je passe, & que j'expose en peu de mots pour finir.

III. PARTIE. Le premier moien est la priere. Demandez souvent à Dieu votre conversion. Dites-lui avec les sœurs *Ibid.* de Lazare: *Ecce quem amas, infirmatur.* Seigneur, celui que vous avez créé & que vous avez formé à votre image; Seigneur, celui que vous avez racheté par votre propre sang; Seigneur, si j'ose le dire, celui que vous aimez encore, est malade; le laisserez-vous mourir? Faites cette priere le matin; faites-la le soir; faites-la au pied de l'autel; faites-la dans votre maison: si les sœurs de Lazare n'eussent prié, Lazare n'eût pas été ressuscité.

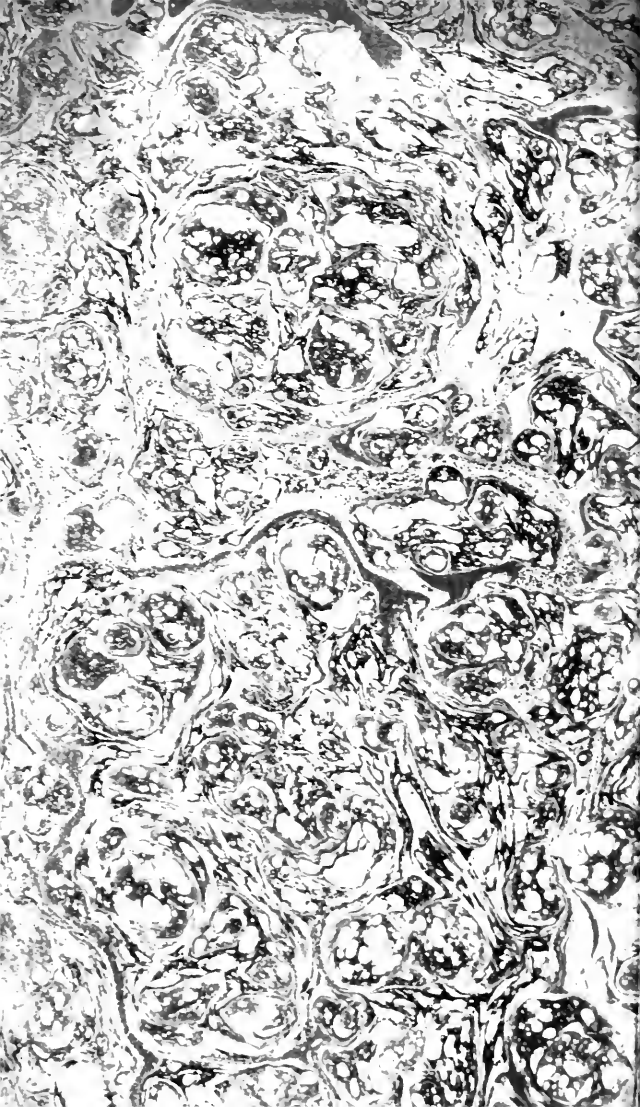
Le second moien, c'est la retraite. Prenez quelque loisir à l'écart &

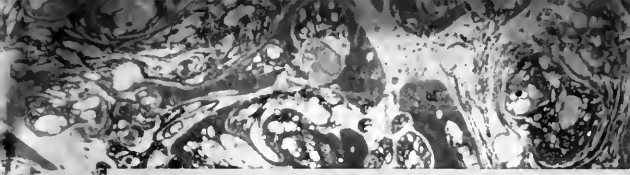
dans la solitude, pour faire une sérieuse réflexion sur le malheur & sur le danger présent de votre état. C'est-là, pour parler le langage de mon Evangile, aller au tombeau pour y pleurer: *Vadit ad monumentum, ut ploret ibi.* Pécheur, toujours cher à Dieu & à ses ministres, *veni & vide*, venez & voiez. Mais que verrez-vous dans cette retraite où je vous appelle? Vous verrez la multitude & l'excès de vos crimes; la patience de Dieu qui vous attend depuis si long-tems, & sa bonté qui lui fait tendre encore les bras pour vous embrasser. Vous verrez sur votre tête le ciel ouvert à votre pénitence, sous vos pieds l'enfer destiné à votre impénitence, & la nécessité inévitable de l'un ou de l'autre. Vous verrez que tout passe, & biens, & honneurs, & plaisirs, & amitiés; mais que l'éternité seule demeure, & par conséquent qu'à quelque prix que ce soit il faut la rendre heureuse.

Le troisiéme moien, c'est d'ôter la pierre qui ferme votre tombeau, & qui vous empêche d'en sortir, c'est-à-dire, l'occasion du péché:

Tollite lapidem. Il est remarquable que JESUS-CHRIST, qui voulut bien faire un miracle pour ressusciter Lazare, n'en voulut pas faire un autre pour lever cette pierre par une force invisible. Pécheur, Dieu veut faire le miracle de votre conversion; mais pourvû que vous mettiez la main à l'œuvre, & que vous leviez la pierre de scandale. Il y a de la peine à rompre ce commerce; c'est une pierre pésante, je l'avouë : mais c'est-là aussi que Dieu vous demande un effort généreux. Alors je vous dirai ce que dit le Sauveur du monde, quand on eut retiré la pierre qui couvroit Lazare : *Videbis gloriam Dei.* Après avoir goûté les douceurs d'une sainte conversion, vous aurez la gloire éternelle, que je vous souhaite, &c. *Amen.*

Fin du Tome second.





GIROUST, Jacques. BQ
705
Sermons pour le .I71
v.2
caresme.

GIROUST, Jacques. BQ
Sermons pour le caresme. 705
.I71
v.2